62e ANNÉE AVRIL 1955

★

LA REVUE DE PARIS

PASTEUR VALLERY-RADOT : La Crise de la Profession médicale
PRINCESSE BIBESCO : Un Homme sans Frontières
HENRI GUILLEMIN : La Jeunesse de Claudel
JULES ROY : La Femme infidèle (Fin)
GABRIEL PUAUX : La Ligue arabe
JAMES BOSWELL : Journal d'Allemagne
E. GISCARD D'ESTAING : La France et l'Expansion économique
PIERRE JEAN JOUVE : Les Sonnets de Shakespeare
PAUL GUTH : Rencontre avec Jean Vilar
PHILIPPE ERLANGER : Vie et Légende de Diane de Poitiers
PAUL-MARIE DUVAL : A la Recherche de l'Art Gaulois
THIERRY MAULNIER : Hors des Chemins battus
MARCEL THIÉBAUT : L'Evasion par la Folie

Le mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, MARCEL SCHNEIDER, GEORGES PILLEMENT, HENRI PERRUCHOT, SERGE VEBER, JEAN MISTLER, JEAN FAYARD, PIERRE MICHAUT, MARCEL GABILLY.

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
PASTEUR VALLERY-RADOT	La Crise de la Profession médicale	3
PRINCESSE BIBESCO	Un Homme sans Frontières	10
HENRI GUILLEMIN	La Jeunesse de Claudel	20
JULES ROY	La Femme infidèle (Fin)	31
GABRIEL PUAUX	La Ligue arabe	69
JAMES BOSWELL	Journal d'Allemagne	82
ED. GISCARD D'ESTAING	La France et l'Expansion économique	103
PIERRE JEAN JOUVE	Les Sonnets de Shakespeare	112
PAUL GUTH	Rencontre avec Jean Vilar	120
PHILIPPE ERLANGER	Vie et Légende de Diane de Poitiers	130
PAUL-MARIE DUVAL	A la recherche de l'Art Gaulois	147
THIERRY MAULNIER	Hors des Chemins battus	153
MARCEL THIÉBAUT	L'Evasion par la Folie	157
Le Mois à Paris.		171

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

L'AGE DU PROTOTYPE
par **ANDRÉ SIEGFRIED**
de l'Académie Française

L'AMOUR de M. de BONNEVILLE
par **LA VARENDE**

ALBERT ROBIDA
par **MICHEL ROBIDA**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros).. .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne.. .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Everisto San Miguel 11, Mad id.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs — Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.

***Copyright by* Revue de Paris 1955.**

LES ANNALES

Sommaire d'avril

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française
L'Europe entre l'Asie et l'Amérique

FRANCIS AMBRIÈRE
Paul Claudel parmi nous

HENRI GUILLEMIN
Rimbaud, l'enfant de colère

RENÉ LALOU
Fresques et tableaux de chevalet

PAUL ABRAM
« Bérénice »

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 65 francs

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : 149 fr.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

L'expérience confirme l'efficacité des dispositifs de protection Movado

Avant d'entreprendre la fabrication suivie de ses mouvements, Movado soumet chaque prototype à de multiples épreuves.
Ainsi ont été élaborés des dispositifs spéciaux protégeant contre les organes exposés, comme par exemple le fameux support élastique de la masse de remontage dans l'Automatic "331".

Movado Automatic "331"

doublement protégée contre les chocs, l'automatique la plus mince du monde.
Réf 8423 Or 18 ct. cadran en or massif.

MOVADO

USINES A LA CHAUX-DE-FONDS
MÉTROPOLE HORLOGERIE SUISSE

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 décembre 1954

La situation au 31 décembre se totalise à 511 092 millions et présente, par rapport à celle du 30 novembre, une augmentation de 28 204 millions due pour une part au report partiel de l'échéance du 31 décembre qui tombait un jour demi-chômé.

Au passif, la progression porte sur les Comptes de chèques et les Comptes courants pour 19 916 millions, sur les Banques et correspondants pour 2 106 millions et pour 2 517 millions sur les Créditeurs divers.

En contrepartie, à l'actif, on constate un accroissement de 3 815 millions du poste Caisse, 20 529 millions du Portefeuille effets et de 3 166 millions des Avances et débiteurs divers, compensé en partie par une contraction de 5 673 millions des Comptes courants.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation provisoire au 31 Décembre 1954 s'élève à 414 milliards, en augmentation de 20 milliards sur celle du mois précédent et de 43 milliards par rapport à fin 1953.

Au cours de l'année 1954, les comptes de dépôts ont progressé de 349 à 393 milliards.

A l'Actif, le Portefeuille-Effets est passé de 251 à 287 milliards, tandis que les Comptes Courants débiteurs se totalisent à 54 milliards.

●

AVEZ-VOUS FAIT CE CALCUL ?
si vous êtes acheteur de la
REVUE DE PARIS
AU NUMÉRO
Vous débourserez chaque mois 190 francs
Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à 158 francs
vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 380 francs
abonnez-vous chez votre libraire ou directement
à la REVUE DE PARIS
114, avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

LA CRISE DE LA PROFESSION MÉDICALE

par le Professeur PASTEUR VALLERY-RADOT

Il est actuellement deux sujets d'inquiétude pour le corps médical : la fonctionnarisation de la médecine et la formation du futur médecin.

I. — LA FONCTIONNARISATION DE LA MÉDECINE.

Disparition du respect de la personnalité, mainmise de l'État sur l'individu, foi aveugle en la technique : ces erreurs où le monde actuel se complaît expliquent pourquoi la pratique de la médecine s'achemine vers une conception toute différente de celle de nos pères, conception éminemment dangereuse.

Ceux qui, comme moi, ont vécu dans le premier quart de ce siècle auprès de ces maîtres qui s'appelaient Widal, Chauffard, Sergent, Souques, de Massary, grands consultants qui ne concevaient qu'une médecine entièrement libre et dont les seuls impératifs moraux étaient ceux de leur conscience, sont effrayés de voir la pente sur laquelle on veut entraîner la pratique de la médecine.

N'est-il pas stupéfiant que l'on parle de *fonctionnariser* la médecine ? Comment peut-on méconnaître à ce point le rôle humain du médecin dont la carrière est, et ne peut être, que la plus libérale de toutes !

Irait-on jusqu'à interdire au malade le libre choix de celui auquel il

se confierait ? Devrait-il aller consulter un médecin salarié qui lui aurait été désigné par l'État-Patron ?

Mais pourquoi n'en serait-il pas ainsi, se demandent ceux qui n'ont jamais réfléchi à ce que représente l'acte médical : les techniques de laboratoire et les procédés radiologiques n'ont-ils pas une telle précision qu'ils permettent de faire un diagnostic et d'établir un traitement-standard sans que l'on ait recours à l'examen clinique, qui peut toujours être fallacieux ? La médecine, se disent-ils, est devenue une science par ses moyens d'étude : toute technique scientifique étant anonyme, peu importe la personnalité de celui qui l'utilise, pourvu qu'il en applique correctement les règles.

Cette évolution de la profession médicale vers la fonctionnarisation est un grave souci, non seulement pour les médecins, mais aussi pour les malades.

La crise menaçante a débuté lorsque les assurances contre les maladies commencèrent à se développer. Ces assurances furent modifiées, étendues et codifiées par l'État après la Libération, sous le vocable de *Sécurité sociale.*

Les assurances-maladie étaient une nécessité : elles ont marqué un progrès social considérable. Mais personne ne contestera que, dans leurs modalités d'application, les *Assurances sociales* soient en grande partie à reviser et à perfectionner.

Dans ce climat des *Assurances sociales*, pour que la médecine puisse s'exercer sur le plan élevé où elle doit demeurer, les Pouvoirs publics et les administrateurs doivent se persuader que les conseils des médecins leur sont nécessaires : eux seuls sont capables d'indiquer les voies qui permettent à la médecine de conserver à la fois son efficacité et son caractère humain.

En premier lieu, il faut que soient respectés les principes de la médecine libre qui comportent les quatre impératifs que le professeur Portes a bien précisés : libre choix du médecin par le malade, respect du secret professionnel, liberté de prescription, entente directe entre le malade et le médecin. Ce sont là les règles fondamentales qui ont régi la médecine depuis les temps les plus reculés.

Les successeurs du professeur Portes au Conseil de l'Ordre, le docteur Oberlin, le professeur Piedelièvre, et le secrétaire général de l'Ordre, le docteur Jean-Robert Debray, ont continué à défendre pied à pied cette médecine, qui est la seule digne, la seule vraiment humaine. Bien des articles, bien des livres ont été publiés en ces dernières années, tant par des médecins que par des personnalités extramédicales, pour éclairer ceux qui n'ont jamais réfléchi au rôle véritable du médecin : je citerai, entre autres, *Médecin des Hommes*, de Luc Chantereau (pseudonyme d'un professeur réputé), *Le Médecin face au Malade* du docteur Biancani, et une remarquable étude de Gabriel Marcel sur la « dépersonnalisation de

la médecine », dans laquelle cet auteur reconnaît que toute fonctionnarisation serait « proprement monstrueuse » : « La dépersonnalisation ou la fonctionnarisation de la médecine, écrit Gabriel Marcel, ne serait admissible que si la maladie pouvait être réduite à une avarie, objectivement repérable ou réparable. »

Tous ceux qui ont écrit sur ce sujet de la « dépersonnalisation » de la médecine concluent à la nécessité impérieuse de protéger la profession médicale contre l'étatisme.

Il suffit de réfléchir à la nature du « colloque médical » pour comprendre que le médecin ne peut être un fonctionnaire anonyme, qui fait des examens à la chaîne et qui débite des ordonnances standardisées.

Le « colloque médical » s'effectue entre deux singuliers interlocuteurs. L'un, le patient, se livre entièrement, corps et âme, et avec une absolue confiance. L'autre, le médecin, donne au patient son savoir, sa conscience professionnelle, sa sympathie humaine.

Ainsi, à bien considérer le « colloque médical », si l'on veut qu'il soit efficace, il faut que quatre conditions soient remplies : de la part du malade, abandon sans réticence ; de la part du médecin, science, conscience et sens de l'humain.

Le patient ira-t-il trouver avec une absolue confiance le médecin anonyme ? Lui dira-t-il ces mots que nous entendons aujourd'hui si souvent et qui nous émeuvent : « Docteur, je me remets entièrement entre vos mains. » Le médecin, engagé et tarifé par l'État, obligé de voir le plus de malades possible dans le minimum de temps, examinera-t-il et traitera-t-il de la même façon que le médecin exerçant librement ceux qui viendront à lui, contraints ?

Seul le médecin qu'on a coutume de voir, celui qu'on appelle « mon médecin », et qu'autrefois on qualifiait du beau nom de « médecin de famille », peut allier à sa science l'affection qu'il porte à son malade.

La pratique de la médecine ne peut être que personnelle. Quiconque est allé, anxieux, consulter un médecin, son ami, lui a livré ses angoisses et, après une conversation d'homme à homme, est rentré chez lui libéré de ses craintes, comprend, par opposition, ce que la visite à un médecin anonyme pourrait avoir de pénible.

Rassurer, guérir, ou simplement donner des conseils qui aident à vivre : quelle tâche exaltante ! La médecine *impersonnelle* est-elle capable de l'accomplir aussi bien que la médecine personnelle ? Pour être vrai médecin, il faut donner beaucoup de soi : comment le pourrait-on si seule entrait en jeu la technicité ?

Un numéro parmi bien d'autres, voilà ce que serait le malade pour le médecin qui ne connaîtrait rien du mode de vie de son patient, de son comportement familial et social, de ses réactions affectives. Comment, dans ces conditions, le soigner efficacement ?

Ceux d'entre nous qui ont une longue vie médicale derrière eux savent

bien que l'emprise persuasive du médecin est, bien souvent, aussi importante pour la guérison du malade que la thérapeutique médicinale. Le médecin qui ne verrait dans un malade qu'une machine humaine, que l'on peut mettre en formules et en équations, serait un piètre médecin.

On ne peut que regretter que l'aspect humain du « colloque médical » soit parfois déjà méconnu sur le plan de la médecine libre par la faute des malades eux-mêmes. Ceux-ci vont de médecins en médecins, sans confiance, ou espérant le miracle. Ceux-là s'adressent uniquement aux spécialistes, qui peuvent certes donner leur science, mais, ne connaissant pas les particularités physiologiques et psychologiques du malade, sont parfois entraînés à des erreurs de jugement. D'autres, qui s'illusionnent sur les possibilités de la technique, ne jurent que par des « check-up [1] », sans se rendre compte que ces examens de laboratoire n'ont de valeur que s'ils sont mis en parallèle avec les constatations cliniques et sont bien interprétés. C'est un tort de ne pas attacher une importance primordiale à l'examen du malade par la vue, le palper, la percussion et l'audition, et de ne se fier qu'aux moyens techniques dont on dispose : d'où la croyance à l'inutilité de la médecine personnelle : cette conception se répand malheureusement de plus en plus, non seulement dans le public mais dans le milieu médical. Si la médecine utilise les sciences physico-chimiques et biologiques, son essence même reste la clinique, c'est-à-dire l'examen du malade. Or cet examen, bien qu'il soit régi par certaines lois infrangibles, nécessite des qualités d'observation et de déduction qui ne peuvent être qu'individuelles.

Seule la médecine qui s'occupe de l'hygiène, de la prophylaxie et de la protection des collectivités, peut être impersonnelle car ici il n'y a pas de « colloque » entre le médecin et l'individu.

II. — La formation du futur médecin.

Les maîtres de nos facultés s'emploient à instruire nos futurs médecins avec une compétence et un dévouement qu'on ne saurait assez admirer.

Presque tous considèrent que des réformes profondes doivent être envisagées.

Nous ne parlerons ici que de quelques-unes et nous n'apporterons que des suggestions personnelles.

Aussi étrange que cela puisse paraître, j'estime qu'il faut, *avant tout*, exiger du futur médecin des qualités morales et intellectuelles.

Une honnêteté scrupuleuse est la qualité de base. Avoir de la sensibilité, de la pitié, être capable de dévouement, se conduire en toutes cir-

1. On désigne ainsi aux Etats-Unis une série d'examens biologiques faits systématiquement.

constances avec tact, être doué d'une large compréhension de la vie, bref avoir le *sens de l'humain* : telles sont les qualités morales sans lesquelles il n'est pas de vrai médecin.

Parmi les qualités intellectuelles, ce qui compte le plus pour exercer la médecine, c'est le bon sens, l'esprit de discernement. Depuis quelques années, que d'erreurs de diagnostic, que de fautes de traitement ne voit-on pas commettre parce que certains médecins, férus d'une fausse science, appliquent à tort et à travers des techniques qui n'ont pas fait leurs preuves et des traitements dont ils ne supputent pas les dangers !

Il faudrait que le futur médecin reçoive un enseignement parfaitement adapté à la profession, difficile entre toutes, qu'il doit exercer.

Avant de commencer ses études médicales, il devrait avoir une véritable culture générale. Il me semble inutile de donner au lycée un enseignement scientifique trop étendu : comme le disait fort justement le doyen Paul Montel, « avec une culture scientifique vous ferez d'excellents techniciens, mais vous ne ferez des hommes qu'avec la culture humaniste ». S'il est bien de se satisfaire d'une équation résolue, il est fâcheux de rester insensible à la lecture de *Bérénice*.

Des sciences, ce qu'on doit enseigner avant tout, c'est le mode de raisonnement qui permet d'arriver à la connaissance. Lire et commenter les auteurs classiques est, pour le futur médecin comme pour tout jeune Français, une nécessité. Si nous voulons que notre esprit ne se dégrade pas, c'est la meilleure des formations, tant du point de vue intellectuel que du point de vue moral. On faisait jadis ses « humanités », mot prestigieux qui indiquait bien ce qu'on attendait de cette préparation à la vie.

Voyez la formation des grands cliniciens du XIXe siècle : pas un qui n'ait fait « ses humanités » et n'ait connu parfaitement la langue française. Dans certains pays on juge, sans doute, inutile pour un médecin la culture générale. Que nous importe ! Chaque nation a son caractère propre. La nôtre, jusqu'à présent, a eu le souci de faire, par l'éducation, des hommes capables de comprendre et d'aimer toutes les manifestations de la vie. Pourquoi ne pas garder à l'esprit français ce qui a fait, à travers les siècles, son originalité ? Pourquoi abdiquer devant le pragmatisme utilitaire qui domine dans l'instruction que donnent aux jeunes certaines nations, soucieuses avant tout de faire des hommes armés pour les réalisations pratiques de la vie ? La place éminente que nous occupons dans le monde par notre esprit, notre culture, notre intelligence des êtres et notre sentiment de la poésie des choses, nous risquons de la perdre en voulant copier d'autres peuples.

A vrai dire, il n'est rien de plus difficile que l'enseignement de la médecine. La réforme des études médicales, sans cesse projetée depuis des

années, sans que jamais on n'ait pu arriver à une solution, montre assez combien le problème est ardu.

Avant l'année préparatoire à la médecine, consacrée à la physique, à la chimie et aux sciences biologiques (P.C.B.), le bachelier ayant décidé de devenir médecin devrait, me semble-t-il, subir un examen sévère. Les aspirants vétérinaires passent bien un concours avant d'entrer à l'École : pourquoi se montrer plus difficile pour eux que pour les aspirants médecins ?

Je sais bien qu'un concours pour pouvoir commencer les études médicales serait contraire aux lois qui régissent l'Université : l'enseignement supérieur est ouvert à tous ceux qui ont satisfait aux examens de l'enseignement du second degré. Mais, s'il ne peut y avoir un *numerus clausus*, le concours ne peut-il être remplacé par un examen ?

L'aspirant médecin devrait faire une composition sur un sujet d'ordre général, ne comportant aucun exercice de mémoire. Cette composition permettrait d'apprécier à la fois son intelligence, son jugement, ses qualités d'exposition... et sa connaissance de la langue. Tant d'étudiants, à l'heure actuelle, ne savent pas écrire correctement, ignorent même l'orthographe, qu'on en demeure stupéfait. Il est impossible d'être un médecin de qualité, à la façon dont nous l'avons compris pendant bien des années en France, sans connaître les règles élémentaires de notre langue. Faut-il rappeler que tout médecin peut être appelé à rédiger des notes scientifiques pour des sociétés savantes ?

De plus, l'aspirant médecin serait soumis à une épreuve que j'ai vu pratiquer dans une faculté étrangère. Elle donne d'excellents résultats. Deux professeurs de la faculté où désire être inscrit le candidat ont, à tour de rôle, un entretien avec lui ; ils l'interrogent sur des sujets d'ordre général ; ils jugent ses qualités intellectuelles et morales et estiment s'il est apte à la médecine.

Si ces deux épreuves, composition et interrogation, étaient instituées, on dresserait une barrière à l'entrée des études médicales ; la profession serait assainie et désencombrée.

Les études médicales elles-mêmes nécessitent une sérieuse refonte.

Les étudiants de nos facultés, qui n'ont pas été au moins externes des hôpitaux, sont trop souvent insuffisamment préparés à exercer la carrière. La plupart ont besoin de plusieurs années de pratique avant de devenir des médecins rompus au métier. Deux raisons principales expliquent cette déficience : pendant leurs années de scolarité, les étudiants doivent accomplir trop de stages hospitaliers de spécialités, au détriment des stages de médecine générale ; et, dans les examens, les sciences ont la place prépondérante que devrait occuper la pathologie.

Récemment, sur l'initiative des doyens des facultés, il a été décidé que les étudiants passeraient leur dernière année d'études dans un hôpital où

ils feraient fonction d'interne. Excellente mesure, mais qui ne sera efficace que si elle est rigoureusement appliquée et si les étudiants sont réellement les collaborateurs de médecins de qualité.

Les résultats recherchés seraient meilleurs s'il était possible de placer chaque étudiant, en fin de scolarité, ne fût-ce que pour quelques mois, auprès d'un praticien, choisi par le Conseil de l'Ordre tant pour sa valeur morale que pour sa valeur professionnelle. L'étudiant participerait à la vie de ce médecin, examinerait et traiterait les malades avec lui. Il acquerrait en peu de temps beaucoup de ce qui lui manque pour exercer correctement la médecine et se comporter comme il se doit auprès des malades. Il serait en contact avec ces « petits malades » qui n'ont que des troubles fonctionnels, ces anxieux, ces déséquilibrés du système vago-sympathique, qu'il n'a pas eu l'occasion de soigner à l'hôpital et qui sont si nombreux dans la clientèle de ville. Il connaîtrait les règles de la déontologie qui, malheureusement, sont de moins en moins respectées. Il apprendrait enfin auprès de son maître comment on peut donner confiance aux malades. Il saurait comment on peut, par certains mots, certaines attitudes, rendre l'espoir, même quand il n'y a plus d'espoir. Car nous estimons en France qu'on doit cacher la vérité, sinon à la famille, du moins au malade, quand la maladie ne peut évoluer que vers la mort : agir ainsi, c'est simplement faire œuvre d'humanité.

On en revient toujours, dans la crise que subit actuellement la médecine, à ce dilemme : avoir le sens de l'humain, le respect de la personnalité ; ou bien ne considérer un individu que comme un assemblage d'organes et de fonctions qu'on revise comme on revise le moteur d'une machine.

Or, ce qui a assuré, jusqu'à présent, le prestige de la médecine française c'est, avant tout, sa valeur humaine.

PASTEUR VALLERY-RADOT,
de l'Académie française
et de l'Académie de médecine.

Un homme sans frontières :

L'ABBÉ MUGNIER

par la princesse BIBESCO

LORSQUE les papiers personnels de l'abbé Mugnier seront publiés, la révélation viendra de ce que fut sa prodigieuse activité épistolaire. On se demandera comment il a trouvé le temps de lire seulement toutes ces lettres qu'il recevait, auxquelles il devait répondre d'inspiration et pas comme un bureaucrate. Je n'ai fait qu'entrevoir la liste de ses correspondances, à présent soigneusement classées et j'y ai relevé, au hasard, des noms qui brillent dans les lettres, y ont brillé pour un temps, d'autres qui ont cessé de briller, d'autres encore qui brilleront pour toujours, illustres ou totalement inconnus, une somme exorbitante d'âmes en peine qui pour une raison passagère — ou pour quelle folie persistante ? — se sont adressées à lui, d'où leur venait le secours, infailliblement.

J'ai relevé au hasard les noms inscrits sur les paquets ficelés et numérotés, où dorment toutes ces inquiétudes, ces confidences, ces angoisses, ces questions, de leur sommeil léger de larves d'encre, — en attendant le jour. Rien de plus significatif que cet appel fait au hasard, de plus émouvant aussi, car je croyais rêver en lisant sur ces enveloppes de carton vert, d'inégale grosseur, dont quelques-unes portent une même inscription plusieurs fois répétée, ces noms dont j'ai noté quelques-uns seulement, et sans choisir : Bergson, le philosophe, Courteline, l'auteur gai, Emile Ollivier, le dernier ministre de Napoléon III, Maritain, Édouard Schuré, l'auteur des *Grands Initiés*, Rémy de Gourmont, le général de Galliffet, Max Jacob, François de Curel, Eugène Melchior de Vogüé, la reine Amélie, le maréchal Lyautey, madame Juliette Adam, Paul Bourget, Charles du Bos, Montherlant, Mauriac, Maurice Donnay, Robert de Montesquiou, Edmond Rostand, Anna de Noailles, Marcel Proust, Jean Cocteau, madame Armand de Caillavet, Jérôme et Jean, Tharaud, Thierry de Martel, Maurice Barrès, Francis Jammes, Marie Noël, Paul Valéry et je n'en cite ici que quelques-uns car le répertoire est immense et loin d'être épuisé. Une bonne partie de l'armorial de France est là, mais aussi la veuve dont personne ne sait plus rien, si ce n'est que l'abbé Mugnier l'avait secourue en son

Ci-dessus photographie du portrait de l'abbé Mugnier peint par Edmée de la Rochefoucauld.

temps, à l'heure de quelque grande détresse, gardant ses références. Je cherche en vain le nom de cette pauvre femme que madame de Castries elle-même ne sait plus, dont l'abbé nous parlait parfois, qui habitait rue de Grenelle, près de la fontaine de Bouchardon et dont M. Raymond Escholier me confirme que notre ami l'entretenait souvent. C'était une de ses pénitentes préférées, car pour l'aller voir il lui fallait vaincre la pire des répugnances, celle de l'odorat. Tolstoï disait très justement que c'est le nez qui constitue le principal obstacle à cette fusion des classes dont il rêva en vain. Cette femme que l'abbé Mugnier allait visiter, au fond d'une cour, rue de Grenelle, était une pauvresse, victime d'une maladie pestilentielle ; elle vivait entourée de chats maigres et d'un oiseau criard :

— Mais elle avait une telle foi, disait l'abbé, qu'après une heure passée près d'elle, je me croyais transporté sur les terrasses d'Assise !

Cette parole me fut d'un grand secours pendant mon service à l'hôpital 118 quand, devenue par la force des choses, pendant la guerre, assistante à la salle de chirurgie, il me fallut d'abord vaincre mon nez, m'habituer à l'odeur de la gangrène gazeuse.

Le mystère qui entourait, même pour ses amis les plus proches, l'emploi du temps de l'abbé Mugnier, dans sa vérité profonde, dans la diversité de son ministère, ne sera entièrement révélé que par son journal. On rira de l'ignorance de ceux qui l'ont cru uniquement occupé à dîner en ville, avec ou sans eux, à répondre aux multiples invitations qu'il recevait.

— On l'enterrera dans une nappe, disait Forain.

— Oui, ai-je répondu, dans une nappe de communion...

Car ce fut à cette table divine et universelle qu'il avait le droit de nous inviter, ce pauvre vieux petit prêtre du diocèse de Paris ! Je ne cesserai jamais de m'émerveiller d'une hospitalité d'esprit si grande, pensant à ceux que je viens de nommer, sans ordre, sans préméditation, en me souvenant qu'ils n'étaient qu'une infime partie des autres, de la foule des inconnus et de ceux qui n'habitaient pas la France. Je n'ai même pas soupesé des yeux son énorme échange de lettres avec Huysmans, suivi des lettres à leur ami commun Lucien Descaves, à qui l'abbé Mugnier a légué cette correspondance. Mais d'abord, mais avant les laïcs, il y avait ses correspondants d'Église qui constituaient à eux seuls un monde à part, dominé par sa grande amitié pour l'abbé Brémond dont j'ai bénéficié à mon tour, par reflet. Et, parmi les ecclésiastiques, il me faut noter aussi un protestant, le pasteur Wagner. De ces correspondances avec les religieux de son temps, quelques-unes avaient failli lui être fatales, on le sait, mais tout avait fini par se retourner contre ses persécuteurs, auxquels il pardonna et dont il ne parlait jamais. S'il faisait quelque allusion au temps de ses tribulations et de sa pénitence après qu'il eut, disait-il, « côtoyé l'abîme », ce n'était que pour louer ceux qui l'avaient alors secouru et servi comme des anges le serviteur de Dieu dans « l'épreuve

salutaire », dans le désert où il fut tenté, lui aussi. Jamais, dans cette vie si longue et si riche en apport d'âmes nouvelles, il n'oublia ses premiers amis, ses condisciples, ses frères. D'une lettre qu'il m'écrivit *le 18 novembre 1938* (je souligne cette date tardive à dessein, car il avait alors quatre-vingt-quatre ans), je retiens ce passage significatif qui le montre d'une fidélité à braver le temps, d'une constance d'amitié inlassable : « *Je suis retourné au séminaire d'Issy, compter les feuilles mortes, c'est-à-dire tous les anciens confrères qui ont pris la soutane en 1871, comme moi. C'était d'une mélancolie qui me faisait tout à la fois du mal et du bien.* »

Il était sensible à son propre passé comme je l'étais au mien, il me savait et me voulait occupée à me souvenir de tout, à ne rien négliger des trésors de la mémoire, entrant de plein droit dans mon héritage inaliénable, pourvue de la « quotité disponible » d'un long passé, de laquelle je disposais.

— C'est dans notre passé que nous sommes irremplaçables, me disait-il souvent. Une autre fois, il m'écrivait :

— Oh ! le passé ! c'est-à-dire l'éternel présent, épuré, transformé. C'était me donner tout l'avenir, car il croyait que je serais lue longtemps.

Et lisant une lettre de lui à l'autre bout de l'Europe, j'y trouvais de nouvelles raisons de me jeter à corps perdu à la poursuite de la Nymphe. On eût dit que le double rideau qui nous cache les choses, passées et futures, se déchirait du haut en bas. Une autre fois il m'écrivait :

« *Je me souviendrai toujours de notre dernier triduum : Montgraham, Nogent et Chartres. Je voudrais être encore près de la Belle au bois réveillée, sous son manteau de mousses, ou bien dans le tout petit jardin de l'hôtel du Dauphin où vous teniez une glycine d'une main triomphante !* »

C'était une grappe de glycine d'automne, cueillie en septembre, la seconde floraison, chose rare. Et sa lettre s'achevait par ces mots qui me donnaient créance : « *Jour divin, heure trop humaine, puisque éphémère ! Vous tenez presque tout mon passé. Lubersac, le Perche ; il est en bonnes mains.* » Ainsi c'était à moi, si tard venue sur sa route, qu'il remettait par ces simples mots, le soin de le ramener au jour. Allais-je en être digne ? En m'éclairant sur lui, il me révélait à moi-même, j'étais choisie. *In my salad days* — c'est l'expression de Shakespeare pour dire la jeunesse — je cherchais à reconstituer son passé, avec la verdeur d'impression de mon présent, je m'ingéniais à connaître, par les récits qu'il me faisait, le tout petit vicaire aux yeux étonnés que je voyais sur une ancienne photographie, jaunie comme une feuille morte, prise quand il servait Dieu à Saint-Thomas-d'Aquin, à l'époque de la conversion de Huysmans. Ce temps où je n'étais pas encore était devenu le mien, il me le donnait.

Parmi ses relations épistolaires avec ceux de ses amis qui vécurent hors de France, viendra en tout premier lieu la vaste correspondance qu'il

eut avec la princesse Léonille de Sayn-Wittgenstein, celle que je nommais la Sybille de la Croix-d'Ouchy. Lisant pour lui à livre ouvert dans cet avenir, devenu aujourd'hui le passé, où sa petite ombre se projette et grandit (à la toise, l'abbé Mugnier ne mesurait qu'une mètre cinquante et un), pensant à tout ce qu'il fut pour moi, apprenant chaque jour davantage ce qu'il était pour d'autres, et encore pour d'autres, depuis qu'il a quitté ce monde, j'ai commencé le recensement des noms de ces étrangers, les uns illustres, les autres parfaitement obscurs, qui ont fait appel à lui, avec lesquels il échangea des lettres, des visites, des confidences devenues confessions, absolutions majeures, au soleil de sa bonté, et là encore je dois m'arrêter, m'en remettant au hasard de la mémoire pour faire un choix, ne pouvant les citer tous.

Je sais qu'il a entretenu une active correspondance, pendant de nombreuses années, avec M. de Weeg, un Hongrois, directeur des musées de Budapest, celui auquel il écrivait ces admirables lettres dont quelques-unes me furent communiquées par le marquis de Ganay et dont voici un fragment :

« *Les âmes m'intéressent. J'adore l'humanité, gaie, gémissante, bien portante ou souffrante. Tout le monde m'instruit et me console (si j'en ai besoin) et, ce qui va vous surprendre, je voudrais vivre encore cent ans.* »

Au même, un peu plus tard :

« *Moi, je n'ai jamais fait de politique, vous le savez, parce qu'elle divise les hommes ; j'aime à aimer ; tous les êtres créés sont mes frères, qu'ils soient séparés par des montagnes ou des fleuves. Tant que le monde ne pratiquera pas la morale évangélique, nous n'aurons que des guerres et du sang versé.* »

Et il ajoute ceci, après l'armistice du 11 novembre 1918 :

« *Les partis et les passions secondaires nous ont jetés hors de la vie évangélique. L'Évangile nous prêche la bonté, la tolérance qui ne doit pas rester à l'état d'abstraction mais se réaliser dans la vie de chacun ; qu'on dise à l'humanité de s'adoucir et de pardonner, qu'on lui redonne un peu de confiance en elle-même et en Dieu, c'est tout ce que je rêve.* »

L'abbé s'intéressait à toutes les formes de la vie que reflète une société humaine, par le miracle d'une sympathie toujours renouvelée. Il suivait dans un autre temps l'exemple de son divin Maître qui dînait à la table du Publicain, parlait à la Samaritaine, se rendait aux noces de Cana, entrait dans la maison du petit homme Zachée et défendait aux disciples, à propos d'une dépense excessive de parfum, *de faire de la peine à cette femme.* Parmi les étrangers et les étrangères, je sais qu'il entretint une correspondance avec Louise Read, une Anglaise qui fut l'Égérie de Barbey d'Aurevilly ; avec madame Cosima Wagner et ses filles, avec la comtesse Wolkenstein qui fut ambassadrice d'Allemagne ; avec MM. de Moltke et de Munster, avec le prince de Radolin, avec le comte Ladislas Schrinhsky, attaché à l'ambassade d'Autriche, qui mourut ambassadeur de Pologne à

Rome ; avec le poète anglais Maurice Baring ; avec madame Edith Wharton, la romancière américaine ; avec Berenson, le critique d'art de Florence ; avec M. Walter Berry ; avec le prince François de Lichtenstein dont le portrait d'enfant, boucles blondes et col de dentelle, voisinait sur la cheminée du salon de la rue Méchain, au pied du buste de Gœthe, à côté du portrait de Chateaubriand, avec la photographie de madame de Castries âgée de trois ans et avec mon portrait d'enfant. Il me disait que Huysmans, voyant le buste de l'homme de Weimar qui nous avait précédés depuis longtemps dans le petit parloir de la rue Méchain, disait :

— L'abbé, quand nous débarrasserez-vous de cette tête de notaire ?

Huysmans n'aimait pas Gœthe, pas plus d'ailleurs qu'il n'aima Chateaubriand.

— Comme on aime peu, disait l'abbé. Et seulement à la dernière extrémité, après la mort, avant l'oubli ! Comme on aime à ne pas aimer ! Alors que c'est ça, rien que ça : l'Amour ! Si seulement on pouvait s'entre-aimer... C'est la loi de nature, disait notre La Fontaine. Evidemment, il se trompait : ce n'est *pas* la loi de nature... Les racines des arbres se font la guerre dans les forêts... c'est à qui poussera l'autre. Et les monstres, petits et grands, se combattent dans le fond des mers. Mais les hommes, mais les femmes ?... L'humanité devrait donner l'exemple. Il faut se résigner à l'inimitié de nos amis entre eux, morts et vivants !

Il s'étonnait parfois d'être lui-même surpris de ses propres agissements, avec cette naïveté qui était l'une de ses vertus. Lorsque le rédacteur en chef de la *Nouvelle Revue Française* eut décidé de publier entre les deux guerres un numéro spécial uniquement consacré à Gœthe, il vint trouver l'abbé Mugnier et lui demanda sa contribution. L'abbé lui répondit par une autre question avec ce don charmant qu'il avait de se surprendre lui-même : *Comment un prêtre qui ne sait pas un mot d'allemand a-t-il pu s'intéresser à Gœthe au point de courir passionnément sur ses traces en Allemagne, en France, en Italie et jusqu'au fond de la Sicile ?* Il demeurait sans réponse à cette question qu'il se posait à lui-même. C'était ainsi. Son abondance de cœur, cette aptitude à se partager autant de fois qu'il le fallait, à pouvoir s'éprendre d'un génie *étranger* — qui de ce fait cessait de l'être — amenait les personnes dont on aurait le moins cru qu'elles s'adresseraient à lui dans leur détresse à rechercher sa protection par-delà toutes les frontières, même les plus cadenassées, celles des cœurs, celles des pays, celles des confessions religieuses, celles du langage, la plus difficile de toutes les barrières et qu'il franchissait allègrement, intrépide jusqu'à la folie, sans connaître un mot d'une autre langue et c'est ce qui inclinait, comme malgré eux, les esprits les plus dissemblables à lui demander secours, invoquant son nom et son aide pour eux-mêmes ou pour d'autres âmes qui leur étaient à charge. Ainsi de la reine Marie de Roumanie, anglicane, protestante, qui m'écrivait en

1924 au sujet de l'aînée de ses filles, Élisabeth, alors reine de Grèce, baptisée dans la religion orthodoxe (ce qui avait amené par une suite de circonstances malheureuses, disait l'abbé, l'excommunication majeure de son père, le roi Ferdinand, qui fut privé des sacrements presque jusqu'à la fin de sa vie, à cause de cette fille d'une autre confession) :

« Notre Lisabeta ne peut voir que ses propres infortunes. Je voudrais que quelque vieil abbé Mugnier puisse lui faire du bien. Elle n'a pas de paix dans son cœur[1] ».

Ainsi de lady Leslie, elle aussi protestante, sœur de lady Randolph Churchill, qui était la tante et l'amie dévouée du grand Churchill, surnommé par nous et certains de nos amis « le neveu de Léonie » au cours de la seconde guerre et dont le nom reviendra souvent dans ma correspondance avec l'abbé Mugnier à partir des années qui ont précédé la seconde guerre.

On savait qu'un protestant anglais faisait chaque année la traversée de la Manche pour venir se confesser à l'abbé. Quelqu'un lui dit :

— Mais, monsieur l'abbé, faites-en donc un catholique !

— Ah non, monsieur, répondit l'abbé, car alors je ne confesserais plus un protestant !

Cette douce ironie venait comme la rosée du ciel, après tant de controverses passionnées, ardentes, desséchantes. On y sentait le respect des âmes qui, selon l'esprit de l'abbé Mugnier, sont timides et ne se doivent jamais violenter. Lady Leslie voulut voir ce prêtre qui ne jetait pas d'emblée les protestants en enfer. Ils se rencontrèrent chez moi, faubourg Saint-Honoré. La curiosité satisfaite de lady Leslie se transforma sur-le-champ en admiration, puis en attachement. Une sympathie qui devait durer vingt-cinq ans suivit leur première rencontre. Une lettre *post mortem* de lady Leslie, trouvée sur sa table par son fils cadet Seymour Leslie, me fut envoyée par lui à Constantinople, plus d'un an après avoir été écrite. J'y lus ces mots : « Est-ce que notre cher monsieur l'abbé est encore en vie ? J'ai un rameau de buis béni par lui que vous m'avez envoyé il y a trois ans, encore suspendu au-dessus de mon lit. »

Parmi les correspondantes étrangères de l'abbé Mugnier, il me faut nommer la princesse Marie de La Tour-et-Taxis, la dame des *Élégies* de Duino, l'inspiratrice, la protectrice et la fervente amie du plus grand poète allemand de ce temps, Rainer-Maria Rilke. Cette princesse était la nièce du cardinal de Hohenlohe ; dans son enfance elle avait habité la villa d'Este qui appartenait alors à son oncle. Petite fille, déjà musicienne, elle avait entendu Liszt improviser par grand clair de lune, sur la terrasse où les laquais vêtus de rouge du cardinal avaient traîné le grand piano, les *Jeux d'eaux de la Villa d'Este*. La princesse Marie voulut revoir ce qu'elle appelait dans sa lettre « le Paris de l'abbé Mugnier ». Lorsqu'elle quitta Vienne après la guerre pour venir assister au mariage de

1. Lettre de la reine Marie de Roumanie à la princesse Bibesco, 1924.

sa petite-fille avec un prince de Bourbon-Parme, frère de la dernière impératrice d'Autriche, la personne qu'elle désira revoir avant toute autre, ce fut l'abbé Mugnier. Elle m'écrivit et j'arrangeai selon ses vœux un dîner dans ma lanterne de l'île Saint-Louis où tous les trois nous serions seuls, en compagnie d'un quatrième convive, l'ombre du poète des *Élégies*. C'est alors que la princesse Marie m'apporta ses mémoires dont elle nous lut plusieurs chapitres et m'en confia le manuscrit. J'écrivis à l'abbé Mugnier, en parlant d'elle, quelques années plus tard, lorsque je la revis à Vienne pour la dernière fois, s'apprêtant à quitter la vie :

« Votre paroissienne de la Victorgasse ne pense qu'à vous, ne parle que de vous, souhaite que vous veniez la confesser à Vienne, l'assister à ses derniers moments. Je sais, hélas, sans vouloir le lui dire, que cela vous est impossible, à cause de vos devoirs envers vos religieuses. C'est pourtant vous qu'il lui faut ; elle n'a cessé de me le dire, avec cette voix monotone comme un appel d'oiseau dans les bois que prennent les mourants qui ne veulent qu'une chose, toujours la même, retrouver le chemin du ciel. »

Qu'il fût devenu ce confesseur universel, c'est ce qui ne se savait pas encore de lui et c'est ce qui était vrai. Ni la Rome des cardinaux, ni la Venise du patriarche où elle était née, pas plus que Vienne, la vieille capitale du Saint Empire Apostolique, où elle avait vécu et s'était mariée, n'offrait rien à cette pauvre âme en train de se retirer du monde, qui lui parût valoir une seule parole de consolation, venue de ce vieux petit prêtre parisien dont elle réclamait inlassablement la présence. En octobre 1931, l'abbé m'écrivit : « J'ai reçu une lettre de la princesse Gaëtan de Bourbon [1] qui me demande de bénir à distance la princesse de la Tour-et-Taxis très malade. » Elle mourut peu de temps après, me laissant le regret de son désir inexaucé.

Où voulais-je en venir, après ma méditation sur toutes ces correspondances étrangères que l'abbé entretenait, dont je ne sais que quelques-unes, dont les autres seront peut-être révélées avec le temps et qui même si elles ne paraissaient jamais, n'en ont pas moins existé, formant ce vaste réseau serré, ce filet du pêcheur dont parlait le Christ, jeté sur tant d'âmes disparates qui pour la plupart n'avaient pas connaissance les unes des autres, ignorant ce qui les rapprochait ? Pourquoi lui et non un autre ? C'est là toute la question. C'est là que je voulais en venir.

— *Huysmans s'aperçut que j'étais sans frontière*, avait-il écrit de lui-même. Et moi, longtemps après lui, j'en étais tout autant que lui, émerveillée.

Le discernement des esprits.

L'influence, irrésistible comme l'effet du printemps sur la végétation, que l'abbé Mugnier avait sur mon esprit, qu'il a encore — il dépend de

1. La princesse Marguerite de la Tour-et-Taxis, princesse de Bourbon-Parme, petite-fille de la Dame des *Elégies de Duino*.

nous que la mort n'intercepte rien de ce qui est essentiel à la vie — lui venait de son pouvoir de discernement. Parce qu'il en usa en ma faveur, il m'est permis de mieux comprendre, en relisant ses lettres, en reprenant le fil de nos conversations, en quoi consistait ce don qu'il fit à d'autres avant moi et puis à d'autres en même temps qu'à moi, sans que ma part en fût en rien diminuée, ce qui ne se peut concevoir qu'avec le feu de l'esprit, indéfiniment divisible, en autant de flammes qu'il y a de têtes. Il croyait à la littérature, à cette chose que Dieu a faite, dont on dit qu'il n'en faut plus, comme on dit aux filles laides pour les consoler qu'il vaut mieux être bonnes que belles. Le don d'écrire qu'il aima et servit en ce monde, était précisément lié à la poésie, à celle qui purifie avec l'ardeur des charbons ardents tout ce qu'elle touche. Il me disait, lorsqu'il se sentait en humeur de me confier son plus lointain passé, ce qui arrivait souvent :

— Au séminaire d'Issy, on m'invitait à dire adieu à la littérature. J'ai obéi pendant cinq ans, mais ces années révolues, ce fut un déchaînement !

Il me disait encore :

— Il faut apprendre à aimer ceci et cela ; tout et le contraire de tout ; il faut être téméraire et sans parti pris : du moins, à priori, pas de jugement avant la lettre, pas de défense ; acceptons le combat ; ouvrons le livre, découpons, découpons !

Il m'encourageait ainsi dans mon aptitude qui est d'accorder les contraires. A un enquêteur, venu le questionner pour *les Nouvelles Littéraires* au sujet de Victor Hugo, dont on célébrait alors le centenaire, de ce père Hugo qu'aima sa mère, qu'il avait aimé d'enthousiasme et d'amour filial dans sa jeunesse, sans se résigner à l'aimer moins dans son grand âge, il fit devant moi cette réponse admirable :

— *Veuillez me dispenser de répondre à la seconde question : Qu'avez-vous lu de plus mauvais de Victor Hugo ? Il faut avoir du temps devant soi pour critiquer. Or, un vieillard est toujours pressé et puis, je ne me suis fait prêtre que pour louer, admirer, pardonner et bénir.*

La louange, voilà le plus difficile à donner et à recevoir, à obtenir pour des œuvres vivantes, d'auteurs vivants lorsque l'on est vivant soi-même, tout en souffrant à l'idée qu'elle nous sera retirée, refusée par des inconnus encore à naître lorsque nous serons morts.

— Alors ? Oui, alors, quand nous n'y serons plus, tout en y étant encore — et par quel mystère ! — nous souffrirons, disait-il, de ce mal étrange que Shakespeare a défini : « *le mal de non-souvenance.* »

*
*

Il avait opéré en 1894 la conversion de Huysmans lorsqu'il n'était encore que le petit vicaire inconnu de Saint-Thomas-d'Aquin. L'abbé Mugnier avait envoyé Huysmans à la Trappe, mais il l'avait envoyé aussi dans la nature, que cet écrivain naturaliste ignorait : « Dieu se sert de

tout, même de l'aéroplane », m'avait-il écrit au commencement de notre amitié. Pour Huysmans il s'était servi même des libellules, celles d'un étang près du monastère des Trappistes.

Je possédais à Mogoseа copie de cette lettre de celui que j'appelais le rescapé numéro 1 de l'abbé, qui s'accordait si bien avec le paysage où se reflétait ma vieille maison.

Igny, juillet 1894.

« Mon cher abbé,

Je vous écris d'une Trappe changée, toute en soie... Mais me voici amoureux de l'eau.

J'ai été repris par l'étang qui est merveilleux ces jours-ci, sillonné de libellules et surtout d'enfants de libellules, des petits tubes ailés, en turquoise, mais en une turquoise qui serait lucide.

Toute cette eau grouille et vit, absorbe le ciel, les arbres, boit tout en reflets.

C'est une joie que de rêver sur ses bords. J'y fume de longues cigarettes, sans courage, même pour y lire sainte Mechtilde, occupé par les poissons, par la loutre que j'ai revue.

Enfin triomphez, je suis pris par la nature, par l'eau. »

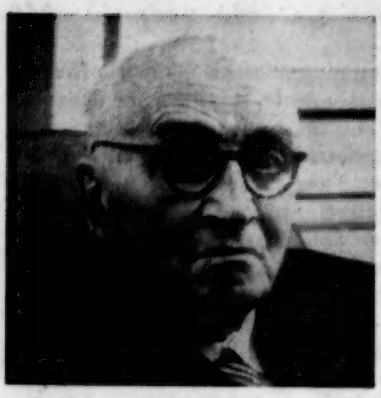
Si Huysmans, qu'il avait sauvé, écrivait à l'abbé ces paroles ravissantes, c'est parce qu'il lui devait la révélation de la nature. C'était comme si le confesseur, devenu l'ami, l'avait guéri d'une forme de cécité spéciale, lui prêtant ses lunettes enchantées, soudain adaptées à la vue de son pénitent comme par miracle. Avec moi, nul besoin d'emprunter ses lunettes, j'avais les mêmes ; comme l'abbé, j'étais ravie à tout instant par la beauté de l'eau, par le monde végétal et animal et par le miracle sans cesse renouvelé de la lumière, à toutes les heures et dans chaque saison. Mais le pouvoir qu'il avait de prendre en esprit toutes les formes propres à sauver les âmes les plus diversement accablées, les plus étrangères les unes aux autres, à les libérer et à les faire s'exprimer *pour l'utilité commune*, se manifesta dans l'année même où commençait pour moi ma seconde résurrection. De 1919 à 1923, j'écrivais *Isvor*, ce livre de plein air, expérience de mes années de solitude virgilienne au milieu d'un peuple de bergers et de laboureurs qui me confirmait dans ma vocation, qui m'apprenait ce que j'étais venue faire en ce monde, et ce livre, traduit en anglais l'année même où il parut, me servira de pierre angulaire et de pierre de touche pour tout ce que je devais écrire ensuite de cette œuvre de mémoire, entreprise d'abord à rebours du temps présent. Je devais apprendre plus tard qu'en ce même temps où il se consacrait à me reconnaître, l'abbé s'était occupé d'une autre âme, de celle d'une jeune fille d'Auxerre que personne ne connaissait à Paris, au centre de la vie littéraire où il allait la faire vivre.

Marie Noël, qui s'appelait de son vrai nom mademoiselle Marie Rouget, était une malade, en 1922, presque une mourante, soignée pour des troubles nerveux dans une maison de santé à Saint-Cloud. Le médecin qui se dévouait à la guérir de son mal mystérieux eut le bon esprit de faire appel à l'abbé Mugnier. Le trouble de cette jeune fille était d'origine mystique. L'acte de manger lui semblait criminel...

Voilà où en était arrivée cette pauvre âme en peine. L'abbé Mugnier vint voir mademoiselle Rouget à Saint-Cloud. Il lui expliqua non sans sourire qu'Adam n'avait pas mangé les pépins de la pomme, qu'ainsi la survie de la pomme avait été assurée, que c'était par la volonté de Dieu que le monde créé pour lui continuait de croître. Bref, à force de douceur, de tendre gaieté et de persuasion, il la ramena à la vie ; il dégagea son âme « des filets du malheur » qui la tenaient prisonnière. A la fin de l'année, c'est avec l'appui du médecin en chef de la maison de santé qui voulait la voir occupée et de l'abbé Mugnier qui avait discerné en elle le génie d'un poète, que Marie Rouget publia, sous le pseudonyme de Marie Noël, en cachette de tous à Auxerre : *Les Chansons et les Heures*. L'action de délivrance spirituelle que l'abbé Mugnier exerça sur elle, la part qu'il prit à cette renaissance en poésie, devait m'être confirmée bien plus tard par Raymond Escholier, intime ami de l'un et de l'autre, du confesseur et de la pénitente et c'est en comparant ses notes aux miennes, en les juxtaposant, que j'arrivais à me mieux représenter ce que fut la multiple charité de l'abbé Mugnier, occupé en un même temps à des tâches si différentes.

Les premiers poèmes de Marie Noël, destinés à être chantés, furent publiés avec la musique composée par elle. Parurent depuis, au soleil des vitrines du libraire : *le Noël et l'Avent, la Berceuse de la Mère-Dieu, la Complainte des Trois Poissons, les Chants de la Merci, les Chants Sauvages, les Chants et Psaumes d'Automne* ; enfin ce *Jugement* dédié à l'abbé Mugnier, qui n'est qu'une longue confession passionnée que la pénitente adresse à son confesseur, à son intercesseur et à l'ami qui l'a sauvée. Elle mit cinq ans à l'écrire.

PRINCESSE BIBESCO,
de l'Académie royale de Belgique.



CLAUDEL

jusqu'à sa "conversion" (I)

par Henri Guillemin

C'est avec une profonde émotion, une profonde tristesse que nous avons appris la mort de notre illustre collaborateur Paul Claudel. Au début du mois de février, alors qu'il assistait quotidiennement aux répétitions de l'Annonce faite à Marie, *il avait bien voulu nous envoyer le magnifique texte* Fulgens Corona *que l'on a lu dans notre dernière livraison. N'y a-t-il pas une coïncidence assez étrange dans le choix qu'il avait fait de cet hommage à la Vierge, la veille de sa mort ? Hommage frémissant de ferveur religieuse dont le sens paraît s'amplifier et s'approfondir encore si l'on songe que ce fut le dernier message adressé à une revue amie, au moment même où il faisait jouer à nouveau une pièce qui ne doit pas s'appeler absolument par hasard* l'Annonce faite à Marie. *On trouvera ci-dessous la première partie d'une étude de Henri Guillemin dont la fin paraîtra dans notre prochaine livraison. Avant de passer la plume à M. Guillemin, nous tenons à honneur de rappeler les différents essais, poèmes, études que Paul Claudel avait publiés dans notre revue :* En Chine (15 *août* 1896), Entre le Printemps et l'Été (1er *mars* 1913), Le Drame et la Musique (1er *mai* 1930), Richard Wagner (15 *juillet* 1934), Introduction à la Peinture hollandaise (1er *et* 15 *février* 1935), Avril en Hollande (1er *juin* 1935), Poèmes (15 *juillet* 1935), Suite de Printemps et d'Été (1er *août* 1936), Petits poèmes japonais (15 *novembre* 1936), Paul Verlaine (1er *février* 1937), Trois petits Poèmes d'Automne (15 *novembre* 1937), La Crise du Lundi-Saint (15 *mai* 1938), Le Festin de la Sagesse (1er *juillet* 1938), D'après le Chinois (15 *août* 1939), Le Prado à Genève (15 *décembre* 1939 *et* 1er *janvier* 1940), La Vieillesse d'après l'Écriture Sainte (*octobre* 1945), Francis Jammes (*avril* 1946), Le Rassemblement de la Terre (*juillet* 1947), En relisant l'*Iliade* (*décembre* 1947), La littérature japonaise (*avril* 1949), Un poème de Saint-John Perse (*novembre* 1949), La Prophétie d'Isaïe (*octobre* 1950), Les deux Témoins de l'Apocalypse (*mars* 1951), J'aime la Biblé (*juillet* 1952), L'Esprit de Prophétie

Ci-dessus portrait de Claudel (Photo Lipnitzki).

(*février* 1953), Le livre de Christophe Colomb (*juin* 1953), Les Vitraux de la Ferté-Milon (*avril* 1954), Fulgens Corona (*mars* 1955). N.D.L.R.

Les Claudel sont des Vosgiens ; ils sont originaires de cet étrange village, au fond d'un trou : La Bresse, près de Gérardmer. La Bresse aujourd'hui n'a plus que des maisons neuves. Les Allemands ont tout brûlé, tout détruit. De la bourgade telle que l'a connue Paul Claudel, rien ne subsiste, que l'église — encore est-elle hideusement repeinte — et le cimetière, où les morts, de tous côtés, nous disent qu'ils s'appelaient Claude, Claudon, Claudel [1]. Au siècle dernier, lorsque les communications étaient encore difficiles, La Bresse formait un lieu clos, une cachette, où la foi subsistait, comme l'eau dans un creux lorsque la mer s'est retirée, une foi fervente et muette, un peu sombre. L'endroit était surnommé le Val des Saints. Beaucoup de prêtres venaient de là dans les paroisses des Vosges. Un ermite, que l'on vénérait, vivait à une lieue, sous les sapins noirs du lac des Corbeaux. Les enfants Claudel, autour de 1875-1880, ont passé à La Bresse bien des semaines d'été. Ils se sont baignés dans le lac des Corbeaux. Le petit Paul aimait cette vallée blottie, ces éboulis de roches dans les fougères et les myrtilles, ce silence. Il écoutait son père parler le patois du pays avec les gens qu'on rencontrait. *Nous allions parfois aussi à Docelles, où l'oncle Charles* [2] *avait une papeterie ; je lisais le* Tour du monde *et le* Magasin pittoresque ; *et à Épinal, où l'oncle Isidore* [3] *tenait un bureau de tabac, fréquenté par les schlitteurs et les scieurs de long* [4] **.* L'oncle Charles avait une fille, Marie, née en 1860, et qui fut, à huit ans, la marraine de Paul Claudel. Ce mot de « Vosges » a toujours gardé, pour Claudel, un prestige, un pouvoir secret d'émotion. Que l'abbé Vuillaume, auquel il se confessera, sans le connaître, à Saint-Médard, en 1890, ait été un Vosgien, cette circonstance n'est pas étrangère à l'attachement qu'il lui voua.

La tribu « bressaude » des Claudel dont descend le poète, le plus ancien nom que l'on retrouve d'elle dans les registres paroissiaux, est celui d'un Jacques-Elophe Claudel, mort en 1530. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, les Claudel semblent, de père en fils, avoir gagné leur vie dans le métier, mal vu, de « gabelous ». Des leveurs d'impôts. L'un (c'est

1. Hasard de la guerre : en juin 1940, Pierre Claudel, le fils aîné du poète, fut fait prisonnier, avec son régiment d'artillerie, à La Bresse ; quand il dut rendre ses armes, il se trouvait debout, devant un magasin sur la porte duquel se lisait : *Claudel, prop^re^.*

2. Charles Claudel avait épousé une Claudel, sa cousine germaine. Il mourut à soixante-sept ans, le 16 janvier 1882. Sa fille Marie épousa, à vingt ans, en 1880, le notaire Stanislas Herklen, futur maire d'Epinal. La papeterie Claudel, à Docelles, disparut en 1914.

3. Isidore Gigout, qui avait épousé une sœur de Louis-Prosper Claudel.

4. J'accompagnerai d'une étoile, dans ces pages, et sans autre référence désormais, toute citation tirée des entretiens que Paul Claudel a bien voulu m'accorder, entre 1942 et 1954.

l'arrière-grand-père paternel du poète) avait fini par amasser une fortune, sous Louis XVI. La Révolution le ruina. Il fut trop heureux de retrouver, sous Louis XVIII, un emploi modeste « dans les contributions ».

Des gens, ces Claudel, qui connaissent le prix du numéraire et qui ne badinent pas avec la monnaie. Le « respect de l'argent, dira l'auteur des *Grandes Odes*, est, chez moi, atavique * ». Et il ajoute : *Le légendaire de ma famille a gardé le souvenir d'un aïeul, employé de la gabelle, qui périt à la Vosge, par une nuit de gel, sous le poids d'un gros sac d'écus qu'il rapportait à son domicile* [1]. Son père, donc, selon la règle, est entré dans l'administration des Finances. Louis-Prosper Claudel, né à La Bresse le 26 octobre 1826, est reçu « surnuméraire » le 18 mars 1848 ; il a été élevé, avec cinq frères, par sa mère, car le père est mort jeune, dans un accident. Louis-Prosper a beau avoir été l'élève des Jésuites, à Strasbourg, il n'est point demeuré pieux ; influence des villes et de l'air du temps ; s'il ne se donne point absolument pour incroyant, du moins est-il, avec vigueur, anticlérical, et il se dira — mais sans ostentation dangereuse — républicain sous l'empire. Il a été « installé dans son premier emploi rétribué » à Saint-Nazaire, le 9 juin 1851 (date de la nomination : 24 mai). Deux ans plus tard, on lui assigne un poste dans l'Indre ; il est nommé receveur de l'enregistrement à Aigurande, près La Châtre ; mais c'est dans les Vosges qu'il voudrait revenir, et le voici, dès novembre 1853, à Xertigny (arrondissement d'Épinal), l'année suivante à Gérardmer, et en avril 1856 à Fraize (arrondissement de Saint-Dié). Tout à coup, sérieux changement : quittant sa contrée natale, il passe à Fère-en-Tardenois, dans l'Aisne, le 21 décembre 1860 [2]. C'est là qu'il va rencontrer celle qu'il épousera.

Cette jeune Louise est la fille du médecin de Fère, le docteur Théodore-Athanase Cerveaux. Elle est née à Fère même, le 8 janvier 1840. Elle a donc vingt et un ans lorsque le receveur de l'enregistrement, lui-même âgé de trente-cinq ans, la demande en mariage. Son père, le docteur, est de Goudelancourt, près Notre-Dame-de-Liesse, dans le pays de Laon ; sa mère est une Thierry, de Villeneuve-sur-Fère — Villeneuve, où l'oncle, Louis-Napoléon Cerveaux, est curé. Le docteur Cerveaux (que Paul Claudel aura le temps de bien connaître et qu'il verra mourir, à soixante-dix-sept ans, en 1881) est « grand, sec, narquois », « les yeux enfoncés sous de gros sourcils [3] » ; « moqueur, gai comme un Picard [4] », il est en même temps très bon et d'un merveilleux dévouement. Un

1. Cf. *L'argent et l'argenterie*, manuscrit daté du 11 décembre 1943.

2. Louis-Prosper Claudel restera dix ans receveur à Fère, avec un très court intervalle, en 1866 ; le 9 mars, il a été nommé, pour un intérim, à Nancy ; le 15 juin de la même année, il reprend ses fonctions à Fère.

3. Lettre à Frizeau, du 24 septembre 1909.

4. *Journal intime*.

catholique, et qui « adorait Veuillot[1] ». Du côté des Thierry, existe toute une « saga » dont les enfants Claudel seront instruits peu à peu, moins par leurs parents que par une « vieille bonne » Victoire Brunet, fille d'un garde-chasse du duc de Coigny (le possesseur de l'immense forêt de la Tournelle, près Villeneuve) ; d'affreux drames se sont déroulés chez ces Thierry, les grands-parents maternels du poète. Louise Cerveaux, née Thierry, a dans les veines un sang mêlé de vieille noblesse et de roture. L'aïeul, Joseph Thierry, maître d'école puis marchand de bois à Villeneuve — un mécréant, un adroit, enrichi sous la Terreur — avait épousé *une de Vertus* * (et les Vertus remontent à Valentine de Milan et à Jean le Bon en passant par Louis XII et Charles d'Orléans) ; mais un de ses fils, qui avait servi dans les « hussards de Chamborant », assez effrayant soudard, et qui détestait son père, ruina la famille. Victoire Brunet avait assisté, avec tout le village, à la mise à l'encan des meubles du château. Événement énorme, dans le pays. Une autre tragédie encore, au foyer Cerveaux-Thierry : un fils (le frère de Louise, par conséquent, l'oncle maternel de P. Claudel) s'est suicidé, à vingt-trois ans ; il s'est jeté dans la Marne, au camp de Châlons, alors qu'il était soldat. Il s'appelait Paul, et c'est en souvenir de ce désespéré que Louise Cerveaux, devenue Louise Claudel, donnera le nom de Paul à son fils. Le mariage du receveur Louis et de la fille du praticien a eu lieu le 2 février 1862. Comme le voulait encore l'usage en ce temps-là, dans les campagnes, le marié portait la culotte courte serrée par des rubans au-dessous du genou.

***

Ainsi Paul Claudel, que l'on dit volontiers « paysan champenois », n'est Champenois que fort peu, et paysan, point[2]. Fils et petit-fils, et arrière-petit-fils de Vosgiens, agents du fisc, d'un côté, il a pour grand-père, de l'autre, un médecin picard. Turelure est de sa famille, par sa mère, comme aussi Louis de Coûfontaine. Ce n'est qu'à soixante-dix ans, en 1938, qu'il apprendra, par M. Raoul de Vertus, sa glorieuse ascendance Visconti et qu'il parlera dès lors, avec complaisance, de [son] *ancêtre Charles d'Orléans*. Quant à Villeneuve, où il est né, il n'y habitera jamais, après sa toute première enfance, autrement que pour des séjours de « grandes vacances ». Suivons, en effet, de nouveau la carrière du receveur Louis.

Les Louis Claudel ont perdu leur premier-né, un petit Henri, qui n'a vécu que quinze jours ; lorsque le père, à la date du 16 mai 1870,

1. *Journal intime*. (Son gendre le « républicain » n'avait donc pas les mêmes opinions que lui.)

2. « Mon berceau s'adossait à un bureau de l'enregistrement. Ce que l'odeur de la saumure et du goudron est pour le fils d'un marin, celle de la paperasse l'a été pour moi. » (*Contacts et circonstances*, p. 61.)

est nommé à Bar-le-Duc, il y a chez eux trois enfants : deux filles, Camille, née le 8 décembre 1864, et Louise, née le 26 février 1866 ; un fils, Paul, né le 6 août 1868 [1], et que l'oncle Louis-Napoléon Cerveaux, curé de Villeneuve depuis quarante ans, a baptisé, le 11 octobre, adjoignant, de son chef, « Marie » aux prénoms de l'enfant, Paul, Louis, Charles, et le consacrant à la Sainte-Vierge [2]. Le père et la mère du curé (les arrière-grands-parents de Paul Claudel) sont ensevelis dans le petit cimetière de Villeneuve. Leur tombe s'adosse à l'église, à droite du chœur ; on lit sur la pierre : *Goudelancourt en Picardie fut le lieu de leur naissance. Tous deux sont morts pleins de foi et d'espérance entre les bras de leurs enfants.* La famille du receveur Louis s'entasse dans une maison très humble, l'ancienne cure, que le mur du cimetière sépare seul de l'église. L'oncle curé meurt en 1869, et ils s'installent dans la demeure neuve et plus spacieuse qu'il s'était fait construire, tout à côté. Ils disposent maintenant d'une cour, d'une vaste grange, d'un verger ; quelques champs sont à eux, sur les pentes, et leurs biens s'accroîtront à la mort du docteur, douze ans plus tard ; les Claudel disposeront alors de cent quinze hectares, non d'un seul tenant, il est vrai ; parcelles disjointes, d'inégale valeur, avec un petit morceau de la forêt de la Tournelle ; une seule ferme à eux, Bellefontaine, à cinq cents mètres de la maison. Ces terres sont louées ; le tout ne rapporte pas grand-chose, et, la plupart du temps, il n'est pas facile de faire rentrer l'argent des fermages. En 1870, les Claudel n'ont pas même encore cette demi-aisance. Un « très petit ménage * ».

Donc, Paul Claudel n'est qu'un bébé de moins de deux ans lorsque ses parents vont s'établir à Bar-le-Duc au milieu de l'été de 1870, la guerre étant déjà déclarée [3]. Ils connaîtront, à Bar-le-Duc, l'occupation allemande, et ils y passeront six ans. Le petit Paul ira chez les sœurs de la Doctrine Chrétienne, 36 *bis*, rue du Cygne [4], et il n'oubliera plus ni les grands cartons coloriés, images d'Épinal, sans doute, sur lesquels les religieuses — la « chère sœur Brigitte » surtout — lui racontaient la vie de Notre Seigneur [5], ni cette bannière qu'il porta, dans une procession, chantant : « Sauvez Rome et la France, au nom du

1. L'acte de naissance de Paul Claudel a été dressé *en présence du juge de paix du canton de Fère, Dominique Legrand, et de Louis de Massary, maire de Fère-en-Tardenois, tous deux domiciliés à Fère et amis du sieur Claudel.*

2. Registre paroissial de Villeneuve-sur-Fère : *L'an mil huit cent soixante-huit, le onze octobre, a été baptisé par moi, curé desservant soussigné, Paul, Louis, Charles, Marie, né le six juillet* [par erreur, pour « *6 août* »] *dernier, du mariage canonique de Louis Claudel, receveur à Fère et de Louise Cerveaux, de la commune de Fère-en-Tardenois. Le parrain a été Charles Thierry, de Chacrize, la marraine Marie Claudel, de Docelles (Vosges).*

3. Nommé le 16 mai 1870 à Bar-le-Duc, Louis-Prosper Claudel n'a cependant cessé ses fonctions à Fère-en-Tardenois que le 28 juillet.

4. C'est à deux pas de la maison ; car, après avoir habité d'abord 28, rue de la Banque (aujourd'hui boulevard Poincaré), les Claudel se sont installés, en 1873, au numéro 27 de la rue du Cygne.

5 « J'aime la Bible ». (*Revue de Paris*, juillet 1952.)

Sacré-Cœur[1] ». A sept ans, le 1er octobre 1875, il entre au Lycée, comme externe, en sixième ; il travaille très bien. Le jour de la distribution des prix, 9 août 1876, il obtient le second prix d'excellence, et les premiers prix d'orthographe, de grammaire et analyse, de récitation classique, de calcul, de géographie et d'histoire sainte, un premier accessit d'écriture, un deuxième accessit de musique vocale[2]. Mais c'est fini, déjà, Bar-le Duc. Le père vient de passer conservateur des hypothèques et son affectation à Nogent-sur-Seine, dans l'Aube, est signée en date du 22 août 1876. Séjour de trois années à Nogent ; l'enfant Paul Claudel aura onze ans quand on changera, une fois de plus, de résidence. Un très bon souvenir, dans sa mémoire, Nogent, surtout à cause du petit jardin qu'on avait, derrière la maison, rue Saint-Époingt, et du précepteur que les Claudel ont engagé pour leurs enfants, le « cher monsieur Colin » (*il était intelligent, fin et vif, républicain, un peu bohème ; il nous lisait le* Roman de Renart, *la* Chanson de Roland, *et le* Quatre-vingt-treize *de Victor Hugo. Nous l'aimions beaucoup. Je lui dois une orthographe infrangible* *). Le 10 septembre 1879, L.-P. Claudel est nommé conservateur des hypothèques à Wassy-sur-Blaise (Haute-Marne).

Depuis l'automne[3] 1879 jusqu'à l'été 1883 — de sa douzième à sa quinzième année — c'est à Wassy que Paul va grandir et travailler. Plus de précepteur ; il va au collège, où il est externe. Des classes peu peuplées ; une dizaine d'élèves ; tout va bien. (L'enfant reçoit de ses parents *une pièce de quatre sous, en nickel, chaque fois qu'il est* premier *.) On habite une assez belle maison, propriété de l'État, avec un balcon au premier étage et une grande porte d'entrée, au haut d'un perron à double escalier ; ces marches du perron, le petit Claudel n'oubliera jamais comment il les a gravies, dans la nuit, affolé, *à quatre pattes, un soir d'hiver, poursuivi par une bande de gamins du catéchisme* *. Le 23 mai 1880, il fait sa première communion. Une autre image de Wassy, qui reste gravée en lui, est ce lieu dit du « Buisson Rouge » où il allait chercher de la terre glaise pour Camille, sa sœur aînée, qui, depuis Nogent, s'était mise au modelage et rêvait de devenir sculpteur[4]. De ces mêmes années[5], un souvenir, en revanche,

1. Cf. *Visages radieux*, p. 85.
2. Le même jour, Raymond Poincaré, élève de rhétorique, recevait le premier prix d'excellence.
3. L'installation de L.-P. Claudel à Wassy est du 18 novembre 1879.
4. Camille dessinait avec tant de passion et d'habileté déjà, à treize ans, que son père, à Nogent, l'avait confiée, pour des leçons, au sculpteur Alfred Boucher qui reconnut sa vocation.
5. Si la mémoire du vieux poète était fidèle (Cf. son article « Le Cor d'Hernani », dans le *Figaro littéraire* du 18 octobre 1952), au cours de l'année 1878, à l'occasion de l'Exposition Universelle, son père l'aurait amené à Paris et il aurait assisté avec lui, au « poulailler » du Français, à une représentation d'*Hernani* où se faisaient applaudir Sarah Bernhardt et Mounet-Sully. Il y eut effectivement, alors, cent douze représentations d'*Hernani* (entre le 21 novembre 1877 et le 17 janvier 1879.)

horrible : la mort de « grand-papa » * — le grand-père Cerveaux — à laquelle il assista, dans la maison de Villeneuve. L'agonie a duré des semaines. Un cancer d'estomac rongeait le vieillard qu'on entendait crier. (*Oui, avec leur côté un peu rustre, et brutal, mes parents m'ont laissé assister à ça ; j'avais treize ans* *.) Il expire enfin, le 5 septembre 1881. Paul demeure marqué par ce contact épouvantable avec la mort. Cher Villeneuve, pourtant, comme on aimait y revenir, chaque été ! Comme on le préférait, chez les enfants, à ces visites qu'il fallait faire, de temps à autre, aux oncles et tantes et cousins et cousines des Vosges ! A Villeneuve, personne à voir. On est entre soi. On s'entasse, de Bar, de Nogent ou de Wassy, *dans un compartiment de troisième classe, avec toutes sortes de valises et de corbeilles et de paquets* *. A Fère, on prend la diligence qui monte à Villeneuve par Villemoyenne (où l'on s'amuse toujours, en passant, de ce nom « Turelure », qu'on voit sur une boutique) et l'on retrouve avec bonheur le jardinet derrière la cure, *tout plein de ces fleurs qui ont une odeur très forte, spéciale aux jours caniculaires* *, le verger, où Victoire Brunet, gardant sa vache, *cassait des noix avec sa faucille, nous racontait des histoires, et nous chantait : « Su' l' pont du Nord »...* *, et le chat Crapitoche, souffre-douleur de *nos tendresses violentes* (la nuit, il dort dans le tiroir où l'on met à sécher les fleurs de tilleul), et ces champs *où nous allions, avec de vieux couteaux rouillés, arracher les pissenlits pour en faire de la salade* *. *Fère. Les ânes qui nous menaient au marché. L'épicier Barberousse. Les pains anisés. Ce personnage en osier qui servait d'enseigne à la quincaillerie...* [1]. Sur la place de Villeneuve, herbue, dormante, cette mare où le bétail venait boire ; la mare a disparu en 1877 ; une laide fontaine de pierre y a été substituée par les soins du richissime Moreau-Nélaton qui a racheté la Tournelle ; et il a fait mettre sur le monument une hure de sanglier, en bronze, car les sangliers abondent dans ses futaies interminables. *Un beau pays*, Villeneuve-sur-Fère, un *rude et sévère pays, à l'écart de tout* *. Le village tout petit, presque un hameau [2], se dresse sur une espèce de promontoire. Du verger des Claudel, on découvre un immense horizon. Le vent ne tombe guère, presque toujours là, tourmentant *une énorme nue*. Chaque année, l'enfant Paul Claudel, puis le jeune homme qu'il devient, s'attachent davantage à cette contrée de légendes : la sombre forêt, à l'est, avec, dans un creux, sa « fontaine de la Sybille » (la « Z'bil », comme on prononce là-bas *) ; la butte de Géyn cachée dans les chênes et le sable pâle, où se rassemblent, cromlechs monstrueux, des grès géants aux formes de bêtes ; la côte de Chinchy, dans les bois, et la route qui débouche sur ce plateau d'où le village, tout près, est encore

1. *Journal intime*.
2. Un village qui se dépeuple ; il comptait, en 1870, trois cents âmes, à peu près ; aujourd'hui (1933), il n'a plus que deux cent vingt-cinq habitants.

invisible ; à perte de vue, des champs, des bosquets épars, des collines pelées ; cet enfoncement brumeux, à l'ouest, c'est la trouée de l'Ourcq, et cette ligne violette, au nord, le Chemin des Dames. Si l'enfant, juché sur la plus haute fourche du vieux pommier, dans le clos, a passé des heures, tout seul, à *dévisager la campagne*[1], l'adolescent trouvera *pathétique* cette grande solitude, pleine pour lui de *menaces, de présages et de sanglots*[2].

⁂

Claudel n'a pas souvent évoqué ses parents dans son œuvre. A peine une allusion rapide, dans *Connaissance de l'Est*, un alexandrin dans les *Vers d'Exil*, un verset du *Magnificat*[3]. Nous avons de L.-P. Claudel quelques photos et ce beau crayon, de Camille, reproduit en juillet 1913, dans un numéro de *l'Art décoratif*. Les favoris, ou la courte barbe Henri IV, ne suffisent point à effacer les similitudes ; passeront du père au fils ce front un peu bas, ce nez puissant, presque vertical, avec un renflement au milieu, cette rude ossature du masque. *Une espèce de montagnard nerveux* * ; un homme *emporté, coléreux, fantasque, imaginatif à l'excès, ironique, amer* * — prudent aussi, si l'on en juge par une fiche, sur lui, du sous-préfet de Nogent, en 1879 : « L'attitude politique de ce fonctionnaire se caractérise, dit le sous-préfet, par une crainte extrême de se compromettre. » Il vivra quatre-vingt-sept ans.

La mère ? Sans beauté ni grâce, *elle était un peu, je pense, du même tempérament que la mère de Rimbaud ; race de femmes bornées, peut-être, mais avec une fibre héroïque* * ; le contraire d'une femme du monde ; *d'un bout de la journée à l'autre* en train de *coudre, tailler des vêtements, faire la cuisine*, s'occuper du jardin, des lapins et des poules ; *pas un moment pour penser à elle, ni énormément aux autres, hors de la famille*[4]. Elle allait à la messe, mais *sans qu'on puisse dire, aucunement, qu'elle était une fervente chrétienne ; elle assistait aux offices par habitude et convenance* *. Elle aura vécu — écrira son fils lorsqu'elle mourra, en 1929 (quatre-vingt-neuf ans) — « profondément humble, le cœur pur, résignée, dévouée à son devoir quotidien[5] ».

1. *Connaissance de l'Est*, p. 117.
2. *Journal intime*.
3. Trois images encore qui lui restaient de son enfance : ce « panier à bouteilles » qu'il portait lui-même, à Wassy, lorsque son père descendait à la cave pour aller tirer le vin du tonneau ; — ces entrailles « bleuâtres » qu'il regardait, avec « horreur », sa mère arracher elle-même, à pleine main, du ventre des « volailles dépouillées » ; — et ce dessin naïf représentant la Muraille de Chine, qui le faisait rêver, enfant, sur l'abat-jour de la lampe à la lueur de laquelle sa mère cousait, le soir. (Cf. *Introduction à la Peinture hollandaise*, p. 67 ; *Revue de Paris*, 15 mai 1938 ; *Contacts et circonstances*, p. 230.)
4. *Figaro littéraire*, 3 septembre 1949.
5. *Journal intime*. Et Claudel ajoutera ceci : « Comment cette femme, dont le caractère fut avant tout la modestie et la simplicité, eut-elle des enfants comme ma sœur Camille et comme moi ! »

On n'est pas riche, chez les Claudel, et les parents, par nécessité autant que par nature, sont « très près de l'argent * » ; *l'idée de s'offrir quelque chose pour le plaisir, un voyage par exemple, paraissait à ma mère une pensée folle et coupable, je dirai sacrilège * ; mon père aussi bien que ma mère avaient un profond instinct, inné, de l'économie, et ce n'est pas sans grandeur, puisqu'ils songeaient, comptant ainsi sou par sou, uniquement à nous, les enfants *.* Pas riches, les Claudel, mais pas peu fiers. Hautains comme des seigneurs. *On était* les Claudel, *dans la conscience tranquille et indiscutable d'une espèce de supériorité mystique *.* Un bloc ; des gens qui ne reçoivent pas ; s'ils n'en ont guère les moyens, ils en ont encore moins le goût. *Inabordables, soudés dans la certitude de leur différence *,* ils n'en vivent pas moins, derrière leur muraille abstraite, dans un climat de véhémence. Avec sa *disposition insociable et féroce,* dit Claudel, mon père *avait fait de sa famille un cercle fermé où l'on se disputait du matin au soir*[1]. Où que ce fût, à Villeneuve comme ailleurs, *d'incessantes querelles, des scènes à tout bout de champ *.* Cris, discordes, portes qui claquent. Camille contre son père. Camille contre sa sœur Louise[2]. Les deux sœurs contre le frère. (*Dans nos disputes fréquentes, je ne me rappelle pas avoir eu jamais le dessus, et d'ailleurs, s'il m'arrivait de le présumer, quelques gifles bien appliquées avaient vite fait de me rappeler à l'ordre normal*[3].) Camille surtout est terrible. Exaltée, indomptable, pleine de ce feu qui la dévorera, elle se montre *d'une violence effroyable, avec un génie furieux de la raillerie *.* Louise, qui joue du piano tandis que sa sœur pétrit son argile, a de la défense, elle aussi[4]. *Douceur, gentillesse, suavité [...], ces manières n'étaient pas en usage,* à la maison. *Notre mère ne nous embrassait jamais*[5]. Austère école pour un enfant plus qu'un autre sensible, éperdument sensible, vulnérable à tout instant, intimidé par les siens, moqué dans ses émotions. Il prendra le pli du mutisme ; il se fabriquera lentement son armure. Il deviendra, comme on lui en a montré l'exemple, l'ennemi des épanchements et autres sentimentalités. Ce qu'il est, au vrai, sous sa carapace, nul n'a besoin de le savoir. Dès qu'il a eu l'âge de raison, Villeneuve, assombri déjà, et solennisé par la mort du grand-père, Villeneuve lui a procuré une sinistre et inoubliable leçon de choses : ces *haines,* de toutes parts, *surtout entre parents ;* ces paysans aux corps *déformés, courbés, déje-*

1. *Conversations dans le Loir-et-Cher,* p. 15.

2. « Dans l'*Annonce,* et plus encore dans la première *Violaine,* j'ai mis quelque chose des rapports de mes deux sœurs ; c'est extrêmement transposé, bien sûr ; mais l'origine est là *. »

3. *Figaro littéraire, loc. cit.*

4. Cf. cette note du *Journal intime* de Claudel, en 1927, à propos de sa sœur Louise, si « nerveuse » : « L'excitation et l'agitation des Claudel. Leur grain de folie... »

5. *Figaro littéraire, loc. cit.*

tés ; tout ce peuple assommé, abruti de travail [...] ; *et nous, les bourgeois, discutant âprement les fermages ; milieu douloureux et horrible ; tout cela se grava dans mon esprit d'enfant avec une force incroyable ; c'est cela, l'humanité*[1] *!*

Au cours de l'année 1882, Louis-Prosper Claudel prit une grande détermination : *Il rêvait d'une Camille s'illustrant dans la sculpture, d'une Louise virtuose du piano, et, moi, Paul, il m'imaginait normalien, professeur en Sorbonne ; alors il fit la folie de nous installer à Paris tandis qu'il chercherait à se faire nommer le plus près possible de la capitale ; courageusement il acceptait d'habiter seul, de prendre ses repas à l'hôtel, de ne plus nous voir que les dimanches...* *

Ses démarches n'aboutirent qu'au printemps de l'année suivante. Le 5 juin 1883, enfin, il est affecté à Rambouillet.

A la rentrée d'octobre 1882, Paul, quatorze ans, est élève du lycée Louis-le-Grand. La famille s'est logée boulevard du Montparnasse (puis on ira rue Notre-Dame-des-Champs, puis, en 1886, boulevard de Port-Royal, 31, au sixième, sans ascenseur). Camille s'est inscrite à l'Académie Colarossi, 10, rue de la Grande-Chaumière ; elle y rencontrera Rodin. *Trois années, pour moi, épouvantables*, raconte Claudel ; *je dis bien : épouvantables. J'en garde un souvenir atroce* *. Habitué à de faciles succès scolaires au petit collège de Wassy, il avait donné à son père l'illusion d'un « brillant sujet ». On l'a donc mis, d'autorité, en rhétorique, alors qu'il n'a pas fait sa « seconde ». Il se sent désorienté, perdu, lui le provincial maladroit, dans cette classe parisienne à gros effectifs, pleine de têtes fortes et de fils de famille[2]. Il s'acharne, de tout son cœur. En fin d'année, ayant obtenu cependant le premier prix d'honneur, en discours français (et un premier accessit de « récitation classique ») — c'est Renan, président de la distribution des prix, qui lui a remis sa couronne de faux laurier. (*Il m'a embrassé ; il me dégoûtait, avec sa tête de porc, sa couenne et les piquants de ses sourcils jaunes* *) — il n'en échoue pas moins, piteusement, à ce baccalauréat qu'on lui avait permis d'affronter au bénéfice d'une dispense d'âge comme on en accorde aux « aigles ». *Je n'étais pas un aigle, tant s'en faut ! Mon père voulait absolument que j'en fusse un. Les compositions, quel cauchemar ! Je ne me tirais d'affaire qu'en dissertation française, à peu près. J'avais pour condisciple un nommé Colardeau, Théodore Colardeau, qui raflait toutes les premières places, partout. C'était ma bête noire, parce que mon père, à chaque coup, me disait : « Tiens ! Regarde Colardeau ! Il travaille, lui, Colardeau ! Il réussit, Colardeau*[3] *! » Je*

1. *Journal intime.*
2. Claudel y a pour camarades Joseph Bédier, Victor Bérard, Romain Rolland.
3. Théodore Colardeau, l'imbattable, sera reçu premier au concours de l'Ecole Normale Supérieure le 31 juillet 1886 (Suarès étant troisième, Romain Rolland dixième) ; il finira professeur à l'Université de Grenoble.

faisais pourtant ce que je pouvais... * Son échec au baccalauréat, en juillet, n'a pu être qu'un inexplicable accident ; tout se réparera à la session d'automne. Paul Claudel est donc admis, conditionnellement, en « philosophie », à la rentrée d'octobre 1883 ; mais il échoue de nouveau (*scènes affreuses à la maison* *), doit rétrograder, et redoubler sa rhétorique, où le rejoignent, souriant de coin, ses « bizuths » de l'année précédente — Léon Daudet, entre autres — ceux qui, normalement, faisaient leur seconde tandis qu'on le forçait à brûler les étapes. Des succès, pour ce « redoublant » humilié, encore plus modestes qu'en 1883 ; pas un seul prix, en fin d'année (tout juste un sixième accessit de discours français et un septième accessit d'histoire) ; mais le bachot est enlevé ; sans mention ; enlevé tout de même. La « philo » ira toute seule : premier prix d'histoire, premier accessit de dissertation, troisième accessit d'excellence, et la seconde partie du baccalauréat franchie avec mention « assez bien ». Au mois de juillet 1885, voici Paul Claudel, dix-sept ans, bachelier de l'enseignement secondaire. Le 1er juin, il est resté trois heures debout, sur une échelle, boulevard Saint-Germain, pour voir passer le fameux cortège des funérailles de Victor Hugo [1].

HENRI GUILLEMIN

(A suivre)

1. Claudel en avait gardé le souvenir d'une bousculade assez lamentable ; en revanche, les funérailles de Gambetta — qu'il avait vues aussi, me disait-il, trois ans plus tôt — lui avaient paru revêtir une authentique grandeur.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

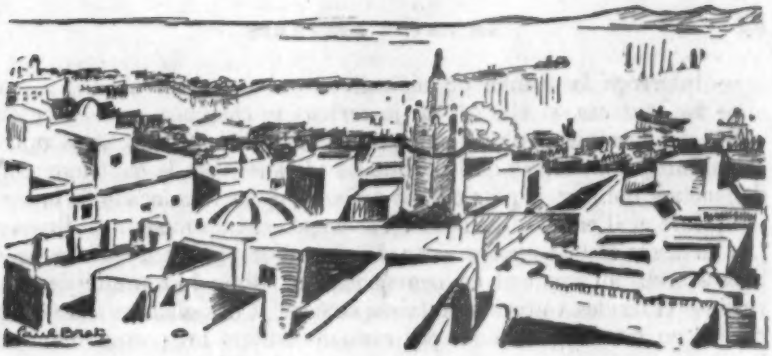
PAPIERS D'UN ROMANCIER

par Charles Plisnier (*Grasset, éditeur*)

Voici les *reliquiae* de Charles Plisnier, mort récemment, à cinquante-cinq ans. L'auteur de *Meurtres* et de *Mères*, qui comptent parmi les plus vigoureux romans de l'entre-deux guerres, avait accoutumé de noter, aux marges de ses manuscrits, réflexions et pensées qui lui venaient, en cours de travail, sur ses sujets et sur ses personnages. Ce soin, il ne le prenait pas en vue de publier en son vivant un de ces « journaux » où nombre de romanciers modernes, un peu trop vains de leurs démarches de créateurs, ont cru bon de nous révéler le dessous de leurs cartes. Plisnier ne se proposait que de faire paraître, un jour, « quand sa passion créatrice se serait apaisée », un livre d'ordre général sur l'art du roman. Il avait sur cet art des vues que l'on peut discuter, mais toutes issues d'une grande noblesse et d'une vibrante humanité ; *La mission du romancier* — écrit-il, par exemple — *est non point de compter une histoire, non point de peindre des mœurs, non point d'analyser des caractères, mais de mettre à nu ce fond de l'homme, cette boue et cette sainteté qui est le fond de l'homme ; de donner le sentiment d'une souffrance fraternelle ; de poser des problèmes d'âme et de forcer l'être à s'interroger sur soi-même.*

M. P.

(Suite de la chronique bibliographique page 111.)



LA FEMME INFIDÈLE

par JULES ROY

V

— Et maintenant ? demanda Dumard.

— Tu pourrais peut-être aller voir si elle est chez elle.

— Sans toi ?

— Il n'est pas nécessaire qu'on nous revoie ensemble. Seul, tu seras plus libre.

Sans attendre la réponse du capitaine adjoint, Rousseau démarra. Il jeta un bref regard en passant devant la porte de l'immeuble du docteur, puis remit sa casquette et s'engagea, à petits coups de klaxon, dans la rue principale. Avant la place il s'arrêta, ouvrit la portière et descendit tandis que Dumard s'installait au volant.

— Tu me retrouveras à l'*Univers*, dit Rousseau en désignant du menton un des cafés. Essaie de savoir où elle est.

— Comment ça ?

Résumé des précédents chapitres. — *Vers la fin de la guerre. En Algérie. Dans un camp d'aviation. On reçoit un message radio : le pilote Ferrer, qui appartenait à la base, vient de s'écraser en mer près de Bône. Les deux hommes qui apprennent les premiers la nouvelle, le commandant de la base capitaine Rousseau et son adjoint le capitaine Dumard, étaient ses amis. Le premier moment de stupeur passé, ils partent à la recherche de madame Ferrer qu'ils doivent prévenir. Mais la jeune femme n'est pas chez elle. Ils l'attendent en vain puis vont la chercher chez un docteur (Lelong) avec lequel elle est liée. Madame Ferrer reste introuvable. Mais pendant qu'ils l'attendaient les deux hommes se sont fait, avec une nervosité grandissante, des confidences : ces soldats de forte stature morale, ces hommes qui par métier et par vocation sont de la lignée des héros de Vigny, ont la même faiblesse : ils aiment tous deux madame Ferrer. Rousseau a même été son amant. Et les propos qu'ils échangent transforment graduellement leur recherche en une sorte de quête de leur passé, d'interrogation inquiète sur le sens de leur vie.* (N.D.L.R.)

— Interroge la femme de ménage.

— En tout cas, si elle est là, je reviens te chercher.

Rousseau acquiesça d'un vague geste de la main et s'éloigna. Il rajusta sa coiffure et se dirigea en longeant les platanes vers le haut mur percé de fenêtres uniformes qui s'élevait du côté opposé à la façade de la sous-préfecture et il entendit pétarader l'échappement du moteur de Dumard. Les terrasses étaient encore vides. Elles ne s'emplissaient qu'à la fin de l'après-midi, au moment où commençait à faiblir le tumulte des rues voisines et où des voitures militaires amenaient des officiers des villages voisins ou bien dégorgeaient par camions entiers les permissionnaires. Rousseau se dirigea vers les tentes rouges de l'*Univers* et, se ravisant, entra sous les arcades, puis à l'intérieur du café. L'hiver, c'était là que les hommes graves de la ville se réunissaient le soir, pour jouer aux cartes en fumant de petits cigares qui empestaient. La plupart d'entre eux gardaient leurs chapeaux sur la tête et les rejetaient en arrière dans les moments importants de la partie. La belle saison les faisait fuir en ouvrant tout grands les vantaux des cafés, et les terrasses reprenaient possession de la place. Les tables de marbre où les joueurs de belote se serraient sur les banquettes défoncées restaient désertes sous les grandes glaces où l'on inscrivait, en temps de paix, au badigeon, les résultats des matches de football et des courses cyclistes, et les garçons y jetaient leurs plateaux après avoir déposé les soucoupes sur le comptoir. Cela prenait alors des allures louches d'arrière-boutique. De là cependant, on pouvait surveiller l'extérieur sans être vu et Rousseau s'installa.

⁂

A distance, il ne trouvait pas d'autre mot. Il n'avait jamais su ce que c'était, mais comment s'y tromper ? Si étrange que cela paraissait, il devait l'admettre : il avait probablement aimé madame Ferrer. Il l'aimait peut-être encore. Sinon, quel nom donner aux tourments qui l'avaient assailli comme la pensée continuelle dont elle était devenue le centre, même quand il bloquait le Douglas sur les freins avant de décoller ? Il n'aurait jamais cru qu'une femme pût l'envahir avec cette puissance, au point de prendre possession de son être physique. A table, quand la conversation cahotait sur les vieilles rengaines de l'amour et sur la façon dont on en usait avec les femmes, il se taisait et il y avait toujours un jeune officier qui le taquinait : « Alors, mon capitaine, vous ne dites rien ? » Chaque fois, il était désarçonné. Il se raclait la gorge pour gagner du temps et prenait un air faussement détaché et enjoué : « Je vous écoute. Ça me repose... » Le soir, au moment de se coucher, la tête lui tournait encore de ses trop rapides étreintes et sa main cherchait la hanche un peu lourde et les épaules tavelées de taches de rous-

seur. Il revoyait aussi, au-dessus de la gorge abandonnée, le beau visage défait.

A deux reprises, il avait cru reconnaître dans le regard du capitaine adjoint un éclair d'étonnement. Dumard savait-il ? Un après-midi, il n'avait pu vaincre un sentiment de honte. Ferrer volait encore. Rousseau décida subitement de contrôler l'horizon artificiel de son Douglas et, pour résister à la tentation de courir chez sa maîtresse, décolla en pleine chaleur. Il pensait que cette nouvelle fantaisie déjouerait les soupçons que ses allées et venues risquaient d'éveiller. Madame Ferrer l'attendait, et il était passé bas sur son quartier pour lui faire entendre ses moteurs, comme s'il avait été le seul à pouvoir lui transmettre ainsi un message. Quand il était revenu le lendemain à la villa, la porte que madame Ferrer laissait maintenant entrouverte était fermée. Il avait sonné deux fois, se retenant de cogner du poing aux persiennes de sa chambre et d'appeler, dans la crainte d'alerter les voisins. Il était reparti inquiet et, avant de rejoindre sa voiture, il avait longtemps marché dans les rues vides, accablé par la chaleur. Pourquoi madame Ferrer n'était-elle pas chez elle ? Où était-elle allée ? Ou bien pourquoi n'avait-elle pas répondu ? C'est tout juste s'il n'avait pas eu l'audace d'interroger son mari. Le jour qui suivit, le chef d'état-major inspecta les escadrilles et Rousseau ne put encore s'échapper, mais, ce soir-là, il raccompagna Ferrer, dans l'espoir de rencontrer sa femme et de lui expliquer son empêchement. Ferrer s'était fait arrêter devant la maison du docteur Lelong.

— Tu es malade ? avait demandé Rousseau avec une fausse hilarité.

— Non. Il nous a invités à prendre un verre chez lui, ma femme et moi.

Vraiment, la stupidité de Ferrer dépassait les bornes et, pour la première fois, Rousseau sentit toute sa pitié s'en aller. Mais en même temps une douleur le poignarda qu'il eut de la peine à cacher. Comment interpréter le fait que madame Ferrer ait renoué avec le docteur Lelong ? Pour brouiller les pistes ? Pour attiser sa propre jalousie ?

Il avait quitté Ferrer très vite sans lui tendre la main, et s'était arrêté sur la route, les dents serrées, jusqu'à ce qu'il se décidât à rentrer au camp chercher Dumard. Ensemble ils étaient partis pour la plage et le bain l'avait soulagé. Un moment, il eut l'intention de tout avouer au capitaine adjoint pendant qu'ils étaient étendus sur le sable encore brûlant, en fumant des cigarettes, mais il se tut. A quoi cela eût-il servi ? L'amitié de Dumard en eût peut-être été atteinte puisque Dumard semblait avoir été offusqué à la fois par la personne de madame Ferrer et l'attitude audacieuse de Rousseau. Au bord de cette confession, Rousseau hésitait. Dumard ne pouvait pas comprendre.

Rousseau se félicitait davantage encore de sa discrétion, sachant à pré-

sent que Dumard avait essayé de rencontrer madame Ferrer. Sa rivalité aurait tout compliqué. Rousseau sourit. Dumard lui-même pouvait se laisser prendre à ce piège ? Mais il avait dû beaucoup lutter avant d'aller rôder devant la villa, tandis que lui... Rousseau avait renoncé à se mesurer avec les femmes ailleurs que dans la mêlée amoureuse. Elles étaient trop subtiles pour lui. Il savait qu'il devait dans ce but se contenter simplement d'attendre l'occasion de les rencontrer sans que personne le sût. Avec les femmes, une réussite de cet ordre ne dépendait que du secret, et, à moins qu'elle ne fût déjà amoureuse ou que l'aventure ne comportât trop de danger, la plus vertueuse ne résistait pas à une tentation, à condition que la tentation lui plût. Mais le danger, oui, les défendait mieux qu'une garde en armes.

Quand il avait enfin réussi à retourner à la villa, la porte était encore fermée, mais dès le coup de sonnette il entendit le pas rapide de madame Ferrer.

— Je ne vous attendais plus.

— Tu me dis « vous » encore ? Tu es fâchée ? demanda-t-il en riant. Si je ne suis pas venu plus tôt, c'est que je n'ai pas pu, tu l'imagines.

— Hier peut-être, mais pas le jour d'avant. J'ai mon service de renseignements.

— Je volais.

— A cette heure-là ?

Elle le regardait presque avec haine, dans le corridor blanchi à la chaux où les voix résonnaient.

— Tu ne veux pas que nous entrions ici ? dit-il en désignant le petit salon.

— Pour quoi faire ?

— Comment, pour quoi faire ?

Devant ce visage frémissant et clos, il eut peur. Voulait-elle seulement l'impressionner pour le punir d'une absence, ou songeait-elle vraiment à le renvoyer ?

— Tu plaisantes ? demanda-t-il.

— Je n'en ai pas l'air.

— Alors, si je comprends bien, je dois partir ?

— Oui.

Il fit un pas vers la porte, puis se retourna, la tête baissée.

— Si j'ai commis une faute, je t'en demande pardon. Je suis souvent un type sans grands scrupules, mais quelquefois j'en connais. L'autre jour, reprit-il en abandonnant à son tour l'emploi du tutoiement qui le gêna tout à coup, votre mari m'a fait pitié, et je n'ai pas pu venir ici. J'ai pris aussi un Douglas. Et pourtant le lendemain je suis revenu parce que ce que j'éprouve pour vous est plus fort que ma honte et je me suis dit que notre aventure était très banale.

— Banale ! s'écria-t-elle.

— Je m'exprime mal. Je veux dire que ce n'est pas la première fois qu'on trahit l'amitié et que je ne me sens pas abominable pour cela. S'il fallait l'être, d'ailleurs, je n'hésiterais pas.

— Compliments ! dit-elle. Mais je ne veux pas vous placer devant de tels cas de conscience.

Rousseau leva les yeux sur elle. Son visage avait pris la fixité de la pierre, dans une nouvelle beauté plus émouvante que l'autre qui l'amollissait un peu. « Que défend-elle ? » se dit-il. Une mèche rousse, derrière l'oreille, s'échappait comme une flamme.

— Pourquoi me jeter de telles sottises ? Je vous aime tel que je suis et comme vous êtes. Même quand vous retournez chez le docteur Lelong, ajouta-t-il.

— Je le connaissais avant vous.

— Écoutez, dit-il. Allez chez le docteur Lelong si cela vous plaît. Je voudrais seulement que vous vous épargniez le ridicule de tout ce qu'on rapporte dans la ville et à l'escadrille à ce sujet.

— Vous m'épiez ?

— Pas moi. Mais on sait où vous allez, comme on sait certainement que je suis chez vous.

— C'est pour cela que nous devons cesser de nous voir.

Rousseau sentit soudain une bouffée de colère l'aveugler.

— Et que vous continuerez à recevoir des soins chez le docteur ?

Madame Ferrer ouvrit la porte.

— Pas de scène de ménage, mon petit. Moi aussi il faut me prendre comme je suis.

La fureur de Rousseau éclata. Il repoussa la porte avec violence et saisit madame Ferrer aux épaules. Elle s'était débattue mais il l'avait soulevée dans ses bras et emportée dans le petit salon pendant qu'elle lui frappait sauvagement la nuque. Ils tombèrent sans un cri sur le carrelage, et la lutte continua jusqu'à ce que, ses vêtements déchirés, madame Ferrer s'abandonnât. Ils étaient restés longtemps ainsi, le cœur battant, comme des bêtes épuisées, et Rousseau s'aperçut, en baisant son visage, qu'elle pleurait. Il la serra contre lui plus étroitement encore, sans rien dire, confus et glorieux à la fois d'une victoire où il se retrouvait, mais qui l'humiliait. Puis elle avait souri et des lueurs étranges passaient dans ses yeux dorés.

— Tais-toi, murmura-t-il pour prévenir ce qu'elle pouvait dire. Je comprends tout. Je te demande seulement d'être là.

Elle hocha la tête comme un enfant qui acquiesce, puis elle passa ses doigts sur le front de son amant.

— Va-t'en maintenant, dit-elle, comme la première fois.

*
**

Rousseau rappela le garçon et commanda un autre verre de bière. Dumard tardait mais il fallait lui laisser le temps de se remettre de ses émotions et d'interroger la femme de ménage. Il était lent et minutieux en tout. Rousseau tira une nouvelle cigarette de sa poche. Il faisait presque aussi chaud que le jour où il était sorti de ce viol, étourdi et un peu haletant, les vêtements fripés et les lèvres marquées des dents d'Hélène Ferrer, sans très bien comprendre ce qui lui était arrivé. Ce jour-là, l'occasion s'était présentée à lui de mettre fin à une situation difficile et de tout arranger. Il aurait gardé la joie d'avoir étreint une belle fille avant qu'un scandale éclatât à l'escadrille. D'habitude il n'agissait pas autrement. Il sortait de chaque aventure en s'ébrouant, comme un chien de la mer après les jeux de la plage, et repartait sur une nouvelle piste. Était-ce parce qu'il avait failli être mis à la porte, alors que c'était toujours lui qui disparaissait le premier, dès qu'il sentait la lassitude naître en lui ?

A peine soulevé par ce flot brûlant, venu de quelles profondeurs ? il n'avait pas eu le temps de réfléchir. Déjà, quelques jours auparavant, retrouvant la porte de la villa fermée, le sentiment insolite d'une solitude pour laquelle il n'était pas fait l'avait bouleversé. Qu'allait-il devenir sans ce corps contre le sien et sans ces yeux où il noyait les siens ? Le commerce des femmes ne lui apportait jamais de douceur, à peine un soulagement de courte durée, et, près de madame Ferrer, on aurait cru qu'il voulait sauver ce qu'il possédait de plus cher au monde et qui n'avait été jusqu'à présent que les Douglas. A la pensée que tout était perdu, il avait lancé au visage de sa maîtresse cette insulte des soins qu'elle allait chercher auprès du docteur Lelong, comme le coup mortel que porte un blessé à l'ennemi qui se penche sur lui. Ce n'était pas lui qui avait déclaré la guerre, et, dans la guerre, il répondait sans ménager l'adversaire.

Encore meurtri et au-dedans de lui-même titubant, il était entré dans le fond du café de l'*Univers*, à la même place ou presque où il venait de se réfugier encore, et, comme le garçon tardait, il était allé au bout du comptoir commander un demi de bière, en tournant le dos à la lumière. Il avait vidé son verre d'un trait, s'était essuyé la bouche, puis en se raclant la gorge, il était remonté dans sa voiture pour regagner le camp. La sieste n'était pas encore finie à son retour. Presque nu, il avait couru aux douches sous le ciel de flammes blanches où grésillaient les cigales du boqueteau de pins, et, là seulement, sous l'ondée, d'abord si chaude qu'on ne pouvait y offrir ses épaules, il avait retrouvé son calme, à grandes aspirations, comme à la nage. Il était sorti sans s'essuyer et le soleil l'avait séché en quelques instants comme un papier buvard. Mais

pourquoi avait-il dit à Hélène Ferrer : « Je comprends tout » ? Il ne comprenait rien, sinon son besoin d'elle et que sans elle...

⁂

Sur la terrasse, Dumard apparut, hésitant. Rousseau sortit du café, et lui adressa un signe de la main. Le capitaine adjoint le rejoignit de son long pas flegmatique, les yeux à demi clos sous la lumière. Son visage où la sueur ruisselait semblait plus triste que d'habitude. Rousseau l'attira sur la banquette que les joueurs de belote avaient lustrée depuis un demi-siècle.

— Alors ?

— ... pas rentrée. Mais j'ai du nouveau.

— La femme de ménage ?

— Non. La maison était vide. J'ai cherché un moment puis j'ai sonné chez des voisins. Ceux que j'ai vus d'abord ne connaissaient même pas son nom. Ils m'ont dit : « Ah ! la femme de l'aviateur ?... » Mais j'en ai trouvé d'autres qui l'ont vue hier soir partir en auto.

— Avec qui ? demande Rousseau soudain tendu.

— Le chauffeur d'un certain Pellegrin. Ce nom te dit quelque chose ?

— Rien.

— A moi non plus. J'ai voulu en savoir davantage. On m'a répondu : « Tout le monde connaît monsieur Pellegrin. » Le type a sonné. Elle est sortie avec lui presque aussitôt. Très bien habillée. Je me suis renseigné. C'est un colon de la région. Jeune encore. Très riche. Célibataire.

Dumard hachait les mots en guettant Rousseau qui suivait du regard les volutes de la fumée de sa cigarette.

— Sa ferme est à une dizaine de kilomètres d'ici. Tu veux qu'on y aille ?

— Nous n'y ferions rien, dit Rousseau.

— C'est mon avis. Le plus simple est d'attendre. Tout à l'heure, elle sera là, puisque Ferrer devait rentrer ce soir.

— Tu n'as pas demandé si le chauffeur venait souvent ?

— C'était délicat. Il aurait fallu que je réponde moi-même aux questions et j'ai fait semblant de ne pas les entendre.

— Eh ! dit doucement Rousseau. C'est une belle garce.

— Tu la connais mieux que moi.

Le capitaine adjoint sortit son mouchoir et s'épongea le front et la nuque pour éviter le regard de Rousseau.

— Ce n'est pas un reproche, reprit-il. Je ne t'en ai jamais voulu de tes succès.

— Mais tu aurais aimé que je te tienne au courant. Cette fois c'était difficile. J'ai essayé. Qu'est-ce que tu aurais fait si je t'avais dit : « Tu sais, avec madame Ferrer, ça y est ?... »

— Je ne sais pas.

— Laisse donc. Toi aussi tu aurais voulu l'avoir. Tu aurais réussi aussi bien que moi. Mais oui, poursuivit-il sur le geste évasif de Dumard. Seulement tu ne sais pas t'y prendre. Eh bien, suppose tout de même que tu aies été l'amant de la femme de Ferrer. Je ne t'en voudrais pas.

— Je ne t'en veux pas.

— C'est pire. Tu crois que je ne te connais pas ? Tu souffres comme si tu étais son mari.

— Son mari... répéta Dumard. Nous sommes de beaux salauds.

— Non, dit Rousseau. C'est une femme et nous sommes des hommes. Voilà le malheur.

VI

A cette heure-là, madame Ferrer s'éveilla de la sieste. Elle avait mal dormi et s'étira paresseusement en repoussant une vague inquiétude. Depuis quelques jours son mari semblait nerveux. Elle avait laissé en évidence sur la table de la salle à manger un petit mot dans lequel elle l'avertissait qu'elle partait pour Alger, voir une amie, et qu'elle rentrerait le lendemain. Elle agissait ainsi à chacune de ses absences un peu longues : Ferrer y était habitué à présent et trouvait cela normal. Il ne s'était affolé que la première fois, lorsque, n'ayant découvert aucun message à son retour à la villa, il avait cherché sa femme partout en interrogeant stupidement ses copains. Il était retourné au camp, désemparé. Par précaution, maintenant, madame Ferrer griffonnait toujours un billet à son intention.

Pour elle, elle était fatiguée d'attendre son mari, et le capitaine Rousseau lui faisait peur. Elle le fuyait. Un jour ou l'autre, Ferrer (c'était ainsi qu'elle l'appelait en elle-même et non François, par habitude, et parce que tout le monde et même ses camarades ne l'appelaient que par son nom patronymique) apprendrait qu'elle voyait Rousseau. Ce n'était pas ce qu'il dirait qui la gênait. Elle s'ingéniait à tromper ses questions, et la foi naïve qu'il avait en elle la rassurait, mais il était aussi capable de colères soudaines et d'autant plus terribles qu'il n'avait rien à lui opposer, sinon de vagues intuitions. Elle le laissait crier, assise en silence et parfaitement calme en apparence, jusqu'à ce que la tempête s'apaisât d'elle-même. Alors, elle disait simplement : « C'est tout ?... » et il se mettait à pleurer, comme un enfant. Elle allait à lui et lui caressait le front : « Que tu es bête... » et il se remettait à sourire à travers ses larmes, honteux de son éclat. Madame Ferrer savait que la plupart des hommes n'ont aucun don d'observation ou que leur vanité les empêche de croire que les femmes peuvent leur être infidèles.

Hélène Ferrer dissimulait donc ses fugues sous des prétextes faciles et sûrs. Sur ce point-là, elle était en paix.

Elle en avait assez de Ferrer. Sa bonté même l'ennuyait. Elle aurait préféré un mari plus exigeant et qui l'eût trompée au besoin, à cette gentillesse qui ne trouvait sa force et sa noblesse qu'auprès des avions. Ferrer était un excellent pilote mais cela ne le menait pas loin. A trente ans, il était lieutenant, comme lorsqu'il l'avait épousée, cinq ans plus tôt, et il avait perdu sa jeunesse. Il fumait trop et s'empâtait. Une mauvaise graisse jaune lardait son ventre et bouffissait peu à peu son visage. Au poste de pilotage d'un Douglas, on affirmait qu'il n'avait pas son pareil, mais le métier le dévorait. Même en temps de paix, sa femme le voyait de moins en moins. Il partait tôt, rentrait à la nuit, souvent fatigué, et chaque sortie, le soir, était pour lui une corvée. Avec lui, elle se sentait condamnée à la médiocrité. Le meilleur de leur vie commune, elle le sentait, lui échappait. Elle n'était plus jalouse du ciel qui était le royaume de son mari, comme elle l'avait été dans les premiers temps de leur mariage. Depuis qu'elle avait compris qu'elle n'y aurait jamais de part, elle l'ignorait. Ferrer était heureux quand il avait volé. A Hélène Ferrer il ne restait que la terre, mais rien de ce qu'elle aimait, les belles maisons, les voitures et les plages, ne lui appartiendrait jamais. Elle eût volontiers tout sacrifié à un homme qui en eût tenu lieu par sa présence et sa puissance, mais c'était raté.

A quoi avait-elle cédé en l'épousant ? « Autant poser la question à toutes les femmes... » se dit-elle en revenant à cette idée qui l'habitait obstinément depuis le début de la guerre où elle était restée seule pendant près d'un an. Chose curieuse, elle s'était facilement accommodée d'une solitude qui lui avait fait si peur tout d'abord, dès qu'elle avait eu conscience du peu de place que son mari tenait en elle. Jusqu'alors, fidèle par indifférence plus que par vocation, sa liberté nouvelle lui accordait soudain beaucoup de ce qui lui manquait. Elle rencontrait des hommes nouveaux, tous aussi infatués d'eux-mêmes mais attachés à lui plaire, et elle accepta vite de dîner et de danser avec eux.

Elle se savait belle, d'une beauté inexploitée, pleine et radieuse comme celle d'un fruit d'août, et qui fait naître le désir chez les hommes par le sentiment qu'il faut se hâter d'en jouir. Surtout, elle était fière de ses yeux dont elle savait mettre l'or en valeur par des couleurs profondes et l'art de sa chevelure. Entre douze et vingt ans, ses cheveux roux l'avaient humiliée jusqu'au jour où elle dut se convaincre que les hommes en raffolaient. Elle les fonçait avec une grande minutie en gardant quelques mèches intactes dont elle mêlait savamment les flammes à l'ensemble. Son vrai désespoir était ses mains aux doigts trop courts et trop larges, qu'elle dissimulait le plus qu'elle pouvait sous des gants ; mais, avec la belle saison qui, en Afrique du Nord, durait près de huit mois, elle devait avoir le courage de les montrer souvent à découvert.

Elle les massait et les enduisait de gelées amaigrissantes, elle en taillait les ongles très long et les peignait en rouge vif, par provocation, et aussi dans le dessein qu'ils détourneraient sur eux l'attention. En fait, ses mains n'avaient jamais rebuté personne tant le visage de madame Ferrer attirait par tout ce qu'il semblait promettre d'ardeurs et de jeunesse en réserve.

Elle était un peu ivre la première fois qu'elle coucha avec un officier de spahis qui l'avait sortie. Du moins, ce fut l'excuse qu'elle se donna, si tant est qu'elle en chercha une, pour le principe, car elle n'était point femme à nourrir des remords. Elle prit goût à son cavalier pour sa futilité et sa galanterie et, quand il partit, le remplaça. Les prétendants ne manquèrent pas surtout quand on sut qu'elle était peu farouche. Dès lors, elle s'efforça de choisir aussi bien ses amants que les couleurs de ses robes. Elle n'éprouvait aucune gêne à se dévêtir. Nu, son corps semblait connaître sa fin, et elle lui accordait de grands soins.

Trois mois après le commencement de la guerre qui avait épargné l'Afrique du Nord pour lui donner seulement l'aspect d'un immense terrain de manœuvres, madame Ferrer découvrit qu'elle était faite pour l'amour, à l'opposé de tant de femmes qui le subissent, et qu'elle n'avait rien à regretter de l'absence de son mari. Au sens exact du mot, elle s'amusait enfin, sans ostentation outrageante pour sa réputation. Même dans les pays en paix, l'état de guerre apportait avec lui cette licence qui n'est que la tendance naturelle à la dépravation des mœurs et madame Ferrer en usait, sans pour cela se déshonorer, dans le milieu social qui était le sien. On l'invitait avec d'autres femmes seules dont la vertu n'était souvent sauvegardée que par la présence de leurs enfants ou d'une mère, et son amant en titre lui faisait une cour discrète. Comment aurait-on pu s'offusquer de la liberté qu'elle avait conquise, puisque les malheurs qui approchaient sollicitaient l'indulgence ? La vie de garnison continuait dans une atmosphère grisante de passage de troupes, de mauvaises nouvelles et de menaces qui fournissaient une excuse facile aux dérèglements. Les lettres de Ferrer étaient fréquentes mais banales, et celles de sa femme lui apportaient l'écho rassurant d'un petit monde désuet.

Quand l'armistice fut signé et qu'on sembla soudain remonter à la surface du déluge, madame Ferrer pensa un moment que tout allait recommencer comme autrefois et que l'escadrille de son mari allait revenir. Mais le brassage des unités avait été si profond qu'il était devenu impossible de les regrouper selon les normes anciennes, et le lieutenant Ferrer ne réussit pas à regagner son appartement, à l'autre bout de l'Afrique du Nord. Il annonça un jour à sa femme qu'elle pouvait le rejoindre dans une petite ville, non loin d'Alger, et elle subit cette infortune avec bonne grâce.

***

A Alger, la chaleur était accablante. On étouffait. Aucun souffle ne venait du ciel. Le chant des roues d'un tramway sur les rails dans un tournant absorbait par moments une rumeur lointaine et emplissait le jour.

Hélène Ferrer rejeta le drap et se leva. Elle alla à la fenêtre et aperçut à travers les lames des persiennes, en contre-bas, l'étagement des terrasses et des jardins qui descendaient jusqu'au port où les mâts des navires de guerre se hérissaient sur le gris plombé de la mer, puis elle entra dans la salle de bains. De l'été, du moins, elle aimait le plaisir de marcher entièrement nue, et sans même des sandales, sur le carrelage.

Au dernier étage d'un bloc qui dominait la ville, l'appartement était vaste et meublé avec une prétention voisine de l'anonymat. Il n'y avait pas un tableau aux murs, pas un vase sur une table, pas un livre ni même un journal près d'un fauteuil, mais on y trouvait tous les accessoires les plus coûteux du confort et jusqu'au chauffage dont la plupart des immeubles de la ville étaient démunis. On sentait qu'on ne venait ici que pour dormir. Même pas pour manger. Le frigidaire ne contenait que des bouteilles de champagne.

Madame Ferrer fit couler la douche et inspecta l'étagère du lavabo et l'armoire à pharmacie. Il n'y avait partout que des affaires d'homme. Pellegrin ne devait amener ici que des femmes de passage dont nulle trace ne demeurait. Ou bien aucune d'elles n'avait su s'imposer à lui. Il était pourtant un homme comme les autres, aussi vulgaire et aussi violent dans le désir que Rousseau, mais une fois satisfait, plus détaché que lui de tout ce qui peut ressembler à l'amour. Ce qui plaisait, de prime abord, à madame Ferrer, aussi prudente qu'elle dût se montrer dans ses jugements, c'étaient la facilité et même l'indifférence avec lesquelles il semblait dépenser, alors que la plupart des gens d'ici, probablement parce que leurs pères ou leurs grands-pères avaient commencé petitement, ne sortaient leurs carnets de chèques que par nécessité ou ostentation. Pellegrin semblait ne pas compter et laissait des pourboires princiers derrière lui. « Le docteur Lelong lui-même vérifiait les additions au restaurant avec un soin grotesque », se dit-elle avec un sourire moqueur en se plaçant sous le jet d'eau froide qui lui bloqua un instant la respiration. Mais, presque immédiatement, elle se sentit mieux et le malaise de son mauvais sommeil s'évanouit. Elle passa ses mains sur ses seins qui avaient durci sous les aiguilles de l'eau et se massa un moment les épaules et la poitrine, puis elle ferma le robinet et revêtit une sortie de bain qui lui tombait jusqu'aux chevilles.

Elle avait rencontré Pellegrin le soir même de la scène avec Rousseau, pendant qu'elle allait vers la place d'Armes rejoindre son mari. Pellegrin avait arrêté sa voiture à côté d'elle et ouvert la portière.

Madame Ferrer était si lasse, et le trajet qui lui restait à faire si long, qu'elle était montée. D'ailleurs elle ne craignait rien des hommes, qu'un de ses regards dominait. Pellegrin se présenta. Il habitait dans une ferme, non loin de là, et l'avait remarquée plusieurs fois au restaurant, où il prenait quelquefois ses repas. Il devait à sa situation d'avoir été démobilisé après l'armistice et d'avoir conservé sa voiture. Il allait souvent à Alger pour ses affaires.

— Accepteriez-vous d'y déjeuner un jour avec moi ? Je vous ramènerais dans l'après-midi.

Elle sourit. « Déjà... », se dit-elle.

Les invitations à déjeuner, elle savait ce que cela signifiait. Les hommes étaient tous pareils. C'est à la façon dont ils disaient ces mots qu'elle les jugeait.

— Pourquoi pas ?

Celui-là lui plaisait. Ses grosses mains tenaient solidement le volant. Il ne s'embarrassait pas de circonlocutions dans ses propos et manifestait une ardeur à vivre qui amusait. Il était musclé, à peine grisonnant sous la calvitie naissante de la quarantaine, avec un masque hâlé par le soleil et le grand air, qui s'éclairait sous des accents de gaieté. Par prudence probablement et pour ne pas effaroucher madame Ferrer, il n'avait pas osé parler tout de suite de l'appartement qu'il possédait à Alger. Il avait simplement avoué qu'il observait madame Ferrer depuis longtemps et que, le jour qu'il avait décidé de se lancer à l'abordage, comme un corsaire, il était resté, pendant deux heures, dans sa voiture, à guetter sa sortie. Tout semblait avec lui facile et simple. Il menait l'exploitation de ses quinze cents hectares de vignobles avec la sûreté d'un industriel que la guerre enrichissait, mais il savait faire une large place au plaisir, alors que le docteur Lelong consultait sa montre dix fois par heure, écourtait ses rendez-vous et se perdait dans de longues rêveries dont madame Ferrer sentait qu'elle était exclue. Des femmes, Pellegrin n'attendait rien d'autre qu'un divertissement luxueux qu'il pouvait s'offrir comme tout le reste, sans gêner ses partenaires. Sa richesse n'accablait pas. Il en usait comme d'un instrument qui lui procurait de nouvelles ressources, et on ne pouvait pas plus s'attacher à lui qu'il ne s'attacherait lui-même à qui que ce fût. Il semblait sans danger, alors que madame Ferrer avait été épouvantée tout un après-midi par la flamme qu'elle avait vu luire dans les yeux de Rousseau.

A Rousseau elle avait cédé par pure folie. Devant ce garçon d'aventures et de violence, à demi partagé entre le ciel et la terre, elle se découvrait sans défense. Elle aimait son regard impérieux, sa force et le goût qu'il avait pour l'amour. Mais comment continuer à le revoir sans risquer de provoquer un scandale ? Si habile qu'elle fût, elle ne pourrait pas, cette fois, convaincre Ferrer, quand la médisance les lui révélerait, que leurs entrevues secrètes demeuraient innocentes. Ou alors

il aurait fallu que Rousseau lui demandât de divorcer pour l'épouser. « Il n'y songe pas un instant », se dit-elle. Quelques heures plus tôt, Rousseau avait dû se précipiter hors du camp, son repas à peine expédié, pour sonner à la villa, et elle imaginait sa déception et sa fureur. De quoi n'était-il pas capable dans ces moments-là puisqu'il l'aimait de cette passion sauvage dont les bouillonnements l'emplissaient à la fois de crainte et de ravissement ? Elle n'en demandait pas tant aux hommes, à présent. C'était déjà trop tard, ou encore trop tôt. De l'agrément seulement, par sagesse, encore qu'aucune femme, et c'était là le danger qu'Hélène Ferrer devinait, ne puisse rester insensible devant le sentiment qu'elle inspire, puisque le seul but des femmes dans la vie est d'inspirer de la passion, ou, faute de quoi, de périr.

Madame Ferrer laissa glisser le peignoir éponge et se considéra entre les deux glaces qui garnissaient l'intérieur des battants de l'armoire. Elle devrait brunir ses seins où les minces vêtements de la plage avaient ménagé des zones pâles sur son corps bronzé, comme des coups de gomme. Ferrer la voyait-il encore dans sa beauté intacte ? Pensait-il encore à elle avec cette bouffée de désir qui faisait gémir les autres ? Elle haussa les épaules puis revint s'étendre sur le lit. Ferrer était heureux puisqu'il volait. Il avait dû comme d'habitude se baigner à Bône, avant de rentrer, courir sur la plage et s'amuser à asperger d'eau ses camarades de l'équipage, et, ce soir, il parlerait d'un moteur qui claquait, du temps qu'il avait perdu à faire changer une rampe de bougies, du repas à la popote des artilleurs, ou de la tête de Rousseau qu'il s'étonnait de ne plus savoir dérider. En ce qui la concernait, madame Ferrer n'entrevoyait d'espoir que dans le retour de la guerre, qui lui rendrait une liberté maintenant plus nécessaire que le pain. Pellegrin n'allait sans doute pas tarder à revenir et, à cette pensée, elle sourit encore. Si l'on s'occupait d'elle, comme elle le supposait, on devait sûrement y perdre son latin. Qui lui donnait-on, à présent, comme amant ? En admettant qu'on eût découvert les imprudentes visites de Rousseau, elle savait qu'on l'accusait depuis longtemps d'être la maîtresse du docteur Lelong, et Rousseau lui-même avait fait une grossière allusion au dernier incident. Elle était montée dans la voiture de Pellegrin. On l'avait vue aussi retourner chez le docteur Lelong après que toutes les mauvaises langues de la ville eussent commenté les détails de l'éclat entre ses deux maîtresses et lui, et elle y avait amené son mari pour narguer les commérages et les dérouter. Quelle femme accepte d'être vaincue, ou seulement de montrer qu'elle l'est ? Le docteur Lelong avait eu le souffle coupé en la revoyant, mais elle ne coucherait jamais plus avec lui. Elle se contenterait de l'utiliser, et c'était sa propre providence qui lui avait envoyé Pellegrin.

Soudain elle sursauta. Elle entendait une clé dans la serrure de l'entrée. D'un seul geste prompt, elle ramena le drap sur son corps.

⁂

Dans l'ascenseur, Pellegrin soupira en regardant sa montre. Bientôt quatre heures... Il avait expédié rondement ses affaires à la banque et renvoyé au lendemain l'étude du prêt qu'on sollicitait de lui, dans sa hâte à retrouver madame Ferrer. Avec elle, il était reconnaissant à la vie. Il pouvait se détendre et rire. Les vendanges s'annonçaient bonnes, malgré les sulfates de remplacement qu'on avait dû employer, et l'intendance avait vidé toutes les cuves de la dernière récolte. Si la guerre n'approchait pas de trop près, on pouvait espérer encore une belle année, et la petite Ferrer qu'il guettait depuis un mois, comme un lièvre, quand il allait à l'affût dans ses vignes, n'aurait pas à se plaindre.

Il l'avait remarquée, un soir, au restaurant de l'*Hôtel de France* où il dînait avec des amis et il avait senti son sang battre soudain à ses tempes. Il aimait les femmes comme il aimait le vin; à certains moments et pour célébrer des fêtes, mais son choix était toujours difficile. La plupart du temps, il buvait de l'eau, comme son père qui était mort d'épuisement et d'orgueil à créer de ses mains la ferme la plus riche de la plaine. Son héritage lui suffisait et il avait assez de peine à le porter. A l'agrandir encore, il risquait de provoquer la jalousie des gros consortiums du pays, solidement assis sur les capitaux des banques internationales. Mieux valait prudemment investir ses bénéfices à Alger, dans des immeubles neufs et des terrains à bâtir, ou dans des perfectionnements techniques destinés aux caves et à l'exploitation des vignes ; et, dans l'effort, prendre du plaisir, ce à quoi son père ne s'était jamais décidé. Le fils Pellegrin avait appris que la vie est courte et la seule inquiétude qu'il éprouvait venait de son célibat. Pour avoir un jour un fils, lui aussi, il devrait se résigner au joug ; car le mariage lui faisait peur. Il se trouvait heureux comme il était, et les femmes le guignaient comme le gros lot de la loterie algérienne, ce qui lui donnait beaucoup d'insolence envers elles et envers les colons qui auraient tous mis leurs filles dans son lit, à condition de le traîner ensuite à la mairie avec l'une d'elles. Mais jusqu'à présent, aucune n'avait déclenché en lui l'émotion qu'il éprouvait seulement à être assis en face de la petite Ferrer, et, bien qu'il sût à peu près tout d'elle, sa main tremblait un peu, dans la crainte de trouver l'appartement vide, en glissant la clé dans la serrure de sûreté. Dans le vestibule, il ôta son veston de toile et tout à coup son visage s'épanouit. Il avait reconnu le parfum déjà familier. Il tourna le bouton de porte de la chambre, poussa le battant et vit sa nouvelle maîtresse encore au lit.

— Vous n'êtes pas levée ?

— Je suis en retard ?

— Non, s'écria-t-il en s'asseyant près d'elle. Rien ne presse. Nous pouvons même aller nous baigner.

— Pourquoi pas ? répondit-elle encore, comme le jour où il l'avait invitée à déjeuner.

Elle avait pour principe de ne rien refuser de ce qui se présentait d'agréable, et elle aimait la mer où, faute de voiture, elle ne pouvait aller que le dimanche avec Ferrer, quand il pouvait s'échapper ce jour-là.

— Où cela ?

— Où vous voudrez.

Il lui proposa une plage qui avait une grande réputation pour la douceur de ses sables et la transparence de ses eaux, et elle accepta.

— Tout de suite ?

— Nous avons le temps, dit-il en s'approchant d'elle et en posant les mains sur ses seins. Après tout, je me passerais de la plage. Je préférerais savoir pourquoi vous êtes venue ici si facilement.

— C'est un genre de questions qu'on ne pose jamais. Je vous déplais ?

— Si vous me déplaisiez je ne serais pas là. Et moi ?

— Pourquoi voulez-vous qu'une femme soit différente d'un homme dans ses choix ? Je ne suis pas plus compliquée que vous...

Le téléphone sonna et Pellegrin ne bougea pas. Son fondé de pouvoir était seul à connaître le numéro d'appel de cet appartement, mais Pellegrin n'avait aucune envie de répondre. En ce moment, tout pouvait attendre.

— Allez, dit madame Ferrer, comme la sonnerie insistait. Vous serez plus tranquille.

Il se leva à regret et passa dans le salon où l'appareil était branché.

— Allô... Oui, c'est moi, dit-il en reconnaissant la voix qui parlait. Ne vous excusez pas... Ah ? Oui, elle est ici. Pourquoi ?... De quoi se mêle-t-il ?... C'est bien, reprit-il en baissant soudain la voix, je viens.

Il raccrocha avec brutalité. Le fondé de pouvoir ne lui avait pas expliqué pourquoi le docteur Lelong avait essayé de le toucher à propos de la petite Ferrer, ni pourquoi il insistait pour que Pellegrin rentre d'urgence à sa ferme. Sans doute l'ignorait-on. Entre le chirurgien et lui, existait une vieille rivalité à propos des femmes, mais de quoi se mêlait-il vraiment ? Pellegrin n'avait-il pas, par hasard, le droit de chasser sur des terres qui n'appartenaient plus au docteur ? Il n'ignorait rien de la liaison de la petite Ferrer et du docteur Lelong qui avait défrayé la chronique régionale, mais, à sa connaissance, cette histoire-là était terminée ; depuis peu, il est vrai, mais enfin, elle était terminée sans que la petite Ferrer en paraisse nullement affectée. Il n'y avait pas eu entre eux la moindre allusion à cette aventure, mais si le docteur Lelong voulait la guerre, il l'aurait, car Pellegrin attendait depuis longtemps, par pure antipathie, l'occasion de la lui faire.

Pour revenir dans la chambre il se composa un visage, mais des ondes de colère parcouraient encore ses tempes.

— Je suis désolé, mais je dois rentrer.

— J'aime autant cela, dit madame Ferrer. Ne vous excusez pas.

— Je vous ai déçue ? demanda-t-il soudain rembruni.

— Ce n'est pas cela. J'étais inquiète.

— A quel sujet ?

— Je n'en sais rien. Comme ça.

— Je peux quelque chose pour vous ?

— Je ne crois pas, répondit-elle en se levant brusquement.

Il essaya de la retenir dans ses bras, mais elle lui échappa dans un mouvement de gêne qu'elle ne s'expliqua pas. A cause de cet appartement triste et sonore peut-être et destiné à abriter des amours fugitives ? Dans un éclair, elle regarda Pellegrin, avec sa mine déconfite et le désir que sa nudité venait d'allumer dans ses yeux, comme si elle découvrait soudain qu'il n'était dans sa vie qu'un étranger. « Eh bien, eh bien... » se répéta-t-elle en se réfugiant dans la salle de bains, pour s'habiller. « Que m'arrive-t-il ? » N'était-elle pas là parce qu'elle l'avait voulu ? Avait-elle quelqu'un à préférer à Pellegrin ? Rousseau peut-être, qui lui plaisait davantage ? Mais tout devenait impossible avec lui. Ou alors pensait-elle qu'elle était née pour vivre dans la villa du quartier européen et y attendre les retours de Ferrer ?

Elle découvrit soudain que ses amants n'avaient pu briser la solitude que toutes les absences de son mari avaient bâtie autour d'elle. Aucun d'eux ne lui apportait ce qu'elle attendait, hors ces trop rapides rencontres dont elle attendait toujours plus qu'elles ne donnaient. Entre ses amants et elle, que restait-il, une fois dissipées les fumées du plaisir ? A peine le sentiment d'avoir gagné une heure ou une soirée sur l'ennui. Avec Ferrer, elle se disait qu'elle était quitte : il la trompait avec les Douglas, et elle avec les autres hommes. Et puis ? A chaque retour de son mari, elle avait la tentation de se laisser attendrir par ses regards éperdus et ses secrets puérils qu'il dénouait un à un devant elle, tandis qu'elle serrait les siens au fond de son cœur. Il lui parlait des avions, des camarades ou de Rousseau qui le trahissait à son insu, tandis qu'elle espérait un apaisement toujours en fuite.

Pellegrin, du moins, que personne ne connaissait, demeurait à l'écart d'une intimité souillée et elle n'avait à le partager avec personne.

— Je suis prête, dit-elle en sortant de la salle de bains.

Pellegrin était encore assis sur le lit défait et la contempla en silence comme s'il s'interrogeait lui aussi. Il ne l'avait jamais vue si belle que dans cette robe de toile blanche qui lui serrait les hanches et laissait la gorge s'épanouir.

VII

Pendant tout le trajet de retour au camp, Rousseau et Dumard n'échangèrent pas un mot. Quand le commandant d'escadrille arrêta la voiture devant les tentes, Dumard lui demanda seulement s'il avait un avion disponible.

— Le trois cent vingt-deux, dit Rousseau. Il sort de révision et je compte l'essayer demain.

— Qu'on le mette en route. Je le prendrai dans cinq minutes, le temps de me préparer.

Le capitaine adjoint gagna son bureau et fourragea dans l'amoncellement de papiers qui encombrait sa table, pour chercher s'il n'y avait pas un nouveau télégramme de Bône. Puis il appela l'adjudant secrétaire.

— Je vais voler. Classez-moi tout ça et ne me montrez tout à l'heure que ce qu'il y a d'important.

Et comme, déconcerté par le ton de Dumard, le secrétaire s'en allait, Dumard le rappela :

— Vous enverrez un sous-officier qui connaisse de vue madame Ferrer se poster en voiture devant sa villa. Dès qu'elle rentrera, car elle est absente pour le moment, ce sous-officier viendra m'avertir.

Il enfila sa combinaison calorifugée, puisa dans un lot de cartes, empoigna son casque et partit, nu-tête sous le soleil, vers l'avion dont le premier moteur soufflait déjà sa tornade sur les vignes.

Sous l'aile, il se sentit mieux. C'était bien là le seul refuge qu'il eût sur la terre contre des combats auxquels il n'était pas préparé. Le radio s'absorbait devant ses appareils, dans sa loge, très en arrière des plans, à l'endroit où le fuselage était brûlé par l'échappement des moteurs, et Dumard aperçut sa bonne figure poupine dans la coupole vitrée. Le navigateur arrivait et Dumard lui adressa un clin d'œil. Le mécanicien réduisit brusquement les gaz et le capitaine adjoint se hissa, par les crochets et les trous pratiqués dans le fuselage, jusque sur le toit de l'habitacle. Il s'installa au poste de pilotage, boucla le harnais de son parachute, coiffa son casque où étaient logés les écouteurs, enfonça la fiche de l'intercommunication dans son jack et tout à coup les trompettes d'une musique de jazz lui éclatèrent dans les oreilles puis s'éteignirent, suivies par le gazouillement de stations de graphie.

Le mécanicien verrouilla l'habitacle sur sa tête et Dumard reçut aussitôt le don d'une paix nouvelle et maternelle. Il était seul, séparé de ses camarades d'équipage par quelques mètres de longerons et de cloisons de métal qui les rendaient déjà invisibles les uns aux autres, mais surtout il avait enfin l'impression d'être à l'écart du reste de l'humanité. Il régla les moteurs sur leur régime de chauffage, se carra dans le siège et sur ses accoudoirs, posa les pieds sur les larges étriers basculants

du palonnier et vérifia un à un les organes dont la bonne marche de l'appareil et sa vie même allaient dépendre. Par cette chaleur, les températures montaient vite et, pendant quelques secondes, il poussa l'un après l'autre les moteurs à leur puissance la plus haute. C'était à ce moment-là que les avions lançaient ce vaste rugissement qu'on entendait de loin, mais, de son poste, Dumard n'en était pas assourdi. C'est tout juste s'il sentait la machine vibrer et s'il devinait, sous la violence du vent des hélices, la poussière s'élever derrière lui en un panache rouge qui retombait sur les vignes de Pellegrin. A cette pensée, il se détendit. Non, les vignes de Pellegrin devaient être ailleurs puisqu'il connaissait le propriétaire de celles-là.

D'un coup d'épaule, il rejeta le nom de Pellegrin dans les profondeurs de l'oubli. Il s'enfermait enfin chez lui, dans un domaine barbare et secret, semblable à celui où Ferrer entrait lui-même chaque fois qu'il quittait le lit de sa femme infidèle pour gagner le camp où rien ne pouvait plus l'attendre que la mort.

D'un signe de tête, le capitaine adjoint demanda d'enlever les cales, et le Douglas roula avec ce balancement qui lui donnait toujours l'air d'une vedette tanguant dans les remous d'un port. Dumard se plaça dans la trouée des vignobles, face aux montagnes derrière lesquelles le désert était caché sous un édredon de brume, puis il bloqua ses roues, ouvrit les gaz en grand, lâcha les freins et laissa bondir le Douglas.

A mille mètres d'altitude, Dumard bascula l'avion sur la gauche pour éviter les crêtes et revint vers la piste. Tout à coup le paysage s'élargit. Les collines du littoral s'étaient écrasées et l'on distinguait Alger briller sous sa molle calotte de vapeurs et de fumées. Au nord, au delà de la ligne dorée des plages, l'azur pâle de la mer fondait dans le ciel ; de l'autre côté, le treillage des vignes et des orangeries assombrissait la plaine que les routes corroyaient en longues lignes tracées à la règle, coupées à angles droits.

Dumard appuya sur le contact de son micro.

— Le cap pour Bône, navigateur.

L'aérodrome n'était déjà plus qu'une bande de terre jaunâtre à peine visible entre les bouquets d'arbres des fermes. « Madame Ferrer est par là, se dit Dumard, et elle entend peut-être le Douglas en croyant que c'est son mari qui revient... » Une fois de plus, il pensait à elle et il s'accusait d'avoir osé la désirer alors qu'elle appartenait à Ferrer. Il avait, lui aussi, péché contre l'amitié, et Ferrer était peut-être mort parce qu'ils s'étaient tous ligués contre lui, comme des chiens impudiques, pour lui enlever sa femme. Mais, plus particulièrement, c'était sa faute à lui, Dumard, qui avait bêtement convaincu le commandant d'autoriser Ferrer à faire venir sa femme auprès de lui. Il ne guérirait donc jamais de cette naïveté dont on le moquait avec raison ?

— Cap soixante-deux, mon capitaine.

— Compris.

Il inclina l'avion, régla le gyroscope qui allait accuser toutes les variations de directions et, à trois mille mètres, adopta son régime de croisière. A cette altitude, il faisait frais et Dumard sortit de sa poche un foulard qu'il enfonça dans son cou. Par tâtonnements, il compensa les commandes pour que l'avion fût assuré à l'horizontale, et lâcha le volant. Ferrer, toujours en éveil, n'aurait pas fait cela. Mais quelle importance cela pouvait-il avoir à présent ? Ferrer était mort. Il avait atteint d'un coup la grande paix sereine où personne ne pouvait plus le troubler. Il avait tout prévu et tout vaincu dans le ciel, sauf l'irrésistible appel qui s'était fait entendre, à l'aube de ce même jour, au delà des lumières d'une ville encore endormie qu'il dépassait, comme la dernière constellation de sa vie. En ahanant, il avait dû essayer de redresser le Douglas déséquilibré avant de s'abattre sur le sombre plateau de la mer où les flammes avaient surgi des réservoirs d'essence crevés. Mais, sur la terre, oui, comme Dumard, il était sans défense. Il ne savait pas comment protéger sa femme contre les menaces qui l'assiégeaient, et sans s'en douter, il la livrait à toutes les convoitises. Il ignorait que Dumard lui-même avait essayé de le tromper, et que, sans Rousseau, peut-être...

A cette idée, Dumard eut un mouvement de tristesse. Il pensait encore à madame Ferrer, mais sans désir, et comme au souvenir d'une vieille cuvée d'ivresse dont il lui restait une vague honte. Ferrer avait-il tout appris, ou feignait-il de ne rien voir pour épargner son amitié avec Rousseau ? Dumard se le demandait encore sans pouvoir répondre à la question. Tout ce qu'il savait c'est que, depuis une semaine, une sorte de mélancolie avait écarté Ferrer des rires et des chansons qui bouillonnaient parfois à la fin des repas. Était-ce seulement parce qu'il devinait que l'heure approchait où il allait quitter ce qu'il aimait, ou parce qu'il n'avait plus confiance en personne ?

Il y avait de cela cinq jours environ, Ferrer était entré dans la tente du capitaine adjoint, comme s'il avait eu quelque chose à lui dire. Ils avaient parlé tous deux du service et de beaucoup d'autres choses, mais Ferrer, comme s'il n'avait pu se décider ou qu'il y ait subitement renoncé, s'était tu sur l'essentiel. Dumard lui avait tendu la perche un moment avec une question banale : « A part tout ça, ça va ?... » en guettant la façon dont il répondrait pour le relancer au besoin. Ferrer avait dit : « Ça va, mon capitaine... » paisiblement, avec un sourire désarmant qui ne contenait rien dont on pût se servir pour l'aider à se délivrer. Et puis, au moment même où il partait, il s'était arrêté devant la portière de la tente et il était revenu vers le capitaine adjoint qui simulait de compulser un dossier.

— Non, ça ne va pas.

Dumard avait repoussé les papiers et posé les yeux sur lui, avec cette

bonté qu'on lui connaissait, où brillait un peu d'ironie à l'égard de lui-même. Dumard croyait bien à tout ce qu'on lui disait, mais il avait été trompé tant de fois qu'il commençait à douter de tout, sauf avec ses amis.

— C'est bien pour ça que je vous pose la question. Je vous sens triste. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous ne vous en doutez pas ?

Il était difficile de lui répondre. On savait que sa femme le trahissait, mais, après tout, Ferrer pouvait encore nourrir des illusions. Avec les hommes, on ne savait jamais. Ferrer voulait peut-être parler de sa déception à n'avoir pas été nommé au grade supérieur dans la fournée des dernières promotions. Le capitaine adjoint s'était donc tu et prudemment réfugié dans une banalité.

— Nous avons tous des ennuis et je ne connais pas les vôtres. Vous n'avez pas eu de chance avec les propositions d'avancement en votre faveur, mais tout le monde vous aime ici.

— A certains égards, je préférerais qu'on m'aime moins et qu'on me fiche la paix avec ma femme.

Ferrer avait dit cela avec la même douceur que d'habitude. Exactement comme on dépose délicatement sur une table une bombe qui doit faire sauter tout un quartier. Dumard avait pâli.

— Mon capitaine, poursuivit Ferrer, il ne faut pas me prendre pour un imbécile. Toute la ville se fout de moi et ma femme aussi. Mais les copains devraient se monter un peu plus charitables. J'aimerais les voir à ma place.

— Ah ! dit le capitaine adjoint. Vous attendez beaucoup des gens, vous. C'est là que vous serez toujours déçu. Pourquoi voulez-vous que les types soient délicats ? On a été si féroce pour eux qu'ils ne savent plus établir de distinctions : ils sont féroces à leur tour. Ils rient bêtement de tout et de rien, même aux dépens d'un ami. Vous devriez attacher moins d'importance à cela.

— Et rire avec eux ? Je sais bien pourquoi ma femme est fatiguée de moi, comme je sais ce que je devrais faire pour y mettre bon ordre. Je devrais rester moins longtemps au camp et sortir avec elle. Je devrais l'emmener à la plage deux ou trois fois par semaine. Et les avions ? Et l'escadrille ?

Dumard eut soudain pitié de lui. S'il avait été marié avec une jolie femme, lui aussi, il aurait probablement partagé le sort de Ferrer. Comment pouvait-on aimer ce métier avec passion sans subir la jalousie d'une femme ou sans la délaisser ? Si Ferrer était devenu un mari prévenant et attentionné, on l'aurait accusé par contrecoup d'être un mauvais pilote, parce qu'il aurait fatalement délaissé son métier. Ce n'était pas sa faute s'il n'avait pas une femme à sa taille.

— Et puis, avait ajouté Ferrer avec amertume, pour le temps que ça durera !

— Quoi donc ?

— Eh bien ! les petits plaisirs du moment. On finira bien par repartir un jour ou l'autre, et alors...

— Vous avez peut-être eu tort de faire venir ici madame Ferrer, dit Dumard avec gêne.

— J'ai eu tort de me marier, voilà tout. Si Rousseau était marié et s'il avait sa femme ici, comment ferait-il ?

— Pourquoi mêler Rousseau à cette affaire ?

— Parce qu'il m'en veut, je le sens bien, de le quitter tous les soirs. Autrefois, je l'amusais avec mes plaisanteries et, à présent, il me regarde comme s'il avait quelque chose à me reprocher. Pour moi, je ne peux me passer ni de ma femme ni des avions, et les avions sont aussi exigeants que ma femme. Ce sont des tyrans, et quand on les délaisse, ils vous trahissent. Vous croyez que je ne me suis pas aperçu que ma femme me trompait ? Je l'ai senti à son premier mensonge et j'ai failli en crever, comme une bête, mais je n'ai rien dit. J'ai même essayé de me le cacher. Seulement, à deux reprises, j'ai eu la tentation de l'étrangler. Et puis ? Je me suis contenté d'être bon.

— Trop peut-être, ajouta doucement Dumard.

— De toute façon, qu'est-ce qui se serait passé si je l'avais tuée ? Les femmes, vous savez... Nous trouvons normal qu'elles nous cèdent, mais quand ce sont les nôtres qui cèdent aux autres, nous en souffrons. Il leur en faut si peu : un verre d'alcool, un garçon qui leur plaît, quelquefois moins encore. De tous les côtés on perd.

Sur ces mots, il avait ri et le capitaine adjoint avait eu du mal à cacher sa confusion. Était-ce par lassitude que Ferrer avait disparu ? Ou par dégoût de ses camarades qui n'avaient pas su l'aimer comme il espérait l'être ? Mais, si la tentation du désespoir avait pu l'atteindre, il y aurait résisté pour ne pas entraîner son équipage avec lui dans la mort. Devant la méchanceté des hommes et le ridicule dont sa femme l'avait éclaboussé, il n'avait eu qu'un regard éperdu. Le même, peut-être, pensa Dumard, qu'il avait jeté, dans la nuit, quand son moteur gauche l'avait lâché, sans qu'il lui soit possible de se poser sans s'écraser sur des maisons. Il avait dû les sauter, en se traînant à la limite de la perte de vitesse, jusqu'au-dessus de la mer, et là encore il s'était acharné. Il avait peut-être espéré que le moteur gauche allait reprendre ou qu'il pourrait un peu tricher avec le Douglas pour revenir sur le terrain.

⁂

Dumard approchait de Bône. Il laissa la ville à l'est et piqua sur la baie où, leurs voiles serrées, des barques de pêcheurs flottaient comme

des bouées. Au léger sillage qu'elle laissait sur les eaux, il distingua la vedette des recherches. Il passa très bas au-dessus d'elle et les hommes agitèrent la main pour le saluer, puis il remonta pour augmenter le champ d'observation. La mer était calme et brillante et, par endroits, les eaux découvraient des profondeurs vertes où le soleil faisait vibrer des taches d'or. Fallait-il prendre tant de peine pour situer l'épave brûlée du Douglas ? Les fonds, que la vedette avait fouillés le matin, étaient assez grands pour la cacher aux vues directes et les courants avaient déjà emporté au large les irisations d'essence et d'huile.

Un moment, le capitaine adjoint eut l'impression que tous ces efforts étaient inutiles. La mer rendrait les corps si elle le voulait, ou elle les roulerait des années avec la carlingue, parmi les sables et les roches. Quant à la cause de l'accident, il était vain d'espérer en tirer un enseignement quelconque : elle s'appelait l'usure. Mais qui pouvait affirmer que Ferrer n'avait pas monté une macabre mise en scène pour maquiller l'autre usure où l'avaient réduit la sottise et la cruauté ? Qui pouvait jurer qu'il n'avait pas fui les camarades qui lui volaient sa femme pour devenir un simple pêcheur de daurades et de loups, et que son équipage n'était pas dans une des barques où les hommes observaient les eaux à travers de grossières lunettes où ils engageaient tout le visage comme dans un énorme groin transparent ?

Depuis le temps que sa femme lui faisait tenir, devant toute la ville et l'escadrille, le rôle grotesque de mari trompé, Ferrer pouvait connaître le désir d'en finir. Quel homme, si grand fût-il, y aurait résisté sans perdre son courage ? Ou alors il aurait dû employer la force, et c'était là que Ferrer avait failli. La force lui répugnait parce qu'il était bon, et il avait peut-être préféré disparaître plutôt que de lutter dans un combat qui lui répugnait.

Le capitaine adjoint le comprenait. Lui-même, s'il n'avait pas été attaché plus que de raison à son métier, n'aurait-il pas saisi l'occasion d'en finir avec cette mêlée confuse où les hommes et les femmes se déchiraient et s'abandonnaient tour à tour ? Quel sens tout cela avait-il ? Dumard savait que rien ne pourrait jamais le sauver de sa propre solitude, sauf à de rares moments d'oubli, et que, jusqu'à sa mort, il se sentirait à l'écart d'un monde qu'il aimait pourtant au désespoir. Pour le consoler, il aurait fallu beaucoup d'hommes comme Ferrer. Rousseau lui-même l'avait trahi en lui cachant son aventure avec madame Ferrer et il le trahirait encore. « Tu souffres comme si tu étais son mari... » lui avait-il dit à la table crasseuse de l'arrière-boutique de l'*Univers*. Ou bien alors, sans le savoir, c'était comme un amant qu'il souffrait. A présent, toutes les infidélités multipliaient chez lui les douleurs depuis que Rousseau les lui avait révélées le premier. Où commençaient et où s'arrêtaient-elles ? Le cœur lui battait de ce qu'il n'avait pu éviter et de toutes les souillures dont madame Ferrer avait inconsciemment

recouvert l'amour qu'il lui avait porté. Pourquoi tout était-il si difficile ? Pourquoi Dumard s'était-il aussi laissé tomber dans ce piège grossier ? Comment avait-il pu aimer une femme comme elle, si peu conforme à l'idée qu'il se faisait des attachements de l'amour ? Il apprenait dans la douleur que l'amour se moque des principes établis et des prévisions. Qu'aurait-il fait s'il avait été le mari ? Il l'aurait battue, sûrement. Il aurait eu, comme Ferrer, la tentation de la prendre à la gorge et de ne plus la lâcher. En vérité, l'idée que d'autres hommes avaient caressé ce corps lui ouvrait une plaie dans l'âme. Mais c'était aussi autre chose, c'était encore autre chose et bien plus grave que cela. Il souffrait de son refus de s'adapter aux mœurs et d'entrer dans le jeu puéril et bête de son espèce, comme de ses propres défauts. Aurait-il su lui-même s'ouvrir et se donner, s'il avait rencontré une femme qui l'eût aimé ?

Il inclina une fois de plus le Douglas pour revenir vers la mer. Cela du moins l'amusait. Les ailes bien appuyées sur l'air, la bille indicatrice du dérapage plaquée au centre de sa demi-lune par la perfection du virage, il avait l'impression de s'accomplir enfin. Dans quelques instants, il devrait prendre le cap du retour, regagner le terrain caché dans les vignes, renouer avec les hommes et repartir en quête d'une femme infidèle pour lui annoncer la mort de son mari. Oui, quelle importance pouvait avoir la baisse de régime d'un moteur épuisé qui l'abattrait à son tour ? Pour lui aucune. Il pouvait aussi percuter sur la surface éblouissante de la mer et l'on mettrait l'accident sur le compte de son imprudence ou du mirage qui trompe, à cette altitude, l'appréciation des pilotes évoluant trop près de l'eau. Mais il y avait le navigateur et le radio qui voulaient vivre, pour le seul instinct de vivre, par ignorance de ce qui les attendait ou parce qu'ils tenaient à quelqu'un ou à quelque chose. Ils étaient peut-être plus que lui dans la vérité du monde. Dans quelques années, s'il échappait à la nouvelle aventure qui approchait sa grande lueur de flammes, Dumard savait que le choix se rétrécirait pour lui, et, comme chaque fois qu'il sentait une certaine échéance l'aborder, un brusque choc d'inquiétude le fit sursauter. Était-il assez fort pour se séparer définitivement des hommes ? Dieu lui suffirait-il ? Sur la terre du moins, il y avait des instants de répit : les vols sans histoire aux commandes d'un Douglas, la griserie de frôler des barques ou des attelages en surgissant de l'espace, les cigarettes qu'il grillait à la terrasse des bistros en parlant des avions, les matins de lumière où le camp s'éveillait dans l'odeur du café, et même ces coulées de lave qui lui labouraient le corps en voyant passer une jolie fille. Qu'aurait-il, dans une cellule de monastère, qui fût assez fort pour le clouer sur la même croix que son Dieu ? Il y avait plus d'une demeure dans la maison du Père, mais plus d'une route aussi pour l'atteindre, et celle qu'empruntait le capitaine adjoint traverserait longtemps encore

les embarras de la terre avant de déboucher sur le grand espace libre de la mort.

— Le cap du retour, navigateur.

Le navigateur soupira. Il en avait assez de tourner au ras de l'eau, au risque d'emboutir à chaque virage quand l'avion pouvait s'engager en piqué à la moindre distraction du pilote, et une nausée commençait à lui soulever le cœur. Il le connaissait le cap du retour !

— Deux cent quarante-deux, mon capitaine.

Dumard balança les ailes comme s'il avait voulu dire adieu à Ferrer et tira sur le manche. La mer soudain s'affaissa, et le Douglas s'éleva majestueusement vers les montagnes de la côte.

VIII

Devant la tente du bureau, Rousseau attendait. Le capitaine adjoint passa devant lui en souriant. Le vol et l'atterrissage — qu'il avait réussi avec une grande douceur alors qu'on posait d'habitude les Douglas comme des rouleaux compresseurs, dans un bruit de ferraille assourdissant — effaçaient toujours chez lui, comme étaient effacées après l'amour, les ombres qui l'escortaient dans ses démêlés avec les hommes.

— Tu as du nouveau ?

— Oui, dit Rousseau en le suivant.

— Ce trois cent vingt-deux, reprit Dumard, il tourne comme une horloge. Tu pourras féliciter les mécaniciens.

— Il s'agit bien de ça. Le docteur Lelong a téléphoné.

— Ah ? dit Dumard en déposant son casque et ses cartes sur la table. Et alors ?

— Madame Ferrer sera tout à l'heure à la ferme de Pellegrin. Je sais où. Tu ne trouves pas ça bizarre ? reprit Rousseau devant le silence du capitaine adjoint.

— Qu'elle soit chez Pellegrin ? Je te l'avais dit.

— Que le docteur Lelong ait téléphoné. Je dois préciser que c'était toi qu'il voulait, mais comme tu t'amusais...

— Tu sais où je suis allé ?

— A Bône, bien sûr... C'est moi qui ai répondu. Il a fait dire à Pellegrin de ramener madame Ferrer.

— Et Pellegrin a obéi ? Au fond, tout se passe en famille. Vous prendrez bientôt vos repas tous ensemble en parlant de vos intérêts communs. Vous vous ferez vos petites confidences. Vous vous consolerez les uns les autres.

— Tu m'en veux toujours ?

— Je ne t'en veux pas, dit le capitaine adjoint en le regardant avec étonnement. Seulement j'ai appris beaucoup de choses avec toi et je ne suis peut-être plus le même, voilà tout.

Il ne lui restait plus de son amertume qu'un grand détachement qui le suspendait entre le ciel et la terre. Toute son indignation était tombée et il considérait Rousseau comme s'il avait été d'une autre planète que lui et que tous leurs liens eussent été coupés sauf ceux qui les unissaient encore quand ils se retrouvaient aux commandes des Douglas aile contre aile et secoués par les mêmes remous. Là encore ils pouvaient se comprendre et s'aimer, mais, pour le reste, c'était fini. Ils n'étaient pas de la même espèce. Ou alors il faudrait qu'une autre épreuve les plonge ensemble dans le feu.

— Demande la voiture, dit Dumard.

Le vent s'était levé et secouait les tentes. Tout à coup il faisait bon. Les vignes bruissaient comme une forêt ; le grand souffle de la mer s'engouffrait dans la plaine et bramait dans les montagnes proches, mais les Douglas restaient collés à la terre sans un frémissement de leur membrure. Il leur en fallait davantage pour broncher. Par moments, quand elle prenait les rafales de côté, la voiture oscillait un peu sous leurs gifles.

Dans la grosse Delahaye, Pellegrin sentait à peine le vent s'appuyer sur lui. Chaque fois qu'il poussait l'accélérateur du bout du pied, le moteur rugissait et la voiture s'enfonçait comme une flèche sur la route. Il regarda du coin de l'œil madame Ferrer, appuyée de l'autre côté de la banquette de cuir, comme si elle s'absorbait dans la contemplation des collines rouges couvertes de vignes et d'oliviers. « Allons, pensa-t-il, c'est loupé. » Il s'interrogea mais ne trouva rien qui pût expliquer le silence de madame Ferrer. La veille et jusqu'au déjeuner de ce jour-là, elle avait été très gaie. Ils ne s'étaient quittés qu'à l'heure de la sieste, et madame Ferrer avait regagné l'appartement pendant que Pellegrin retournait à la banque. Sans doute ne fallait-il pas attendre d'explications à cette humeur. Pellegrin d'ailleurs n'en demandait pas tant. Il aimait les femmes pour le plaisir qu'il leur achetait, mais, ce plaisir dissipé, il était vite las d'elles. Quelle mouche avait piqué celle-là ? Il avait cru trouver en elle une sorte de paix comme s'il avait enfin découvert une créature qui possédait tous les dons des femmes, du moins tous ceux qu'il attendait d'elles. La permanence de son désir surtout l'aiguillonnait. D'habitude, à peine satisfait, il était déçu, et, son aveuglement dissipé, il discernait clairement les défauts des filles qu'il embarquait : il n'avait plus alors que la hâte de les ramener chez elles. Avec madame Ferrer, il n'avait connu qu'un renouvellement de joie. Sa beauté l'émouvait et il avait l'impression insolite d'avoir trouvé en elle une nature fraternelle, qui ne l'accablait pas, comme les autres, de questions idiotes et de confiture de sentiment. « Bon, se dit-il en faisant glisser ses mains sur le volant, ça lui passera... »

Du moins, pour le moment, sa voiture le consolait déjà. Il éprouvait toujours un plaisir aigu à la conduire. A la moindre pression du pied,

et malgré la mauvaise essence dont on usait, il la sentait bondir. D'un seul élan, il doubla un convoi de camions militaires à coups de sirène impératifs et dépassa une haie de cyprès qui marquait le commencement de son domaine. Chaque fois qu'il approchait de chez lui et avant même de s'engager dans le mauvais chemin qui menait à sa ferme, Pellegrin était heureux. Il retrouvait sa patrie et sa raison de vivre. De cette terre il se savait le maître. Il y régnait avec une bonhomie tyrannique, un peu à la manière des anciens seigneurs qui avaient autrefois gouverné les provinces de ses aïeux. Oublieux de la pauvreté et de la simplicité des mœurs qui avaient été celles de ses parents et de ses grands-parents quand ils avaient commencé à défricher, il aimait étaler sa puissance. Les innovations sociales le scandalisaient puisqu'elles servaient des hommes qu'il employait, mais il savait se montrer bon, et même, avec intention, généreux quelquefois, quand un malheur frappait une famille de ses ouvriers. Surtout il avait le sang violent de ce pays, ses lourdes patiences et ses orages qui dévalaient des montagnes comme des barrages roulants d'artillerie, sa richesse sensuelle et son indifférence. Il ne connaissait d'angoisse que dans les moments où il se disait qu'il devrait quitter tout cela, un jour, pour le cimetière où tous les siens dormaient déjà dans leur caveau de marbre ostentatoire, entre les acacias et les cyprès ; ou devant une jolie femme que sa solitude installait tout à coup en lui. Alors, pour un soir, il se sentait vulnérable, soudain vide, et claquait avec colère la porte de sa voiture. A quoi lui servait d'être riche, de posséder tant de serviteurs, tant de vignes et tant d'argent, s'il ne pouvait pas acheter tout ce qu'il pouvait désirer ? Le lendemain, la lumière le chassait de son lit, et il plongeait dans un nouveau matin, avec la furie de conquérir. La terre du moins lui appartenait. Avec la petite Ferrer il avait cru... Qu'avait-il cru ? se demanda-t-il avec étonnement et un peu d'ironie. La petite Ferrer était mariée. Elle ne consentirait jamais à divorcer pour s'enterrer dans une ferme, ou alors il devrait l'installer à Alger, et il n'aimait pas cette ville, malgré sa beauté et ses vastes échappées sur le ciel et la mer. Il en était fier ; il s'indignait qu'on discutât seulement du prestige dont il fallait illustrer ses boulevards, son port et ses plans d'urbanisme, mais il évitait d'y séjourner, sauf pour ses affaires et ses dîners dans les brasseries qui fermaient tôt.

— Que faites-vous, dimanche ? demanda-t-il soudain en se tournant vers madame Ferrer.

— Dimanche ? répéta-t-elle. Pourquoi ?

— C'est la fête de la région. On n'en avait pas eu depuis trois ans. Vous avez déjà vu la ville, ce jour-là ?

— Non.

— Alors vous ne la reconnaîtrez pas. On danse partout. Si je vous invitais ?

— Mon mari sera là.

— Vous l'amènerez. J'invite tout le monde. Si vous avez des amis. On mangera chez moi, et puis on ira tous au bal.

Presque en même temps, il commença à regretter ce qu'il venait de dire. Cette fête, il savait comment elle se terminerait pour lui, dans l'excitation de l'alcool et du bal. Si la petite Ferrer dansait trop souvent avec d'autres hommes que lui, il serait déchiré par la jalousie et il quitterait brusquement la table, sans s'excuser, pour fuir chez lui, comme un fou. Il aimait trop posséder ce qu'il achetait pour partager, et même pour faire semblant. Ces excès allaient être inutiles.

— Si vous voulez, répondit madame Ferrer. Mais, pour les amis, je crains que ce ne soit difficile.

— Pourquoi ?

Elle fit un geste vague. Elle avait tout de suite pensé à Rousseau. Mais comment Rousseau accepterait-il de dîner chez Pellegrin ? Il aurait vite flairé la vraie raison de cette générosité. Ou alors il provoquerait Pellegrin par des allusions grossières et une bagarre éclaterait entre eux. « Non, se dit-elle, pas d'histoires. J'en ai assez comme ça. Ou alors pourquoi ne pas inviter aussi Lelong, pour compléter le tableau de famille ? »

— Ils ne vous connaissent pas assez. Et puis, les officiers d'aviation, c'est une caste. Comme vous, d'ailleurs, dans un autre genre, ajouta-t-elle en souriant.

— Personne n'a jamais refusé de venir chez moi, dit Pellegrin avec humeur.

— Il ne s'agit pas de ça. Ce sont des gens à part, voilà tout. Ils ont l'habitude de vivre entre eux.

— Votre mari a pourtant la réputation d'être gentil, répliqua Pellegrin.

Lui aussi avait pensé à Lelong et à ce coup de téléphone, et tout à coup il regretta d'avoir cédé, comme s'il avait été aux ordres de quelqu'un. Depuis quand se mettait-il à obéir à des injonctions de cet ordre ? Depuis quand téléphonait-on à Pellegrin pour lui demander d'écourter ses plaisirs avec ses petites amies et de rentrer chez lui ? Un moment il hésita. Il avait subitement envie de faire demi-tour. Et puis ? Madame Ferrer ne comprendrait pas. Il faudrait aller maintenant jusqu'à la plage. Mieux valait savoir de quoi il s'agissait, et si le docteur Lelong s'était moqué de lui, d'en finir avec la sourde querelle que les séparait. Lelong saurait de quoi Pellegrin était capable et il serait giflé en public.

Pellegrin ralentit et vira sur la gauche dans les vignes. Depuis longtemps, il aurait pu faire réparer ce chemin, mais il mettait un point d'honneur à ce que ce fût la commune qui s'en chargeât. Il payait assez d'impôts pour l'exiger.

— Voilà, dit-il. Vous êtes chez moi. Si vous le permettez, je m'y arrête et je vous fais raccompagner.

La route ravinée par les pluies du printemps coupait les vignes hautes sur pied et chargées de grappes à en craquer où le vent cognait furieusement. Des fils de fer soutenaient les ceps entre les allées sarclées comme celles d'un verger. A quelques centaines de mètres, la masse sombre d'une orangerie apparaissait, que des haies de cyprès successives abritaient des tempêtes. Plus loin, les escarpements bleus de l'Atlas s'élevaient brusquement de la plaine après quelques mouvements de collines que les oliviers escaladaient.

— Tout ça est à vous ? demanda madame Ferrer.

— Tout ça. Jusqu'aux montagnes.

— Vous avez de la chance.

— Si vous voulez la partager...

Madame Ferrer regarda Pellegrin qui arrêta soudain la voiture sans couper le moteur, et se retourna, les mains sur le volant. Madame Ferrer haussa un peu les sourcils et s'appuya davantage à la portière.

— J'aimerais bien, dit-elle, mais je ne peux pas.

— Votre mari ?

— Non, répondit-elle avec un geste de lassitude. Mon mari, ce serait facile. Il se consolerait avec les avions. Je ne me vois pas ici, c'est tout.

— Vous pourriez vivre à Alger si vous préférez.

Elle revit l'immense garçonnière dont le luxe ne servait à rien. Même si elle la transformait à son goût, elle ne pourrait pas s'y installer parce qu'elle craignait de s'y ennuyer, à la longue, avec Pellegrin. Elle sentait que, du jour où il abandonnerait sa vie de célibataire, il deviendrait aussitôt un homme aux vues étroites, et soucieux de convenances. Elle étoufferait à côté de lui. Ou alors, il lui faudrait s'engager dans la maternité dont elle avait peur.

— Non, répéta-t-elle. Je suis comme vous, je crois. Je n'ai pas envie de me lier.

Pellegrin se tut et embraya doucement la première vitesse. Il valait mieux ne pas insister, ce jour-là où tout ratait. La voiture entra sous la voûte de l'orangerie et les pneus écrasèrent le gravier de l'allée royale que Pellegrin avait tracée, entre des fûts de palmiers que le vent balançait avec de brusques remous, vers la haute bâtisse blanche des caves à laquelle la maison de maître était accotée. Pellegrin donna deux brefs coups de klaxon et aussitôt apparut un petit homme d'une trentaine d'années, alerte et souriant, et qu'on devinait éperdu de respect. Il courut à la Delahaye où Pellegrin le reçut, accoudé à la portière.

— Vous allez faire reconduire madame Ferrer chez elle.

— Je crois que ce n'est pas la peine, répondit le fondé de pouvoir. Non, répéta-t-il, embarrassé, en s'adressant cette fois à madame Ferrer, On a téléphoné du camp d'aviation qu'on venait vous chercher.

— Ah ! dit Pellegrin, décidément...

Il se leva pendant que le petit homme aidait madame Ferrer à sortir de la voiture.

— Décidément, bougonna Pellegrin, si ça continue, toute la ville sera ici, ce soir.

— Qui a téléphoné ? demanda madame Ferrer.

— Un secrétaire, si j'ai bien compris.

— A quel sujet ?

— J'ai voulu des détails mais on n'était au courant de rien. On a seulement insisté pour que vous attendiez ici. Il y a à peine un quart d'heure. Les gens ne vont sûrement pas tarder.

— Les gens ?

— J'ai dit les gens ? Je n'en sais rien. La voiture, probablement.

Madame Ferrer s'immobilisa. Il s'était passé quelque chose de grave, sans quoi personne n'aurait l'indiscrétion de venir jusqu'ici. Son mari avait peut-être eu un accident, à moins que ce ne fût lui-même qui eût l'intention de faire un éclat. A présent elle l'en croyait capable. Qui pouvait pourtant deviner où elle était ? Personne n'était au courant de sa rencontre avec Pellegrin, à moins que, dans son désir de vengeance d'avoir trouvé la porte de la villa fermée, Rousseau n'ait réussi à découvrir l'existence de Pellegrin, et tout avoué à Ferrer. Mais pourquoi prévenir qu'on venait la chercher ? Dans la crainte de ne pas la voir rentrer ?

— Vous m'avez caché quelque chose, n'est-ce pas ? dit-elle durement en avançant vers Pellegrin. C'est pour moi que vous êtes revenu ? Quand on vous a appelé à Alger...

— Je n'en sais pas plus que vous, répondit Pellegrin, sinon qu'il s'agissait de vous, en effet, et que c'est le docteur Lelong qui me demandait de vous ramener.

— Le docteur Lelong ?

— Cela, je vous l'ai caché parce que je n'avais pas envie de mêler Lelong à nos affaires et cela ne m'empêchera pas de lui casser la figure. Non, continua-t-il pour prévenir sa question, ce n'est pas lui qui m'a parlé, mais mon fondé de pouvoir. Sansini, s'écria-t-il aussitôt vers le jeune homme qui s'était prudemment éloigné, préparez l'anisette à la maison et laissez-nous un instant.

— Bien, monsieur Pellegrin.

— Venez, dit Pellegrin à madame Ferrer en lui touchant le bras. Vous verrez que ce n'est pas grave et que nous finirons tous la soirée ici. Je vous avais invitée pour dimanche. Nous ne serons qu'un peu en avance, c'est tout. Tout s'arrange dans la vie. Vous avez bien le droit d'aller voir une amie à Alger et moi celui de vous ramener ici ? Alors ?

Un moment elle eut l'intention de lui parler de Rousseau pour qu'il se tînt sur ses gardes si Rousseau arrivait, et, sans lui avouer que Rous-

seau avait été son amant, de lui laisser entendre qu'il était jaloux d'elle et la poursuivait, mais elle refoula vite son secret au fond d'elle-même. Les hommes comme lui et comme Rousseau ne considéraient les femmes que comme des filles à conquérir. La violence qui leur faisait monter le sang au visage et trembler les mains les rendait incapables d'entendement. Ils étaient affolés par le désir, et le plaisir les endormait. Toutes les subtilités de la vie leur échappaient, sauf dans leur métier. Pourquoi avait-elle besoin d'eux ? Pourquoi se laissait-elle retourner par eux, comme une proie, alors qu'il eût été si facile de les regarder se colleter, comme des dockers ivres, pour la possession d'une putain ? Elle sourit en observant Pellegrin verser dans les grands verres l'eau qui louchissait au contact de l'alcool ; la carafe où se heurtaient les glaçons semblait insolite par sa fragilité entre ses doigts, et il apparaissait encore peu à l'aise dans cette maison où nulle présence de femme n'apportait de douceur. Même dans sa lourdeur à se mouvoir, on le sentait toutefois chez lui, encore esclave de ce qui matérialisait, chez tous ces gens simples devenus riches en deux générations, l'argent et le modernisme ; mais enfin il atteignait une vérité élémentaire qui s'imposait par sa propre force et comme malgré lui, à travers tous ceux qui avaient usé leurs bras à fouiller ces marais devenus une plaine de vignobles. Il appartenait à la terre. Si Hélène Ferrer avait été aussi une femme de la terre... Des autres femmes qui avaient vécu ici et y étaient mortes au travail, il ne restait rien ou presque. Pellegrin avait dû faire agrandir la maison ou rebâtir la partie que ses parents avaient habitée. De leur passage, seule demeurait une mauvaise photographie, dans un cadre doré, où une vieille paysanne, les épaules enveloppées dans un fichu de laine, les mains jointes sur son ventre, regardait l'objectif en souriant, près d'un homme au front dégarni par la même calvitie que celle de Pellegrin, et qui tenait un enfant sur les épaules. Le large balancier de cuivre d'une pendule comtoise battait le silence de son éclair fauve. Cela, du moins, plaçait Pellegrin dans un certain ordre, et, cette fois, madame Ferrer sentit que c'était elle qui n'avait pas de place ici, alors que, dans l'appartement d'Alger, elle avait repris ses habitudes de coucher dans des lits qu'elle ne connaissait pas, à côté d'hommes que le plaisir rapprochait d'elle un moment avant de les rejeter. Oui, Ferrer allait revenir, le visage fermé, décidé peut-être cette fois à en finir, jusqu'à ce que les larmes inondent ses joues, comme une ondée d'orage. Rousseau serait derrière lui et ils viendraient la reprendre, au nom des convenances et des lois, pour la replacer dans la villa sordide du quartier européen.

— Buvez, dit Pellegrin en lui tendant le verre où s'accrochait une buée. Vous serez mieux après. Pourtant, ajouta-t-il, si vous saviez tout ce que j'éprouve pour vous, vous n'auriez pas d'inquiétude.

— Qu'est-ce que vous éprouvez ?

— C'est difficile à vous expliquer, mais je crois que je vous l'ai laissé entendre tout à l'heure.

— Quand vous m'avez offert de partager votre chance ?

— Oui, répliqua-t-il. C'est la première fois que j'offrais quelque chose à quelqu'un. Mais vous devez en avoir l'habitude. Il faut me pardonner. Je ne sais pas très bien m'exprimer.

— Et moi je ne sais rien attendre, dit-elle. Je prends la vie comme elle vient.

— Eh bien ? demanda-t-il en la regardant. Elle vient. Prenez-la.

Madame Ferrer n'eut pas le temps de répondre. Sansini venait d'apparaître.

— Excusez-moi de vous déranger, dit-il. La voiture de l'aviation est là.

Pellegrin posa son verre.

— Ne bougez pas, dit-il à madame Ferrer.

Et il avança sur le perron.

IX

La voiture s'arrêta sans bruit à quelques mètres de là et deux capitaines en sortirent. Tête nue, Pellegrin descendit lentement les marches du perron et resta planté sur la dernière, indécis.

— Monsieur Pellegrin ? demanda Dumard qui se présenta sans tendre la main. Voici le capitaine Rousseau qui commande l'escadrille du lieutenant Ferrer. Et il ajouta tout de suite : madame Ferrer est là ?

— À quel sujet ?

— Grave, dit simplement Dumard.

Pellegrin pâlit. Les deux officiers étaient figés devant lui et Rousseau se détourna ostensiblement vers le hangar des tracteurs et des sulfateuses.

— Ça me concerne ?

— Nullement, se hâta de dire Dumard sans le regarder. Du moins je le suppose. Nous voudrions seulement voir madame Ferrer.

— Dites donc, bougonna Pellegrin, si madame Ferrer est ici, elle est chez moi. Comme vous d'ailleurs. Je vous demanderai alors...

Il n'acheva pas dans la crainte d'employer un mot qui ne fût pas l'expression exacte de sa pensée. Les deux capitaines l'énervaient avec leurs façons d'arriver chez lui sans s'excuser et en le prenant de si haut. En même temps, il se sentait mal à l'aise.

— Si vous voulez parler de courtoisie ou d'autres histoires de ce genre, répliqua Rousseau en revenant vers lui et en plantant ses yeux dans les siens, vous pouvez vous épargner cette peine. Nous sommes loin de penser à ménager qui que ce soit en ce moment, monsieur Pellegrin. Même pas madame Ferrer.

— Le lieutenant Ferrer s'est tué, dit Dumard.

— Ah ! s'écria Pellegrin, abasourdi.

Toute sa fureur était tombée, comme un arbre fauché d'un seul coup de cognée. En même temps, un espoir qu'il n'osait pas encore embrasser se levait devant lui et se dissipait presque aussitôt. Son mariage avec Hélène Ferrer devenait possible, mais, du même coup, les obstacles qu'il n'avait pas considérés quand les empêchements l'avaient aveuglé, lui apparaissaient : pouvait-il vraiment épouser une femme qui avait tant fait parler d'elle et qui montait si facilement dans les voitures dont des inconnus lui ouvraient les portières ? Ne tromperait-elle pas son nouveau mari comme elle avait trompé Ferrer ? C'était lui, à présent, qui allait hésiter à lui offrir de nouveau gravement de partager sa vie. N'avait-il pas été simplement attiré par l'aventure facile qu'elle représentait ?

— Madame Ferrer est là, dit-il en se passant la main sur le front. Suivez-moi.

— Pouvez-vous nous laisser seuls avec elle ? demanda Dumard quand ils furent en haut du perron.

— Si vous le désirez, répliqua-t-il sèchement en s'effaçant.

Madame Ferrer ne distingua pas tout de suite les traits du capitaine adjoint, mais elle reconnut la silhouette de Rousseau, et elle recula d'instinct dans le fond de la pièce, comme pour se protéger. Ferrer n'était pas là. Les deux officiers s'arrêtèrent devant la table, et, en éclairant soudain le visage de Dumard, la lumière y frappa le signe que madame Ferrer n'attendait pas. Dumard semblait toujours sévère et c'étaient seulement ses yeux qui exprimaient sa joie quand elle arrivait à le gagner. Cette fois, une tristesse vaste et profonde les habitait, et madame Ferrer eut peur. Dumard avança d'un pas, en silence, tandis que Rousseau restait cloué derrière lui, le regard vide.

— Eh bien ? demanda-t-elle pour échapper à l'oppression qui la gagnait.

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, dit Dumard.

— Ferrer est mort ?

Le capitaine adjoint secoua doucement la tête.

— Nous ne pouvons pas l'affirmer, mais il a eu un accident en mer et son avion a coulé. Je ne crois pas que nous puissions garder le moindre espoir.

— Quelle sorte d'accident ? Ce n'est pas parce que vous ne l'avez pas encore retrouvé...

Le capitaine adjoint leva à peine la main.

— Je ne crois pas avoir le droit de vous laisser l'illusion qu'il peut revenir, répéta-t-il.

— Mais parlez donc, alors ! s'écria-t-elle violemment.

— Il n'y avait pas de canot de sauvetage à bord et l'avion a brûlé.

— Ah !...

Le capitaine adjoint se tut. Il n'y avait plus rien à dire en effet. Pendant que sa femme faisait l'amour avec Pellegrin, Ferrer s'était écrasé sur la mer. Il importait peu de situer le lieu avec précision à sa veuve. Même si l'équipage n'avait pas été tué sur le coup, comment aurait-il pu s'en tirer ? A cette époque, on ne donnait pas de gilets flottants ni de canots pneumatiques aux aviateurs, sauf pour de longues traversées, et encore... Ces précautions étaient réservées aux puissantes armées aériennes qui s'affrontaient avec un luxe d'équipement que justifiait le souci de conserver un personnel difficile à former et les escadrilles comme celle de Rousseau n'avaient encore rien reçu. Les accidents, les batailles, le chiffre des pertes journalières entraient dans la banalité de la guerre. Personne n'y prêtait attention, sauf, peut-être, les camarades des morts et les victimes elles-mêmes, au moment où elles prenaient conscience qu'elles étaient désignées par la mauvaise chance. Dans ce jeu, l'escadrille de Ferrer menait encore, pour un temps qui allait s'achever, sa petite manœuvre personnelle, à mi-chemin entre la guerre et la paix, et ses morts gardaient l'importance qu'ils avaient perdue ailleurs dans l'anonymat général. Personne ne connaissait les parents de l'observateur et du radio qui allaient recevoir le télégramme officiel rayant leurs fils du monde des vivants, mais le pilote Ferrer avait une femme qu'on avait cherchée tout un après-midi, et qui chancelait, à présent, dans la salle à manger d'une ferme, sous un poids d'ombre inattendu.

Madame Ferrer passa une main sur ses joues. Elle ne pleurait pas, mais un vertige commençait à s'emparer d'elle. C'est à peine si elle avait trempé ses lèvres dans son verre d'anisette, et les visages de Dumard et de Rousseau tournoyaient devant elle, puis celui de Pellegrin entra dans le tourbillon, et derrière eux, elle aperçut la bonne face attendrie de Ferrer, telle qu'elle l'avait entrevue l'autre matin quand il était parti pour le camp. Il avait arrêté la sonnerie du réveil et s'était levé lourdement en titubant. D'habitude il passait aussitôt dans la salle de bains pour se raser, s'habillait et s'en allait en évitant de faire le moindre bruit. Ce jour-là, elle l'avait entendu remuer des casseroles dans la cuisine et faire couler de l'eau et, à l'arôme du café qu'elle avait respiré, elle avait compris qu'il devait être en avance et qu'il en profitait pour déjeuner, alors qu'il attendait les autres fois d'arriver à la popote de l'aérodrome. Un moment, elle avait eu envie de le rejoindre pour lui faire griller une tranche de pain, puis elle avait pris possession du lit entier, s'était couchée sur le ventre, les bras et les jambes en croix, comme elle aimait le faire quand elle était seule, et Ferrer était revenu effleurer son cou d'un baiser. Pour ne pas lui répondre, elle avait feint d'être assoupie, et il était parti sur la pointe des pieds en se heurtant aux meubles et aux portes. Avant de quitter la chambre,

il avait dû se retourner pour la regarder une dernière fois dans la pénombre des persiennes closes. A présent, elle regrettait de l'avoir quitté de cette façon. Elle le voyait consultant sa montre et, se croyant soudain en retard, se hâtant vers le carrefour d'où partait le camion de la base qui ramenait, à l'aube, le ravitaillement des halles, et courant presque, le long du boulevard encore désert que la lumière inondait de son averse oblique. Il était vite essoufflé et, par moments, il levait la tête pour déchiffrer dans le ciel le sens des vents et la profondeur du beau temps.

Elle ne s'était pas rendormie, déjà captive de la journée qui commençait. Sa pensée avait très vite lâché Ferrer pour l'inconnu qui allait l'emmener, le soir même, dîner à Alger. Elle avait préféré le soir pour être sûre que la mission n'avait pas été décommandée et que Ferrer ne rentrerait pas. Avec Pellegrin, elle savait comment tout se passerait : le premier baiser dans la voiture, le repas au champagne, à l'*Oasis*, et puis... Pour le principe, elle dirait qu'elle était obligée de revenir chez elle. Tout dépendrait de Pellegrin et du désir qu'il lui inspirerait. Était-ce ainsi qu'elle voulait se venger de la passion que Ferrer ne lui consacrait pas et qu'il épuisait à dresser des Douglas ? S'il avait été moins résigné à perdre sa femme, Ferrer aurait pu lui imposer les angoisses et les joies de ce métier hors du commun. Elle aurait accepté sa servitude dans la fierté d'être la femme du meilleur pilote de la base. Maintenant qu'elle devenait libre, parce que Ferrer s'était effacé, elle ne savait plus que faire. A quoi servait cette indépendance illimitée ? Ferrer prenait une importance inattendue. Dans un éblouissement, elle découvrit qu'elle aimait jusqu'à ses défauts : ce léger zézaiement qui l'agaçait et dont elle avait essayé en vain de le défaire, cette lourdeur qu'elle avait envie de secouer, ce perpétuel acquiescement un peu las à ses caprices, cet aveuglement devant ses mensonges. Avait-il été vraiment aveugle, ou sa grandeur n'avait-elle pas été justement de n'intervenir en rien et de la laisser choisir ? Pour se consoler, il est vrai, Ferrer recevait chaque jour le don du ciel, et elle retrouvait là tout à coup son vieil ennemi insaisissable et subtil, comme un rival qui eût possédé la meilleure part. Pour elle... Le souvenir de tous ses amants entrait dans le tourbillon de son cœur et une vague nausée la soulevait. « Est-ce que je serais enceinte ?... » se demanda-t-elle soudain avec effroi. « De qui alors ? » Puis elle voulut se rassurer. « Ce n'est pas possible... » Elle revit Pellegrin, et les défauts de son caractère et de sa personne physique lui apparurent. Comment avait-elle pu seulement le croire généreux ? La facilité avec laquelle il dépensait n'était que de l'ostentation ou le moyen d'éblouir les femmes qu'il racolait pour les pousser dans le lit de sa garçonnière prétentieuse et vide. Après quoi... Avec Rousseau, une brusque honte lui monta aux joues, qui lui fit battre les tempes. Oui, avec Rousseau, il n'y avait pas d'autre mot, elle s'était conduite

comme une prostituée. Tout pouvait encore se comprendre et même, en un certain sens, mériter l'indulgence, sauf qu'elle avait détruit l'amitié entre deux hommes.

— C'est moi qui l'ai tué, dit-elle soudain, la voix cassée.

Dumard leva les yeux sur elle avec surprise. Madame Ferrer avait croisé les mains sur ses épaules dans un geste étrange et désolé, et son visage s'était défait, comme si le mystère qui le composait s'était dissous. En quelques secondes, elle était devenue une vieille femme qu'une douleur imprévue labourait de sillons qui retournaient les profondeurs de son âme et, la tête baissée, les premières larmes commencèrent à couler de ses yeux clos. Rousseau s'avança, prêt à la soutenir, déconcerté lui aussi. A quoi servait la haine dont il avait senti les ondes l'envahir depuis midi, puisqu'il n'avait pas à se venger, ni à venger les humiliations dont il avait accablé Ferrer ? Il avait imaginé qu'il surprenait Hélène Ferrer sur les genoux de Pellegrin, qu'il la giflait et qu'il saisissait Pellegrin à la gorge ; ou encore qu'après avoir bousculé les domestiques, il faisait irruption dans la chambre des amants. Au lieu de quoi, muet et penaud, il se trouvait, près du capitaine adjoint, dans une salle à manger de ferme où battait le balancier de cuivre d'une pendule de l'autre siècle, devant une femme dont la poitrine commençait à être secouée par les sanglots, qui vacillait et qui allait s'abattre. Tout à coup, d'un mouvement de compassion instinctive, il fut à ses côtés, prêt à la recevoir dans ses bras, mais elle l'écarta et se laissa tomber sur une chaise où son premier cri éclata soudain. On ne distinguait pas très bien ce que son cœur laissait échapper, mais c'étaient, par longs hoquets déchirants, les mêmes mots qu'on devinait et qu'elle répétait, comme pour s'en convaincre et s'en soûler : « Je l'ai tué... »

Rousseau tomba à genoux et prit de force ses mains dans les siennes.

— Mais non, dit-il, ce n'est pas vous. C'est moi. Je l'ai trop fait voler.

Dumard recula vers la porte. Il devait les garder des étrangers que les gémissements allaient attirer ; de Pellegrin qui remontait les marches du perron, du jeune homme qui rôdait dans la cour, prêt à porter secours à son patron, ou à se repaître du drame qu'il flairait. Sans se retourner, Dumard ferma la porte et s'y adossa. Cette douleur inutile, c'était le bien des hommes des Douglas, et c'était le prix dont ils payaient la possession de leur royaume. Qui pouvait les consoler de l'une et de l'autre ? « Le même, pensa-t-il, le même qui a créé le ciel et permis à la douleur d'exister, comme on permet à une bête sauvage de se jeter sur une chèvre... » Et, de nouveau, à cette idée qui l'entraînait plus haut qu'il ne fût jamais monté avec les machines de fer il hésita. L'appel venait encore trop tôt et le trouvait mal préparé. Pour se guérir du monde, il avait encore besoin de temps ; ou alors, il le savait, il renierait vite son nouveau maître pour revenir à ses anciennes souffrances comme à sa propre chair. Il avait aimé cette femme, lui

aussi. Il avait rêvé d'elle. Il avait posé en esprit sa main sur ses seins et sur son ventre, comme sur la plus douce consolation de la terre. Il se sentait impur, et pourtant, par la dernière pureté qu'il avait sauvegardée, plus près d'elle que Rousseau qui lui parlait d'une voix éraillée par l'émotion. A présent, Rousseau tentait lui aussi de retenir le pilote qui les avait quittés, mais c'était trop tard. Dumard savait mieux que Rousseau et que sa femme que Ferrer ne reviendrait plus. Quelques heures plus tôt, tout eût été changé, mais jamais de son vivant, Ferrer n'aurait osé arracher sa femme à ses amants. Il lui manquait toute la puissance de la mort. A quoi lui servait-elle à présent ? Ferrer ne devait pas être plus exigeant dans la mort qu'il ne l'avait été dans la vie, et son scepticisme sur les liens humains ne cherchait pas de revanche. Il s'était contenté d'ouvrir les mains, et, à présent, il recevait, à son tour, les biens impérissables.

— Il était le meilleur, continuait Rousseau. Le meilleur, vous comprenez ? Alors, pour être sûr de réussir, je lui donnais à faire ce que les autres auraient raté. Avec lui, j'étais tranquille. Et, par-dessus le marché, je lui volais sa femme.

Madame Ferrer leva sur Dumard ses yeux noyés.

— Ne craignez rien, dit Rousseau pour la rassurer. Dumard est au courant. Je lui ai tout avoué. D'ailleurs, ajouta-t-il, lui aussi, je crois qu'il vous aimait.

Madame Ferrer eut un geste découragé.

— Pourquoi ? bégaya-t-elle.

— Pardonnez-moi, murmura Dumard.

Elle éprouva un apaisement, comme si la vertu du capitaine adjoint avait pu la sauver. A travers ses pleurs, elle devinait, contre la porte, les traits brouillés du long visage attentif et désolé où un reflet de lumière vacillait. Lui aussi l'avait donc aimée ? Et, à la différence des autres, il s'était tu ? Elle reconnaissait bien là ce garçon qu'elle n'avait fait qu'apercevoir sans même sentir le voisinage des flammes dont il était dévoré, et qui songeait toujours à s'effacer devant Rousseau. Que cachait-il derrière cette mélancolie, qui aurait pu la racheter ?

— J'ai eu tort d'affirmer qu'il ne fallait garder aucun espoir, dit lentement Dumard. Après tout, nous n'avons pas retrouvé votre mari.

Le capitaine adjoint se repentit aussitôt d'avoir dit cela. Il savait bien que Ferrer était mort, mais la douleur de sa femme faussait tout. A l'opposé de tout ce qu'on avait imaginé, Ferrer était aimé, la vie l'attendait, et sa mort se chargeait d'un contresens monstrueux, au moment même où elle aurait pu devenir une justification et un refuge. C'est contre cet erreur des événements que Dumard avait sans doute voulu protester en recueillant le misérable espoir.

Madame Ferrer se leva.

— Où est-il tombé ? demanda-t-elle.

— Près de Bône.

— Je veux y aller.

— Comment ferez-vous ? dit le capitaine adjoint. Vous savez que les cars ne marchent plus et, en train, vous mettrez vingt-quatre heures au moins pour y arriver. Et puis ? Pendant votre voyage, ce soir peut-être, nous recevrons des renseignements. Comment ferons-nous pour vous toucher ?

— Je veux être sur place si on le retrouve.

— Si on le retrouve, répéta Rousseau, nous irons le chercher en avion. Une heure après, il sera là. Venez. Nous allons nous occuper de vous. Vous n'êtes pas perdue.

Dumard ouvrit la porte et s'effaça devant madame Ferrer que Rousseau prit par le bras. Cette fois, elle ne le repoussa pas. Entre eux s'étaient subitement établis de nouveaux rapports où le désir n'avait plus de place.

— Moi, dit-elle, peut-être pas. Mais lui...

***

Les mains serrés sur le volant, Dumard conduisait sans changer de vitesse dans les ralentissements. Absent à ce qu'il faisait et sans voir ce qu'il dépassait, il se servait machinalement des pédales de l'embrayage et de l'accélérateur et le moteur souffrait. Pourtant, depuis qu'il avait déposé Rousseau et madame Ferrer à la villa, Dumard se sentait mieux. Il s'engagea dans le chemin défoncé qui traversait les vignes vers l'aérodrome. Au delà d'un rû à sec bordé d'épineux qu'en l'absence de pont le chemin dévalait et remontait, il aperçut, à travers les oliviers blancs de poussière, les empennages aigus et brillants comme des épées des premiers Douglas, et il déboucha dans le camp. Alors il respira. Rousseau saurait mieux que lui s'occuper de madame Ferrer qu'il lui avait abandonnée avec soulagement. Il n'était plus jaloux. Plus rien ne comptait depuis que Ferrer, en les quittant, les avait tous plongés dans un autre monde où les déchirements des hommes n'avaient plus de sens. S'il revenait, Ferrer n'aurait plus rien à craindre de Rousseau ni de personne. Cette passion inexplicable, soudain éteinte, ne flamberait plus jamais pour sa femme. Du moins dans leurs cœurs.

Dumard coupa le moteur de la voiture devant les tentes du commandement et descendit. Le vent était tombé et, seules, les hautes branches des eucalyptus frissonnaient à des ébrouements d'oiseaux.

Il repoussa la portière de la voiture et se baissa pour entrer sous la tente, puis il se ravisa et promena son regard sur le camp. Le travail s'achevait et les mécaniciens bâchaient les moteurs, le camion-citerne se rangeait près des pompes à incendie tandis que les équipages de garde partaient s'installer pour leur veille. Dumard se sentait revenu chez lui.

Il compta un à un les avions arrêtés le long de la trouée de décollage, leurs ailes arrimées à des piquets enfoncés dans la terre, comme une flottille de torpilleurs à l'ancre, bord à bord. « Ces vieilles ordures... » grommela-t-il. Sans compter l'avion de Ferrer et celui du commandant, ils n'étaient plus que dix, dont trois à peine en état de prendre l'air. Dans la bouche du capitaine adjoint, le mot n'était pas une injure, mais bien un cri d'amour qui le délivrait. En pilotant les Douglas, il s'accomplissait enfin et rien ne le décevait jamais sinon de revenir sur la terre, où les vrais ennuis commençaient. Il savait que c'était la seule passion pour laquelle son cœur ne se lasserait jamais de battre ; la seule aussi qui ne s'achèverait pas dans l'ennui ou l'amertume.

— Vous avez des télégrammes ? demanda-t-il en se retournant vers l'adjudant secrétaire qui l'attendait docilement.

— Sur votre table, mon capitaine.

Dumard s'engouffra sous la tente.

— Le commandant ?

— Il a annoncé son retour.

— Appelez-moi la radio.

L'adjudant sonna le central et, quand la ligne fut branchée, passa le téléphone à Dumard.

— A quelle heure le commandant sera-t-il là ?

— Dans dix minutes.

Dumard raccrocha et feuilleta la liasse des messages. L'un d'eux avait été coché en rouge :

Origine XTV 1720 très urgent W 54 Commandant secteur 31 à groupe 126 corps du lieutenant Ferrer pilote Douglas 281 a été repêché 17 h. 10 voisinage des côtes 2 kilomètres S.W. point de chute probable de l'avion. Stop. Blessure profonde boîte crânienne semble avoir provoqué la mort au moment explosion. Stop. Une chapelle ardente sera installée ce soir. Stop. Recherches autres membres équipage continuent.

— S'il n'y a rien d'important dans le reste, laissez-moi.

Le sous-officier sortit et Dumard s'assit lentement devant ses papiers. Il avait de quoi travailler pendant deux jours. Désormais, il n'y avait plus rien à entreprendre pour sauver le lieutenant Ferrer et plus d'explication à donner à sa disparition. Ferrer était bien mort. Le capitaine adjoint écouta. C'était bien le bruit d'un Douglas qu'il entendait et qui ne serait plus jamais celui de Ferrer. Les vents d'ouest devaient être plus forts qu'on n'avait prévu. Le commandant avait cinq minutes d'avance.

Par habitude, Dumard se leva. Il allait pouvoir faire un rapport complet de l'accident. Mais le commandant ne saurait quand même pas tout. « Tout est dans l'ordre », pensa-t-il. En même temps, il étendit le bras avec un geste aveugle, comme s'il voulait tâter l'espace de sa solitude.

JULES ROY

Copyright by Editions Gallimard.

LA LIGUE ARABE

par GABRIEL PUAUX

L'*UNITÉ arabe est une idée de dément*. Ces mots sont d'un homme qui passa pour l'un des pères spirituels du néo-arabisme, Thomas Edward Lawrence, l'émir-dynamite, le prince du Désert [1]. On y découvre un accent de sincérité rare chez celui qui fut un brillant et fallacieux mythomane. La première idée d'une révolte des Arabes contre les Turcs n'appartenait pas à Lawrence. Dès avril 1914, avant même les hostilités, des ouvertures avaient été faites au Gouvernement de Londres, par l'émir Abdallah, au nom de son père, le chérif Hussein. La négociation avait été menée du côté britannique par sir Reginald Storrs, qui, d'accord avec lord Kitchener, reprit le projet lorsque la Turquie fut entrée en guerre.

Dans un télégramme du 31 octobre 1914, Kitchener fit au chérif de La Mecque des promesses quelque peu obscures, *si*, écrivait-il, *la nation arabe aide l'Angleterre dans cette guerre*. C'est sans doute la première fois que l'expression de *nation arabe* figure dans un document officiel britannique. A ce moment, T. E. Lawrence n'était qu'un jeune archéologue oxonien, sans mandat ni autorité.

S'il convient de récuser ses droits d'auteur dans cette grande aventure, il n'en faut pas moins reconnaître que, dans la suite des événements, il fut appelé à jouer un rôle de premier plan, surtout en 1921, lorsque ayant conquis l'aveugle confiance de Winston Churchill, il dessina la carte du Proche-Orient et réussit à pourvoir de trônes les princes de la dynastie hachémite, ses amis et protégés. C'est alors qu'il fut « lancé » par un journaliste américain, Lowell Thomas, et devint soudain aux yeux du public anglo-saxon, un personnage hors série, aux intuitions géniales. *Les Sept Piliers de la Sagesse* furent un grand événement littéraire. La politique arabe du gouvernement britannique se

1. « T. E. Lawrence to his biographor ». *Liddel Hart*, p. 101.

para ainsi d'un étrange prestige qui masqua la pente d'abandon sur laquelle elle s'était engagée.

Le charme, la fantaisie, les dons d'imagination et d'expression de T. E. Lawrence créaient autour de cette collusion entre les ambitions de quelques rois arabes et les visées de l'Empire britannique un éclairage trompeur. Les deux partenaires, comme envoûtés par l'Illusioniste, perdaient peu à peu, l'un et l'autre, le sens des réalités. T. E. Lawrence, devenu le soldat Shaw, avait disparu de la scène. Son esprit n'en continuait pas moins d'animer les manœuvres et les marchandages du bazar oriental. La création de la Ligue arabe sous le patronage de Mr Anthony Eden[1] apparut en 1945 comme l'aboutissement et le couronnement de la politique lawrencienne. A la vérité, elle postulait cette unité que T. E. Lawrence qualifiait, dans le privé, d'idée démentielle. Le mirage s'est peu à peu dissipé. La Ligue arabe n'a cessé depuis quelques années de donner des signes d'impuissance et de désagrégation.

Au lieu du glorieux et vaste empire, faisant régner la loi du Prophète comme jadis, de l'Atlantique à l'océan Indien, sous l'autorité d'un Commandeur des Croyants, on découvre derrière l'étiquette de la Ligue arabe un amalgame d'États, dont aucun n'a vocation de grande puissance, ni ne s'est révélé capable de jouer le rôle de la Prusse ou du Piémont au sein d'une Confédération. Différents par leur structure et leur degré de civilisation, secoués par d'incessantes convulsions internes, ces États ne disposent d'aucun potentiel militaire. La guerre de Palestine a vérifié la prédiction de Renan qui avait annoncé que jamais les Arabes ne sauraient former une armée au sens moderne de ce mot. Le pacte de sécurité, signé sous les auspices de la Ligue, n'a jamais eu de valeur pratique. Quant au potentiel économique, il est fonction d'une richesse minérale que les autochtones ne savent pas eux-mêmes exploiter. Incapables de constituer une troisième force entre le monde libre et l'Orient communisé, les États arabes ne sont que l'un des plus ou moins occultes champs de bataille de la guerre froide.

⁂

L'un des meilleurs diagnostics des faiblesses et des carences de la Ligue arabe a été formulé par Habib Chichakli, l'éphémère dictateur syrien, au cours d'une conversation qu'il eut à Damas en janvier 1954 avec trois membres de la chambre des Communes (*Haaretz*, quotidien israélien, 31 janvier 1954). Il discernait quatre obstacles à l'unification :

1° La différence des niveaux de vie au point de vue social et économique ;

1. Cf. Gabriel Puaux, « La crise du Proche-Orient », *Revue de Paris*, décembre 1951.

2° La diversité des régimes politiques ;

3° Les liens qui unissent certains États arabes à une puissance étrangère ;

4° Israël, corps étranger au milieu du monde arabe.

La Ligue prétendait réunir deux États spécifiquement « bédouins », le Hedjaz et le Yémen ; trois États « évolués » à vocation méditerranéenne, l'Égypte, le Liban et la Syrie ; deux États à caractère mi-citadin, mi-tribal, plutôt tournés vers l'Orient que vers l'Ouest, la Jordanie et l'Irak, et enfin, difficilement définissable, cette Libye à l'étroite bordure maritime et au vaste hinterland désertique, qui, de vilayet turc devenu colonie italienne, a été promue à une paradoxale et fictive indépendance. Sans doute peut-on trouver une similitude de comportement entre un Senoussi de Koufra, un Chamar d'Irak et un chamelier du Nedjd, mais quel peut être au point de vue social leur dénominateur commun avec un fellah du Delta, un paysan de la montagne libanaise ou un artisan d'Homs ? Le royaume séoudite dépouillé de ses derricks et de ses pipe-lines est semblable à ce qu'il était au XIIIe siècle, tandis que dans des villes comme Alexandrie, Le Caire, Beyrouth, Damas, Alep, les mœurs et les techniques de l'Occident se sont incorporées à la vie quotidienne d'une manière aujourd'hui indélébile.

Dans l'ordre politique, mêmes contrastes. Deux monarchies absolues, Hedjaz et Yémen ; trois monarchies plus ou moins constitutionnelles, Irak, Jordanie, Libye ; trois républiques, Égypte, Syrie, Liban. Il faut reconnaître que même dans ceux de ces États qui se trouvent dotés d'institutions calquées sur les modèles de l'Occident, on découvre une tendance à l'autocratie, qui semble congénitale à tout l'Orient. Le Liban seul fait exception, en raison de la forte dose de christianisme qui entre dans sa composition et rend les Libanais plus exigeants dans l'ordre du respect de la personnalité humaine. L'Égypte n'a jamais encore réussi à pratiquer valablement le régime parlementaire. Ses assemblées d'une vie souvent écourtée, n'étaient que des Chambres d'enregistrement des décisions soit du roi, soit d'un chef de parti totalitaire. A Damas, depuis la fin du mandat français, les dictateurs se sont succédé à une cadence rapide, et parfois tragiquement. Comment, dans de telles conditions, aurait-il pu se former une volonté commune d'action entre les membres de la Ligue ? Les chefs des républiques ne connaissaient aucune stabilité et les monarques se jalousaient. Parmi eux, le seul homme fort, Ibn Séoud, possédait un sens trop vif des réalités pour imaginer qu'après avoir dépossédé des villes saintes le chérif Hussein, il eût pu étendre son autorité au-delà des terres que parcourent les Bédouins, mais il était fermement décidé à ne pas laisser à un Hachémite la direction de la Ligue. Le roi Farouk entendait lui aussi ne consentir aux autres monarques aucune primauté. Aussi soutenait-il, comme Ibn Séoud, ceux qui en Syrie s'opposent à ce projet du « Croissant fertile »

qui, autour du désert de Syrie, créerait un État unique sous le sceptre d'un Hachémite.

Dans cette opposition à une prédominance irakienne, entrait en ligne de compte du côté syrien, comme l'avait franchement déclaré Habib Chichakli aux trois *commoners*, la crainte de compromettre l'indépendance du pays par le rattachement à des États qui, comme l'Irak et la Jordanie, ont contracté des liens étroits avec la Grande-Bretagne. Ainsi celle-ci, qui a suggéré et encouragé la création de la Ligue arabe, s'est trouvée contrainte de constater que son intervention dans la vie de quelques-uns des États arabes devait apparaître comme l'un des principaux obstacles à l'harmonieux équilibre et à la vitalité de cette organisation.

Une autre antinomie pèse sur la politique arabe de la Grande-Bretagne : sa responsabilité dans la création de l'État israélien, né de ce *Jewish Home*, cher à l'honorable Mr Balfour et à la haute banque de New-York. Comment les Arabes pourraient-ils pardonner aux Anglo-Saxons d'avoir incrusté ce morceau d'Occident dans le bloc oriental ? Par sa constitution, son dynamisme, son sens de l'efficience, par sa soumission à la loi d'airain du travail, il fait contraste avec une civilisation qui a plus le goût du rêve et de la contemplation que celui du labeur. Si l'État israélien provoque de la part des simples une animosité d'un caractère religieux, il éveille parmi les évolués musulmans une admiration secrète et jalouse que nul n'avouera. Ceux qui sont hantés par l'exemple de Kemal Ataturk envient aux Israéliens cette aisance à se mouvoir dans les cadres politiques de l'Occident et leurs réussites sous un ciel et sur une terre semblables à ceux qu'Allah a donnés à ses fidèles.

L'État israélien, exemple et reproche, a en apparence cristallisé contre lui une commune hostilité de tous les États arabes ; mais l'épreuve de force n'ayant pas tourné en faveur de ceux-ci, des divergences sont apparues qui ont paralysé l'action de la Ligue. Théoriquement, la disparition d'Israël n'a pas cessé de figurer au programme commun. En fait, la Jordanie, voisine immédiate de l'ennemi, gênée par la prolongation d'une situation qui n'est ni la paix ni la guerre, encouragée à la conciliation par les conseillers britanniques du roi, ne serait pas loin d'accepter un *modus vivendi* sur les bases du *statu quo*. La Syrie affiche une hostilité de principe qui se traduit par des incidents de frontière, mais elle serait heureuse d'être déchargée du sort des réfugiés palestiniens qui se sont révélés inassimilables. La junte militaire égyptienne n'a nulle envie de recommencer la guerre. Le lieutenant-colonel Nasser l'a explicitement déclaré. Le récent incident de frontière de Gaza, tout en démontrant l'infériorité tactique des Égyptiens, n'a donné lieu qu'à des menaces oratoires en même temps qu'à un recours de l'Égypte à l'O.N.U. Quant aux souverains du Hedjaz et du Yémen, ils sont toujours prêts, en fidèles fils d'Ismaël, à maudire la postérité légitime d'Abraham,

mais les cavaliers d'Allah ne songent nullement à quitter leur désert pour envahir, comme aux temps héroïques, la Palestine.

***

A ces faiblesses de la Ligue, il faut en ajouter une et la plus profonde : l'équivoque qui a marqué sa formation. Était-elle une ligue arabe ou une ligue musulmane ? Quel était le sentiment puissant, l'élément passionnel sur lequel comptaient ses fondateurs pour lui donner vie et force ? Était-ce le nationalisme ? Était-ce la foi musulmane ? Les Arabes éprouvent le légitime orgueil d'avoir été les premiers musulmans en suivant l'un des leurs qui leur apportait la parole de Dieu dans leur propre langue ; mais aujourd'hui c'est par millions que l'on compte les musulmans qui ne parlent pas l'arabe. Constituer au sein de cette immense communauté qui spirituellement ignore les frontières, un groupement exclusif, racial et linguistique, n'était-ce pas renier l'universalisme de l'Islam ? Certains docteurs de la Loi ont ouvertement exprimé leurs réserves. Le cheik Mustafa al Margi, alors qu'il était recteur de l'Université d'Al Azhar, déclara : « Je ne désire pas le panarabisme ; je ne milite pas en sa faveur. »

L'idéologie de la Ligue porte sa marque originelle, elle est d'inspiration occidentale. C'est dans les universités françaises que les premiers panarabisants apprirent à penser en termes de nationalité. Plusieurs d'entre eux étaient des chrétiens de Syrie et du Liban qui rêvaient de secouer le joug turc. Aujourd'hui encore, la Ligue ne peut faire aucune distinction confessionnelle. Sa réunion de novembre 1954 a été présidée par un chrétien, le ministre des Affaires étrangères du Liban, M. Alfred Nacache ; et le dernier président du Conseil de Syrie, M. Farès Koury, juriste chevronné et vieux combattant de l'arabisme, appartient à une dénomination protestante.

Le théoricien le plus écouté du panarabisme, le professeur Husri, se réclame non de Mahomet, mais de Fichte[1]. Il avoue qu'il avait été d'abord séduit par la théorie française : la nation naît de la volonté d'un peuple de se constituer en un État. Renan, dans un discours célèbre à la Sorbonne en 1882, donnait comme fondement au patriotisme le fait d'avoir choisi de vivre ensemble. Mais Husri prétend qu'il s'aperçut qu'il n'y avait là qu'un habile plaidoyer pour protester contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, aussi s'est-il délibérément tourné vers la théorie allemande : la langue, seule justification de l'unité nationale. Les *discours à la nation allemande* qui faisaient frémir d'enthousiasme les *Burschenschaften* de Berlin en 1813 ont ainsi servi de modèle à l'apôtre d'un nationalisme arabe qui révèle par là-même ce qu'il y a

1. *Naissance d'une idéologie nationale*, conférences faites à la Société royale de géographie. Le Caire, 1951.

de factice et d'artificiel dans ce mouvement. Ce n'est pas une vague de fond surgie de la conscience populaire, mais une œuvre d'intellectuels qui ne peut prendre appui que sur des éléments cultivés, et dont les leaders, pour entraîner les masses, sont contraints de faire appel à leur xénophobie et à leur fanatisme. Husri s'est expliqué sur le facteur religieux ; il estime impossible d'en faire le fondement essentiel de son grand dessein. Pour lui, islamisme et christianisme sont des religions universalistes qui se sont montrées incapables d'unir politiquement leurs fidèles. Islam et chrétienté se sont morcelés en États rivaux. Selon Husri, pour refaire l'Empire arabe de jadis, la communauté de langue est plus efficace que la même appartenance religieuse.

Le nationalisme arabe s'interdit ainsi, tout au moins théoriquement, de faire usage du plus puissant moteur des grandes révolutions : une foi intuitive et passionnée. Non seulement l'Islam n'a pas été l'adjuvant de la Ligue arabe, mais il tend à en devenir l'adversaire dans la mesure où certains États arabes tendent à s'occidentaliser, alors que d'autres ne songent qu'à revenir à l'Islam intégral. On a parlé d'un « réveil ». Il ne faut pas l'entendre au sens d'une renaissance évolutive après une longue léthargie. C'est au contraire l'affirmation solennelle et presque agressive de la nécessité d'un retour aux premiers modes de vie de l'Islam.

Au XIIIe siècle, la religion du Prophète se trouvait comme au sommet d'une crête entre deux versants ; elle eût pu suivre l'inclination qui entraînait l'Occident vers une conception rationaliste de l'univers. Un puissant mouvement, celui des motazelites, agissait dans ce sens ; mais les « séparatistes » qui prétendaient tempérer le déterminisme fataliste et laisser à l'homme sa chance, furent persécutés et vaincus par un pouvoir qui se voulait à la fois spirituel et temporel. Les portes de l'interprétation (*Idjtihad*), source de critique, de découvertes et de progrès furent définitivement fermées. Le mysticisme extatique, le soufisme, l'emporta, et lorsque le Commandeur des Croyants ne fut plus un khalife bagdadien, mais un sultan ottoman, le réalisme d'une forte race de soldats se déploya dans un sens administratif et militaire en même temps que dans une parfaite indifférence à l'égard des problèmes de la théologie et de la métaphysique. Sous la domination turque, l'Islam ne devait pas bouger jusqu'au milieu du XIXe siècle. Les prestiges et les sortilèges de l'Occident commencèrent alors à s'insinuer dans un monde figé. La frange méditerranéenne des États arabes fut la première atteinte. On voulut copier l'Europe, ses formes politiques et ses comportements ; on accepta le machinisme sans s'assimiler toutefois la culture scientifique qui est à son origine. A l'instar de l'Occident, les villes d'Orient eurent leurs tramways, leurs égouts, leurs lampadaires électriques, leurs banques, leurs cinémas, leurs hôtels et leurs parcs automobiles. Une tendance à la laïcisation se dessinait, qui peu à peu effritait la conception

théocratique de l'État. Des codes apparurent qui n'étaient pas la stricte copie de la loi du Chra. Puis brusquement ce fut la révolution turque, le port du fez interdit sous peine de mort, la religion confinée dans les mosquées. Un État était né où il était permis d'être musulman, mais où Allah n'était plus le seul maître du destin des hommes. Ataturk prétendait apprendre à ses compatriotes qu'ils peuvent faire eux-mêmes leur bonheur.

*
**

Si dans l'ensemble du monde oriental ce mouvement eût été suivi, si la religion mahométane avait comme le christianisme contemporain renoncé à régenter l'État pour ne demeurer maîtresse que des consciences, les mots de réveil et de renaissance auraient pris toute leur valeur. Le phénomène contraire s'est produit. Après des expériences plus ou moins malheureuses, et au moment où l'Europe donnait elle-même des signes de désarroi et de fatigue, des voix se sont élevées en Orient parmi les représentants de l'orthodoxie musulmane pour condamner la copie servile de l'Occident et exiger un retour à la stricte observance du Coran et de la Sunna. Un grand orientaliste britannique, Mr H. A. R. Gibb, a objectivement analysé ce mouvement[1] qui eut à l'origine le soutien des Séoudites, héritiers du puritanisme wahabite, mais qui gagna des pays aussi évolués que l'Égypte. Les Frères musulmans y furent les agents les plus actifs de cette réaction. Leur mouvement est né dans le sang et il était écrit qu'il demeurerait environné d'une *aura* tragique. Son promoteur, Hassan el Bani, avait fait figure de Mahdi. Le président du Conseil Nokrai pacha, de nuance libérale, conscient des dangers d'un appel au fanatisme, fit interdire la confrérie. Il paya de sa vie cette décision. Peu de temps après, Hassan el Bani disparaissit à son tour dans le halo de mystère qui a toujours entouré les crimes politiques. Le programme des Frères avait le mérite d'une entière franchise ; ils entendaient tourner résolument le dos à l'Occident. Plus de Parlement ; plus de Constitution. Plus de femmes dévoilées dans les cinémas ; plus d'étudiantes dans les universités. La justice ne devait plus connaître les émollients et les indulgences de l'Europe ; le fouet pour les buveurs de vin ; la main coupée pour les voleurs ; la lapidation pour les femmes adultères.

On a discuté de la force des Frères musulmans. Des chiffres variés ont été avancés. D'aucuns parlaient d'un ou deux millions d'adhérents. Des observateurs avertis ramènent l'estimation à deux cent mille. Les fidèles sont pour la plupart des étudiants ou des « anciens » d'El Azhar, de petits employés d'État, de modestes artisans. L'organisation était habile et solide : une hiérarchie de cellules commandées par un Conseil

1. Conférence donnée à Paris le 21 avril 1951 au Centre d'études de l'Orient contemporain de l'Institut d'Etudes islamiques.

secret sous l'autorité d'un chef suprême. Les Frères musulmans dont plusieurs avaient combattu comme volontaires en Palestine furent, au début de la révolution, associés à l'action des officiers. Deux de leurs leaders firent partie des premiers Conseils du gouvernement. La scission ne se fit que par étapes.

Le général Neguib agissait en bon musulman ; il avait accompli, sous l'œil des photographes, en respectant les rites, le pèlerinage de La Mecque. Sans aller jusqu'à l'outrance des Frères, il ne concevait pas l'évolution de l'Égypte dans un sens semblable à celui de la Turquie. Il ne se sentait ni l'étoffe, ni surtout la foi laïque d'un Kemal Ataturk. Il fut éliminé par la suite. Le lieutenant-colonel Nasser et ses camarades ne se cachaient pas de vouloir « moderniser » l'Égypte. Ce progressisme de nuance occidentale devait éveiller la défiance des Frères musulmans, qui se résolurent, pour le bien de la religion, à faire disparaître le nouveau dictateur. Le complot manqué entraîna une répression qui, par son ampleur et sa rigueur, dépassa l'attente du monde musulman. Les six pendaisons du 6 décembre 1954 provoquèrent en Syrie, en Irak, au Hedjaz et au Yémen stupeur et indignation et firent, dès ce moment, peser une grave menace sur l'avenir de la Ligue arabe.

Selon les règles de notre logique cartésienne, la rupture du Bik Bachi avec le puritanisme orthodoxe de l'Islam aurait dû avoir comme conséquence une évolution de l'Égypte, la rapprochant de l'Occident. L'annonce d'un retour au régime parlementaire en semblait les prémices. L'Égypte allait-elle se sentir plus pharaonique que musulmane ? Se dépouillant de tout préjugé religieux, envisagerait-elle des combinaisons d'alliance qui la rapprocheraient de la Turquie et même peut-être d'Israël ? Le lieutenant-colonel Nasser se trouverait-il au contraire obligé, après ce nouveau coup de force, de compter avec la puissance intacte d'El Azhar, cette citadelle théologique ? Hésiterait-il à rompre avec cette Ligue, dont le siège avait toujours été au Caire et le secrétaire général un Égyptien ? Chercherait-il à se faire pardonner son attitude d'impitoyable justicier en réaffirmant sa solidarité avec tous les pays arabes ? La diplomatie occidentale se trouvait en face d'une série de points d'interrogation.

⁂

La Ligue arabe a réservé plus d'une déception à ses inspirateurs britanniques. La maison Hachemite, fidèle alliée d'Albion, n'a pas réussi à en prendre la direction et le Croissant fertile est jusqu'à présent demeuré un rêve. Le président du Conseil irakien, Fadel Djamali, à la session de février 1954 de la Ligue arabe avait repris le projet de fusion sous la forme plus anodine d'une fédération à quatre. (Irak, Jordanie, Syrie, Liban.) Mais il n'eut aucun succès. Les positions de la Grande-

Bretagne au Proche-Orient n'en demeurent pas moins fortes [1]. Le traité de 1948 a soudé discrètement et solidement la Jordanie aux intérêts britanniques et les subsides de Londres demeurent indispensables à ce pays dénué de ressources naturelles. L'Irak par contre dispose grâce au pétrole d'une richesse qui lui permettrait l'indépendance, mais à Bagdad s'exerce toute-puissante l'influence d'un homme que l'on a pu appeler le Smuts du *Middle East*, tant il s'est révélé habile à allier un nationalisme d'apparence ombrageuse à un inébranlable loyalisme à l'égard du gouvernement de Sa Majesté britannique. Ancien officier turc, compagnon de guerre de T. E. Lawrence, Son Excellence Nouri Saïd, qui fut fait pacha par le sultan de Constantinople et sir par le roi d'Angleterre, s'est révélé aussi sage conseiller qu'habile manœuvrier. Il a su convaincre l'*Irak Petroleum Company* de consentir à temps à la couronne hachemite une substantielle augmentation des *royalties*, pour éviter une aventure comme celle d'Abadan. Une difficile épreuve l'attend cependant. Le traité irako-britannique viendra bientôt à son terme. Les camps d'aviation, enclaves extraterritoriales sur le sol irakien, pourront-ils être maintenus ? Une solution semblable à celle de la zone du canal de Suez paraît possible.

En tout état de cause, la Grande-Bretagne conservera une position-clé dont on parle rarement : Aden, ce Gibraltar de l'océan Indien. Les Arabes caressent sans doute le même espoir que celui qui ne s'est jamais éteint dans les cœurs espagnols. Cependant, en 1914, lors des négociations qui précédèrent la révolte arabe, le chérif Hussein, en revendiquant pour sa suzeraineté la péninsule arabique, avait fait explicitement une exception pour Aden. Au-delà de la ville, le protectorat britannique s'étend sur une poussière de sultanats, actuellement en voie de fédération. On dit souvent que le Moghreb est la seule terre d'Islam qui n'ait pas obtenu une pleine indépendance. On oublie le Hadramaout et la côte des Pirates.

La Ligue, ayant éprouvé quelques scrupules à paraître s'en désintéresser, envoya, le 25 février 1954, une délégation au gouverneur d'Aden sous prétexte d'améliorer ses relations avec le Yémen voisin dont l'Iman revendique comme de son allégeance les sultanats protégés. La communiqué que publia le Gouvernement d'Aden à la suite de cette visite est un modèle de ferme et net déclinatoire d'incompétence. Il se réfère au traité d'amitié conclu en 1934 entre le Gouvernement de Sa Majesté et celui du Yémen et aux termes duquel les deux parties reconnaissent comme frontière celle existant à la date du traité. La prétention de

1. La Grande-Bretagne contrôle l'agence d'information *(Arab News Agency)* créée en 1941. Les employés sont presque tous Arabes, mais le haut personnel au Caire et à Londres est Britannique. L'agence alimente tous les journaux arabes du Proche-Orient.

l'Iman de considérer le protectorat et même la colonie d'Aden comme se trouvant à l'intérieur des frontières yéménites est qualifiée d' « inacceptable ». Le document conclut : *Le Gouvernement d'Aden renouvelle son désir d'entretenir des relations amicales avec le Gouvernement du Yémen, mais il est évident qu'un tel but ne pourrait être atteint tant qu'une propagande perfide de source yéménite s'exercera contre les Britanniques et tant que de déloyaux sujets des chefs du Protectorat, des félons et autres hors-la-loi, seront encouragés par de l'argent, des armes et des munitions, à voler et à tuer dans les limites du Protectorat pour trouver asile ensuite au Yémen si la loi leur rend le séjour impossible dans le Protectorat.*

On retrouve ici le style qu'il faut savoir employer en pays d'Orient. Comment Aden a-t-il pu le conserver alors que l'esprit lawrencien semble en avoir fait perdre la recette au Colonial Office ? Peut-être est-ce le souvenir des divergences qui, au plus beau temps du bureau arabe du Caire, opposaient à celui-ci le Gouvernement de Delhi. Le secteur oriental de la péninsule était alors du ressort direct du vice-roi des Indes qui ne sacrifiait nullement aux grands rêves du nationalisme arabe. Delhi menait « sa » guerre en Mésopotamie ; elle ne fut pas heureuse. La capitulation du général Townsend à Kut-el-Amara affecta l'orgueil britannique et eut comme conséquence la dépossession du Gouvernement des Indes de toute responsabilité dans la politique arabe. Il n'y a plus aujourd'hui de vice-roi à Delhi, mais il y a encore à Aden un gouverneur qui sait à l'occasion retrouver le ton de lord Curzon.

N'eût-il pas été souhaitable qu'une note rédigée en termes identiques fût envoyée par le Gouvernement français au Gouvernement libyen, à l'automne de 1952, au lendemain du jour où, à la sortie de Gabès, quatre jeunes chasseurs d'Afrique étaient tombés victimes d'un guet-apens monté par une troupe armée venant de Tripolitaine ? Mais sans doute, avant de parvenir au roi Idriss, cette note aurait-elle passé par les mains d'un conseiller britannique.

A cette autre extrémité des terres de la Ligue arabe, la Grande-Bretagne a réussi à installer un protectorat camouflé sous les apparences d'un traité d'amitié qui légalise une occupation militaire moyennant des subsides sans lesquels le nouvel État ne pourrait équilibrer son budget. Un complément est versé par le Gouvernement des États-Unis, qui paraît se désintéresser de la vie intérieure du royaume, le camp d'aviation américain formant une petite cité se suffisant entièrement à elle-même. La France avait conçu un système identique pour garnisonner au Fezzan, mais le Gouvernement libyen s'est refusé à stabiliser un accord provisoire et a mis en demeure la France de retirer ses troupes. M. Édouard Sablier, dans une correspondance adressée de Tripoli au *Monde* le 10 décembre 1954 a vu avec raison dans ce geste le paiement des droits d'entrée de la Libye dans la Ligue arabe.

⁂

La France n'a jamais eu à se louer de la création de sir Anthony Eden. Si l'État israélien a été proclamé par la Ligue l'ennemi n° 1, la deuxième place a été réservée à la France accusée de ne pas amener son pavillon sur les terres soi-disant arabes de l'Afrique du Nord. Le secrétariat de la Ligue au Caire a été le foyer d'accueil de tous les agitateurs de Tunisie, du Maroc et d'Algérie. On y a vu tour à tour le vieux chef berbère Abd el Krim, le mystique marocain Allal el Fassi, le politicien tunisien Salah ben Youssef, l'ancien député algérien Mohamed Khider. Tout ceci au grand jour. Un télégramme de presse annonça que le 4 avril 1954, au siège de la Ligue, avait été signé entre les Nord-Africains un pacte de libération. Il s'agit d'évincer la France et de rejeter toute perspective d'union avec elle. Au mois de mai 1954, le secrétaire général de la Ligue, M. Khaled Hassouna, se rendait à Madrid pour demander au général Franco son appui dans l'entreprise.

La hargne de la Ligue à l'égard de la France a trouvé son meilleur champ d'action aux sessions de l'O.N.U. Elle y rencontrait la complicité des États asiatiques par solidarité anticolonialiste et parfois l'appui des nations sud-américaines pour lesquelles le mot d'indépendance a gardé une saveur inimitable. Le Gouvernement des États-Unis, contraint de tenir compte de ce complexe qui affecte aussi l'Américain moyen, fut pour nous au début un allié assez tiède qui se reprit lorsque lui parurent menacés l'ordre et la paix dans cette Afrique du Nord, place d'armes nécessaire d'une éventuelle guerre atomique. Des escarmouches se sont engagées à chaque session autour de motions que la France affectait d'ignorer.

La dernière réunion s'est achevée sur un autre scénario. Les Arabo-Asiatiques ont eux-mêmes demandé que les questions nord-africaines fussent rayées de l'ordre du jour. On peut y voir une habile manœuvre du délégué du Liban, M. Malik à la suite de son entretien avec M. Mendès-France, et le résultat de l'action de son ministre des Affaires étrangères, M. Alfred Nacache, dont les sympathies françaises ne font pas de doute. Mais n'est-ce pas aussi un signe de la perte de tonus de la Ligue qui peut mesurer son impuissance dans l'ordre international, n'ayant plus à compter sur la bienveillance inconditionnelle de Washington ?

⁂

La politique arabe du Département d'État apparaît comme un singulier mélange de pragmatisme et d'idéologie. Elle a été marquée à son origine par une certaine ignorance de la psychologie musulmane. Hypothéquée par l'anticolonialisme, elle a cédé à l'illusion que le nationalisme serait l'antidote du communisme. L'expérience indochinoise l'a quelque

peu guérie de cette vue trompeuse et aujourd'hui elle ne s'inspire plus guère dans le Proche-Orient que de deux impératifs : le pétrole et la stratégie anticommuniste. Le premier ne pose qu'un problème d'arithmétique : celui des marges bénéficiaires. La solution trouvée pour l'*Aramco* en pays séoudite apparaît satisfaisante pour les deux parties ; elle réserve peut-être des surprises désagréables aux successeurs d'Ibn Séoud. Toute industrie suppose un prolétariat qui ne se gouverne pas comme une tribu bédouine. L'Hedjaz a connu l'an dernier sa première grève revendicative.

Le problème de la barrière anticommuniste est plus grave et plus confus. La Turquie qui se veut européenne a joué avec l'Amérique franc jeu ; elle a consenti à se laisser armer pour entrer dans l'organisation de l'O.T.A.N. en libre partenaire. C'était pour la digue un pilier solide. Il en fallait un second à l'est : le Pakistan. Celui-ci s'est montré plus réticent, mais a cédé aux instances de la Turquie. Dès 1951, le délégué ottoman à la conférence islamique de Karachi, Omar Rezaz Dogral, avait déclaré : *L'attitude de la Turquie est claire. Notre place est dans le clan occidental... une neutralité sans force n'a pas de valeur. L'idée de créer un troisième bloc neutre est un fruit de l'imagination qu'il faut abandonner* (*Cumhuriyet*, 6 avril 1951). Le voyage que fit à Ankara en février 1952 le ministre des Affaires étrangères du Pakistan, Mohammed Zaffrulah Khan, put le convaincre que la décision de la Turquie était irrévocable et que celle-ci se refuserait à fonder ses relations internationales sur des bases religieuses. La diplomatie turque s'est employée depuis lors à persuader les États arabes de renoncer à leur conception neutraliste pour s'insérer dans un plan commun de défense du Proche-Orient. Elle rencontra de prime abord un accueil favorable en Irak. Le Gouvernement égyptien était au contraire demeuré négatif subordonnant sa décision à l'évacuation par la Grande-Bretagne de la zone du canal de Suez.

Les chefs des missions américaines du Proche-Orient tinrent en décembre dernier à Damas un petit concile diplomatique à la suite duquel un communiqué a été publié, proclamant la neutralité absolue des États-Unis entre les pays arabes et Israël, et le respect du *statu quo* territorial. Le document se complète par une profession d'amitié des États-Unis pour les peuples du Moyen-Orient auxquels ils souhaitent *des gouvernements forts et stables*. Rien n'a été dit du problème d'une commune défense contre la menace soviétique. Les diplomates laissaient la parole au Pentagone. Or, aux ouvertures de celui-ci, la junte du Caire répondit d'une manière négative. Le commandant Salah Salem, ministre de l'Orientation nationale, dans une allocution diffusée par la radio du Caire a annoncé que le Gouvernement égyptien avait rejeté l'offre américaine d'une aide militaire d'une valeur de plus d'un million de dollars en échange de la conclusion d'un pacte militaire égypto-américain. Un

porte-parole du colonel Nasser déclara que l'Égypte n'accepterait jamais la participation d'un État occidental à la défense du Proche-Orient.

Au même moment l'on apprit qu'à la suite de la visite de M. Mendérès, premier ministre de Turquie à Bagdad, Noury Saïd avait accepté de conclure avec le Gouvernement d'Ankara un traité de défense commune. L'émotion fut vive au Caire. Le colonel Nasser demanda que le Conseil de la Ligue se réunît d'urgence. Noury Saïd prétexta son état de santé pour ne point se rendre à la convocation et dépêcha en Égypte Sayed Fadel Djamali, ancien président du Conseil. Une violente logomachie s'engagea (quatorze réunions avec séances de nuit, soixante-douze heures de discours). Égypte et Irak restèrent sur leurs positions. Le délégué séoudien soutint seul le point de vue égyptien. Les autres États adoptèrent une attitude de réserve et de neutralité, ce qui leur valut l'anathème du lieutenant-colonel Anwar, membre du Directoire ; *la puanteur de leur trahison*, écrit-il, *empeste l'air*. (8 février.)

Le 24 février, le traité turco-irakien était signé à Bagdad. Le coup est mortel pour la Ligue arabe condamnée à ne plus être que la vaine façade d'un édifice ruineux, tandis que, par un singulier retour de l'histoire, la Turquie se trouve en passe de prendre la direction de la défense de quatre pays arabes qui furent pendant des siècles directement sous la domination ottomane. Le Hedjaz peut s'accommoder, grâce au pétrole, d'un plus ou moins splendide isolement. L'avenir, par contre, est sombre pour l'Égypte, tributaire de l'Occident pour l'exportation de son coton, menacée à la fois d'une grave crise sociale et de violentes réactions islamiques. Car les deux Sionistes pendus à l'aube du 31 janvier ne sauraient être, aux yeux des Frères musulmans une rançon suffisante de l'exécution des six « vrais croyants » strangulés au nom de l'ordre public un matin de décembre. Le colonel Nasser entend à mauvais jeu faire belle figure. Il a offert aux États arabes de constituer sans l'Irak une armée commune sous commandement unique. Au moment où Israël se raidit, l'entreprise paraît vaine et chimérique. Ni à Londres, ni à Washington on ne s'y prêtera.

Le 20 février, sir Anthony Eden, en route pour Bangkok, faisait escale au Caire, et pour dîner avec lui, le colonel Nasser franchissait, pour la première fois, le seuil de l'ambassade d'Angleterre. Retour du Siam, le ministre des Affaires étrangères de Sa Majesté britannique s'est arrêté à Bagdad pour conférer avec le fidèle Noury pacha Saïd. Sur les ruines de cette Ligue arabe qu'il avait créée, le voici donc au travail pour rétablir dans le *Middle East* un réseau impérial de surveillance et de contrôle. Il n'y trouvera plus guère d'autre interférence que les initiatives plus ou moins heureuses de ses alliés américains.

GABRIEL PUAUX,
Ambassadeur de France,
membre de l'Institut.

BOSWELL EN ALLEMAGNE

JOURNAL INÉDIT

de JAMES BOSWELL

La Revue de Paris *a publié en juin 1952 une partie des souvenirs inédits de Boswell. Comme le rappelait André Maurois dans une belle étude placée en tête de cette publication, Boswell qui pendant longtemps n'a été connu que comme biographe (pour sa* Vie du Docteur Johnson*)* [1]*, semble appelé, depuis que l'on a commencé de publier ses mémoires (récemment retrouvés), à se classer parmi les grands mémorialistes du XVIIIe siècle. Fils d'un grand seigneur écossais, James Boswell, né en 1740 à Auchinleck, commença d'écrire son journal à Londres en 1762. C'est une partie de ce texte que nous avions publiée il y a trois ans. Dans ce premier journal* [2]*, Boswell évoquait avec une plaisante sincérité sa cérémonieuse vie mondaine de futur « laird » et ses aventures de jeune libertin. Une seconde série de souvenirs a paru depuis lors, elle évoque la vie de Boswell en Hollande au cours des années 1763-1764. André Maurois, dans la* Revue de Paris *de juillet 1953, a donné une vue très complète de ces années boswelliennes. L'infatigable mémorialiste avait fait assez sérieusement à Utrecht ses études de droit. Sa vie amoureuse, bien malgré lui d'ailleurs, était devenue alors plus paisible et il dut se contenter le plus souvent d'amours de tête.*

C'est ainsi qu'il s'éprit de cette célèbre Belle de Zuylen qui devait devenir madame de Charrière : les lettres que les jeunes gens échangèrent alors révèlent de part et d'autre une belle aptitude aux grands mouvements sentimentaux et chez Boswell une prudence massive à l'égard du mariage : dans cette correspondance, Boswell continue de s'affirmer comme un des plus pittoresques auto-analystes de la littérature anglo-saxonne. En 1764, le jeune homme quitta Utrecht et entreprit un grand voyage en Europe. Il partit de Hollande en compagnie d'un Ecossais, lord Maréchal, un des champions de la cause jacobite. (Depuis 1754, lord Maréchal, qui était gouverneur de Neuchâtel, était entré en relations avec J.-J. Rousseau et le protégeait.) Le dessein de Boswell était de visiter les diverses cours allemandes. Il le réalisa très scrupuleusement. Son Journal d'Allemagne*, dont on va lire une partie (inédite en français jusqu'à ce jour), révèle un curieux passionné et un excellent observateur. Il montre aussi un jeune homme d'humeur mobile, passablement vaniteux, parfois « mélancolique » et au total fort aimable. Du point de vue historique, on appréciera l'intérêt de ces pages qui évoquent de petites cours allemandes où l'on cultivait*

1. Cette *Vie*, célèbre en Angleterre, a été récemment traduite en français ; voir l'article de Robert Wieder dans notre livraison de septembre 1954.
2. Paru depuis lors en volume chez Hachette. *(Les Papiers de Boswell.)*

la philosophie et appréciait les arts avec finesse et bonhomie. Quand il eut terminé son voyage en Allemagne, Boswell gagna la Suisse où il eut avec Voltaire et Rousseau des entretiens édifiants, que la Revue de Paris, *grâce à Albert Schinz, a publiés dès* 1933 (15 *mai et* 1er *juin*). *Ces rencontres, celles avec Rousseau tout au moins, devaient avoir une suite inattendue. Le galant Boswell devint l'amant de Thérèse Levasseur. Mais ceci est une autre histoire...*

(N.D.L.R.)

BRUNSWICK.

Mardi 26 *juin* 1764. — Nous sommes arrivés à Brunswick avant le dîner. Milord [Maréchal] s'est habillé, il a dîner et il est allé à la Cour. J'ai erré dans la ville que j'ai trouvée grande et belle — avec de nombreux bâtiments.

Mercredi 27 *juin*. — A onze heures, je me suis présenté chez M. de Feronce, conseiller privé, etc. du duc de Brunswick. J'avais pour lui une lettre du jeune comte Bentinck, de La Haye. Je l'ai trouvé d'un commerce agréable, vivant et naturel. Il a envoyé des messages à tous les grands maréchaux, les grands maîtres et tous les gens importants pour que je les rencontre à la Cour à deux heures. Feronce m'a accompagné. Il m'a présenté à M. de Stammer, un chevalier de l'Ordre Teutonique, pour lequel j'avais aussi une lettre du comte Bentinck. Je fus ensuite présenté à tous les grands, etc. et aux dames d'honneur. Enfin, le duc parut, je lui fus présenté, puis à la duchesse. Nous nous sommes mis à table à trois heures pour dîner. J'étais tout surpris de me trouver à table au palais de Brunswick, avec cette illustre famille. J'étais assis en face du prince Ferdinand, dont la présence inspire un vif respect. Il me produisait absolument l'effet d'un courant électrique. Chaque fois que je le regardais, je sentais une noble décharge [1].

Nous avons eu un dîner magnifique arrosé de beaucoup de Bourgogne et autres vins. Après le repas, nous sommes passés dans un autre salon et nous avons pris du café, ensuite M. de Stammer m'a accompagné à la Cour du prince héréditaire. J'ai baisé la main de la princesse et je fus poliment reçu par le prince [2]. Ensuite je suis allé avec le joyeux Feronce faire quelques visites aux dames auxquelles il m'avait présenté, et à sept heures, je suis retourné à la Cour du prince régnant, où j'ai joué au whist. Nous avons soupé avec la Cour. Tout était grandiose et agréable. Hélas ! pour finir, mon abominable tour d'esprit affadit les choses en les rapportant.

Jeudi 28 *juin*. — Je suis allé chez l'abbé Jérusalem [3], pour lequel j'avais une lettre du comte Bentinck. C'est un homme cultivé, agréable, d'une charmante simplicité de manières. Il m'a raconté qu'il avait eu une conversation de deux heures avec le roi de Prusse [4], qu'il avait trouvé

1. Charles, duc de Brunswick, était un prince ami des arts. Sa femme était la sœur de Frédéric II. — 2. C'est le futur auteur du célèbre manifeste de Brunswick. — 3. Il s'agit d'un pasteur luthérien. — 4. Frédéric II.

aussi grand que la renommée le proclame. Il a parlé d'une quantité de sujets avec une force et une aisance remarquables. L'abbé a raconté qu'il avait perdu toute crainte du roi, si bien qu'à la fin, il avait envie de l'amener à parler religion, sujet sur lequel il ne doutait pas d'apporter à Sa Majesté quelques arguments qui n'eussent pas été dénués de poids. L'abbé m'a dit qu'il ne soutenait aucune secte, mais la vraie religion chrétienne elle-même. Il a été deux fois sur le point de mourir et il a repris alors le *Phédon* de Platon, auquel les Anciens recouraient à l'heure tragique. « Je fus frappé, dit-il, de le trouver si faible. Je fis appel à la religion de Jésus et mon esprit fut pleinement satisfait. Ainsi, dit-il, j'ai mis ma religion à l'épreuve. »

Cette anecdote de l'aimable et vertueux abbé me fit plaisir. Pourtant je ne me sentais pas très à l'aise. Ma foi était confuse. Des objections s'élevaient contre la révélation. Pourtant j'espérais toujours atteindre la stabilité.

J'ai dîné chez le prince héréditaire. La princesse était excessivement affable. Elle m'a parlé avec la plus grande aisance du Catch Club[1], de lord Eglinton, de lord March et autres thèmes de conversation londoniens. Après le dîner, elle parla anglais [2] avec lord Maréchal, Mackenzie, Richards et moi. Elle était tout simplement une jeune Anglaise libre. « Je ne puis pas avoir du pain et du beurre ici le matin, dit-elle. Le beurre est mauvais et ils n'ont que du pain noir. » La fille d'un gentilhomme du Cumberland ne saurait être plus naturelle.

J'ai ensuite rendu visite à Feronce, j'ai vu sa bibliothèque, qui n'est pas grande, mais très bien choisie et élégante. J'étais sombre et j'ai parlé à Feronce de cette mauvaise humeur. Il dit que l'état physiologique en est la principale cause ; car il a entendu raconter qu'une petite fille de douze ans s'est pendue, alors qu'elle ne pouvait pourtant beaucoup penser. Puis je suis allé à la Cour du prince régnant. Le palais est ancien et les salles m'emplirent de respect. La grande cour a l'air superbe, bien que la façade ne soit que du bois qui imite la pierre, sauf une petite partie nouvellement construite.

Je devrais être attaché aux hallebardes et fouetté sans merci pour avoir négligé de rapporter qu'aujourd'hui, à deux heures, j'ai été présenté au prince Ferdinand [3]. Il m'a reçu dans sa chambre à coucher. C'était splendide. Les meubles étaient somptueux. Il possède de nombreux beaux tableaux et une élégante collection de livres. Il m'a parlé un long moment. C'était le luxe même. J'étais là, la tête pleine des souvenirs de la dernière guerre glorieuse. Je parlais à un célèbre héros. Il avait un abord robuste et cependant affable. Il paraissait être un homme au jugement solide et aux idées claires. Il me dit que les Écossais des Highlands étaient heureux de voir de la bruyère, mais qu'ils se plaignaient parce qu'ici elle était

1. Cercle musical.
2. La princesse était la sœur de George III.
3. Second frère du duc de Brunswick.

courte, et pas du tout comme la bruyère de chez eux. Ma tournure d'esprit ne peut anéantir la joie de cette entrevue.

Après le souper, le duc de Brunswick m'a honoré d'une assez longue conversation, et je suis certain que Sa Grandeur était satisfaite. Je me trouve ici au cœur même des magnificences. Je vis avec les princes et je suis chez moi à la Cour. J'ai pris congé du duc et dit un cordial adieu à tous les courtisans. Ils me tiennent déjà en réelle affection. Ils m'ont demandé de revenir à Brunswick au mois d'août, pour voir la Foire. J'ai dit que j'aurai probablement ce plaisir. Je suis rentré de très belle humeur. J'ai pu à peine dormir.

(*Boswell revint en effet à Brunswick en août, après avoir fait un voyage à Berlin.*)

Mercredi 8 *août.* — Je suis allé faire des visites à Feronce, à Stammer et à M. de Bassewitz, le chambellan du duc. J'ai reçu immédiatement une invitation pour dîner à la Cour. Je suis arrivé avant deux heures et tout le monde m'a reçu de façon très aimable ; j'ai été de nouveau présenté à la famille royale.

Après le dîner, je suis allé chez le prince et la princesse héréditaires, puis j'ai assisté à la comédie, en allemand, ensuite j'ai soupé à la Cour. Quel changement merveilleux après toutes mes fatigues de la poste !

Jeudi 9 *août.* — Je suis allé avec Feronce à la Foire, où je me sentais la tête agréablement légère. J'ai dîné chez le prince héréditaire, et j'ai parlé librement, mais trop vite, de ma triste éducation timorée. Le soir, j'étais très gai, durant une jolie opérette. J'étais dans la loge du duc et très bien avec les dames de la Cour. N'est-ce pas tout ce que je pouvais souhaiter ? Mon esprit était clair, ferme et fertile. Il renfermait toutes les forces féminines et masculines, engendrant des fantaisies brillantes et leur donnant la vie. J'ai compris quelle erreur je commettais en souffrant tant de contempler les autres. Je ne pourrai jamais être à leur place, donc il ne faut pas que j'essaie en vain d'y parvenir en imagination.

Je dois être M. Boswell d'Auchinleck et rien d'autre.

Au milieu de tout ce déballage, mon imagination est retournée au temple intérieur, vers les chambres de M. Samuel Johnson [1]. Je rayonnais de respect et d'affection et une idée romantique s'est emparée de mon esprit. Pour ne jamais manquer d'un certain appui, j'ai décidé d'écrire à ce grand homme et de lui demander de me donner une « assurance solennelle d'amitié perpétuelle », pour que je sois placé sous sa protection tant qu'il vivra, et imaginant qu'après sa mort son ombre m'appellera des cieux. Merveilleuse idée, bien qu'enthousiaste !

Vendredi 10 *août.* — Après avoir dîné à la Cour, Pless et moi nous sommes promenés sous les arcades du palais et dans le jardin. Il m'a

1. Avec qui il s'était lié à Londres et qu'il admirait encore sans réserve.

demandé quelle pouvait être la cause de la mélancolie et avec un grand calme je lui ai expliqué cette maladie. Puis il a parlé religion et m'a emmené voir une église catholique.

Ensuite, je suis allé à l'Opéra, qui est très beau à Brunswick. Le bâtiment est grand et la décoration beaucoup plus belle qu'à Londres. Les interprètes étaient excellents. On donnait *Enée au Latium*. Celui qui jouait Turnus n'était pas un castrat et avait une voix hardie, virile, dont il tirait merveille. Un air dans lequel se trouve le mot *rivale* et un autre avec *traditore* m'ont prodigieusement frappé. Je ne pensais pas que je pouvais être à ce point touché par la musique. Ma torpeur hypocondriaque est à peu près oubliée. Comme je suis heureux à présent ! J'ai dîné à la Cour, et après ce bel opéra, je suis retourné à la Cour où j'ai participé à un souper merveilleux et élégant.

Samedi 11 *août*. — Je suis allé chez M. l'abbé Jerusalem qui m'a reçu avec une joie cordiale. Je l'ai trouvé dans sa bibliothèque. Elle m'a plu et j'ai décidé d'en avoir une très grande et bien organisée à Auchinleck. L'abbé m'a donné une idée exacte de l'esprit du roi de Prusse. « Il a, Monsieur, beaucoup d'imagination. Il s'empare de la première idée agréable qui se présente ; et je suis certain que si la religion chrétienne lui était proposée sous son vrai jour, il serait immédiatement frappé de sa beauté. » « Et peut-être, dis-je, serait-il dans le plus grand enthousiasme et écrirait-il un magnifique poème pour glorifier sa foi. » Nous avons commencé à discuter de la destinée et du libre arbitre. Le bon abbé, craignant de douter d'une qualité qu'il a l'habitude d'attribuer à la divinité, affirmait l'existence d'une prescience universelle appliquée même aux actions des hommes et il désirait maintenir l'idée scholastique qu'une certaine préconnaissance ne restreint pas la liberté d'action. Je me suis fortement opposé à la prescience et j'ai nettement défendu la liberté.

Je crois que je n'ai pas encore noté dans mon journal l'histoire mélancolique de M. Gualteri qui voyageait avec le jeune Mackenzie de Seaforth. C'est arrivé juste avant que je ne sois à Brunswick. C'était un homme très beau mais terriblement mélancolique. Il avait soupé chez le prince héréditaire où il paraissait très heureux, il avait joué de la flûte d'une manière charmante. La même nuit, il fut saisi d'une sombre crise, il sortit de son lit et se jeta d'une fenêtre du troisième étage. Il ne se tua pas, mais fut effroyablement écrasé, tant et si bien qu'il demeura à moitié putréfié et dans une angoisse horrible, appelant la mort immédiate et trouvant que la démarche de cette ennemie cruelle était trop lente. « Il dit qu'il était désolé de s'être manqué, raconta l'abbé ; mais maintenant, je crois qu'il a des idées plus justes et que la religion lui apporte une consolation. Son frère est un ange, mais il a, lui aussi, les plus sombres dispositions et une impatience extrême. Il est venu ici voir le pauvre

homme, mais n'ose demeurer, de peur de se comporter comme son frère. »

L'abbé m'avoua ensuite qu'il avait lui-même souffert très sérieusement d'hypocondrie. « C'est étonnant, dit-il, ce pouvoir que l'imagination exerce, même quand on est en pleine possession de sa raison et que l'on est convaincu que l'imagination est malade. » Il dit que le fait d'avoir supporté son mal avec patience lui a donné grande satisfaction et que Dieu l'a aidé. Il m'a dit qu'il était souvent terrifié par la crainte que dans un moment de désespoir, son imagination ne le pousse à se tuer [1]. La satisfaction que j'ai éprouvée à savoir que cet honorable pasteur a lutté contre le démon, comme je l'ai fait, et a vaincu, puisqu'il m'a affirmé que « tout cela était du passé », est impossible à concevoir.

Après avoir dîné à la Cour, je suis allé voir une *comédie* française. Le soir, l'indolence m'a poussé à me demander pourquoi je me donnais tant de mal pour tenir ce journal dans lequel je ne rapporte pas grand-chose qui puisse être qualifié d'utile. Je vous en demande pardon. Ne contient-il pas le rapport fidèle des changements de mon esprit ? Ne contient-il pas un grand nombre d'observations ingénieuses et des traits plaisants qui pourront, par la suite, être développés ? Oui, mais je peux mourir. Vrai, mais je peux vivre ; et quel trésor sera ce journal pour mes jours futurs !

Dimanche 12 *août*. — J'ai dîné avec mon cher baron de Pless, puis il m'a conduit à la chapelle du duc où j'ai entendu un psaume exécuté avec une musique magnifique, des castrats et d'autres chanteurs de l'opéra, l'orgue, un cor, des flûtes, des violons, des trompettes. C'était tout à fait paradisiaque. J'ai adoré mon Dieu et j'aspirais à la joie immortelle. C'était vraiment magnifique de voir la sereine famille de Brunswick faire ses dévotions.

Nous avions une prodigieuse compagnie pour dîner à la Cour ; et un festin tout à fait magnifique. J'étais assis près de madame de Boick, gouvernante des jeunes princesses, une vieille dame aimable et plaisante. Dans l'appartement voisin, on jouait de la grande musique et une foule de spectateurs se tenait autour de la table. Je confesse que j'étais exalté au plus haut point. J'ai éprouvé le plus grand des plaisirs en pensant, par contraste, qu'à cette heure beaucoup de plaintes et beaucoup de regards tristes emplissaient l'église écossaise d'Auchinleck. Mais comment la supporterai-je d'ici quelque temps ? Je ne sais pas et je ne m'en trouble pas à présent. Pourtant, je prends la ferme résolution d'écarter les *veteres avias* [2]. Puissé-je être ferme et joyeux !

Après le dîner, nous avons été dans le jardin, puis il y eut un concert à la Cour, puis grande réception dans la chambre à coucher du duc, où

1. Le fils de l'abbé devait se tuer en 1772. On pense que ce fils servit de modèle à Gœthe pour son *Werther*.
2. Absurdes vieux préjugés (Perse).

chaque dimanche il reçoit les hommages de ses sujets. J'ai joué au whist. Je n'étais pas invité au souper, et j'ai eu la faiblesse de rentrer chez moi un peu vexé. Voilà bien là l'esprit rendu trop délicat par la vie facile. Tout de même, je me suis dit qu'au milieu d'une pareille foule, le maréchal avait pu facilement m'oublier.

Lundi 13 *août.* — Dans ma chambre est entrée ce matin la plus jolie fille que j'ai jamais vue ; une *blanchisseuse*, dix-huit ans, fraîche et gaie. Je lui ai parlé allemand avec une aisance qui ne m'est pas habituelle et je lui ai dit que je ne voudrais pour rien au monde la débaucher afin de me donner quelques jours de bon temps et de plaisir. Mais si elle voulait aller avec moi en Angleterre, puis en Écosse, je serais très gentil avec elle. Elle était vraiment candide. Sa beauté me faisait frissonner. Je pensais que, pour l'occasion, je pourrais être un vieux patriarche, il n'y aurait alors pas de mal à ce qu'elle voyageât avec moi. Elle a refusé, mais a promis de revenir de temps en temps.

Je suis allé chez Feronce, comme je le fais presque chaque matin ; si je ne le trouve pas, je m'amuse à feuilleter ses livres. « Un essaim d'idées qui se mêlent confusément dans ma tête me rend perplexe », dis-je. « Mais, répondit-il, avec le temps, chaque idée s'installera dans sa cellule. » C'est bon. A la Cour, j'ai rencontré le marquis Cavalcabo, un noble italien d'une ancienne famille, pas riche, mais très savant et extrêmement intelligent. Il m'a dit : « J'ai beaucoup souffert d'une faiblesse de l'estomac et d'un relâchement des nerfs. Mais je me suis guéri en prenant de la glace. L'eau, monsieur, en se mélangeant avec la nourriture, l'amollit et le froid de la glace donne de l'élasticité aux fibres de l'estomac. » Son système m'a beaucoup plu et la vivacité de son expression me le faisait apprécier davantage encore. J'ai décidé de l'essayer et il m'a promis de m'apprendre comment on fait de la glace.

Après dîner, j'ai assisté à un beau spectacle de danseurs de corde avec le duc et toute la Cour. J'ai oublié de noter dans ce journal qu'un jour de la semaine passée nous avons eu un bal à la Cour auquel j'ai dansé très agréablement. J'ai invité la princesse héréditaire pour un menuet, elle m'avait fait la grâce d'accepter, mais nous venions à peine de nous faire la révérence quand les violons ont attaqué une contredanse que le prince héréditaire devait commencer. Aussi fûmes-nous arrêtés. Ah ! comme j'ai été mortifié.

Ce soir, il y eut encore un bal. Aussitôt qu'elle m'aperçut, l'aimable princesse vint vers moi avec un sourire céleste et me dit : « Monsieur Boswell, finissons notre menuet. » Donc, j'ai dansé avec Son Altesse Royale qui danse excessivement bien. Nous avons fait un très joli menuet anglais, ou britannique si vous voulez, car il était dansé par un gentilhomme écossais et une dame anglaise. Quelles merveilleuses idées j'avais ! Je dansais avec une princesse ; la petite-fille du roi George dont j'avais si souvent célébré l'anniversaire dans le vieil Édimbourg ; avec

la fille du prince de Galles, qui protégea Thomson et d'autres hommes adonnés aux sciences et aux muses ; avec la sœur de Georges III, mon souverain.

Je note toutes ces variantes pour montrer comment mon imagination peut enrichir un objet, et quels multiples plaisirs je puis éprouver quand je suis bien. C'était magnifique d'être dans un tel cadre. J'ai dit à la princesse : « Madame, je remercie mille fois Son Altesse Royale de l'honneur qu'Elle me fait. J'en parlerai aux miens aussi longtemps que je vivrai. » Ensuite, la princesse Élisabeth, qui va être reine de Prusse, et la princesse Dorothée me firent danser. Mes esprits tressaillaient ; pourtant, j'étais solennel et j'essayai d'étendre ma vision au monde du futur. C'était merveilleux d'être dans le palais de Brunswick, de voir l'illustre famille, brillante et gaie et le prince qui se divertissait après ses scènes d'héroïsme.

Je ne sais pas si j'ai déjà mentionné dans mon journal le comte Schouvalov, le chambellan de l'impératrice de Russie [1]. Un petit homme vif, qui connaît le nom des livres, sinon plus, et qui a une grande aisance de manières. Nous nous entendions bien. Dimanche soir, nous nous tenions près d'une fenêtre avec le prince héréditaire qui dit : « Il est très difficile de combiner le travail et le plaisir » et quand il eut parlé de guerriers qui risquent tant pour la gloire, il ajouta : « C'est folie. » Il dit aussi : « Une fois, j'ai accompli un acte généreux pour un homme qui était mon ennemi. Il est mort, mais je vous donne ma parole que le souvenir de cette action me procure toujours un vrai plaisir. » Ce soir encore, je n'ai pas soupé à la Cour.

Mardi 14 *août.* — Ce matin, à six heures, je suis allé au Collège de Caroline, pour voir le jeune Fawkener, fils de Sir Everard [2]. Lui, moi et un M. de Bloem, un Allemand, nous sommes allés à Wolfenbüttel, à cheval. Tandis que nous chevauchions, j'étais aussi gai et joyeux que dans mes années d'adolescence, et toutes les horreurs que j'ai endurées depuis n'ont laissé aucune trace dans mon esprit. Eh bien ! ne pourrai-je pas enfin être au paradis ? C'était un jour magnifique. Fawkener est un jeune homme gentil, beau, aimable. La campagne entre Brunswick et Wolfenbüttel est très belle. A Wolfenbüttel, qui n'est pas une vilaine ville, nous avons vu le palais, ancienne résidence des ducs. Nous avons admiré la belle bibliothèque. La salle est une vaste rotonde et contient dix mille huit cents livres et cinq mille manuscrits. Cette bibliothèque a été fondée par le duc Antoine Ulrich, arrière-grand-père du duc actuel.

Nous avons vu l'encrier de corne de Luther, celui qu'il lança à la tête du diable quand le diable lui apparut. Il le frappa avec une telle force que l'encrier, qui est en plomb, porte une profonde empreinte et est tout aplati. Un bon symbole de l'humeur outrancière de ce réfor-

1. Et le cousin de l'amant de la tsarine Elisabeth.
2. Ami de Voltaire.

mateur. Nous sommes allés ensuite à Salzdahlum[1], où nous avons vu le jardin, dans lequel il y a un Parnasse orné de neuf muses, assez laid. Mais le palais est beau et comporte une galerie de peinture qui contient beaucoup de toiles estimables et une galerie de porcelaine.

De ma vie, je n'avais contemplé, dans cet ordre, des pièces aussi belles. La porcelaine est magnifique et disposée avec un goût excellent. Je suis rentré très vite en ville, tout gai et rayonnant et j'ai dîné à la Cour avec plaisir. Le soir, je suis allé au Grand Opéra, le comte russe Schouvalov m'a invité dans sa loge, il m'a dit : « Venez, monsieur, asseyez-vous à côté de ma femme. Je vous assure que j'ai beaucoup de considération pour vous. » J'ai pris sa main et j'étais content.

Mercredi 15 *août*. — J'ai passé la matinée avec mon bon abbé Jerusalem. Il m'a dit que le duc était un homme estimable mais passionné et qu'il se laisse parfois aller à de terribles rages. « Le prince a l'air pensif et même mélancolique », ai-je dit. « Monsieur, me répondit-il, il a toujours aimé la guerre ; depuis sa jeunesse, la guerre l'a enchanté. Il a un esprit qui n'est jamais tranquille. Il a besoin de beaucoup d'occupation et de grands moyens. A présent, il n'est pas bien. La plus grande Cour ne peut, à ses yeux, égaler un camp. Aussi n'est-il plus le grand homme qu'il était. Après avoir eu tant à faire, il est à présent tout à fait oisif. D'autre part, il est obligé de plaire au duc. Chaque matin, régulièrement, il doit être à la parade ; sa matinée ainsi est occupée sans profit pour l'esprit. Ensuite, il doit s'habiller, aller à la Cour, recevoir, aller au théâtre : bref, il doit perdre son temps d'une manière qu'il considère comme indigne de lui. »

Cette description plut à mon esprit mécontent. Je me rendis compte que tous les rangs de la société comportent une part de peine. L'abbé me dit aussi que le prince a de bons principes religieux et n'abjurera jamais le christianisme, bien qu'il soit souvent emporté par ses passions. Son Altesse est venue dernièrement trouver l'abbé et s'est plainte, car par inconduite et en fréquentant des infidèles, ses principes vacillaient, il a donc prié l'abbé de rassembler pour lui une somme exacte des preuves du christianisme, afin que son esprit soit toujours apaisé. Très gentiment, l'abbé m'a promis une copie de ce résumé.

Jeudi 16 *août*. — J'ai passé la matinée chez moi, à écrire. J'ai essayé d'écrire à M. Johnson tous les jours depuis que j'ai pris la résolution de lui demander une charte d'amitié, mais je n'ai pas encore réussi. Le manque d'exercice m'abat. L'*opérette* ne m'a pas beaucoup amusé. A la Cour, durant le souper, je me suis détendu. Je suis rentré chez moi joyeux. J'avais des quantités d'idées délicieuses. L'impression que l'humanité est envoyée sur la terre pour rassembler des idées comme des fleurs. Ceux qui prennent leurs idées dans des livres les ont de seconde

1. Résidence d'été des ducs de Brunswick.

main, comme les fleurs sur le carreau de Covent Garden. Tandis que ceux qui les prennent dans la vie réelle les ont fraîches du jardin, ils les cueillent eux-mêmes.

Samedi 18 *août.* — L'hypocondrie m'a tenu. Pourtant, j'ai bien marché le long des remparts d'où j'avais une belle vue. Puis j'ai assisté à la parade qui en vaut la peine. Ensuite, le marquis Cavalcabo et moi sommes allés voir le cabinet du duc qui est très remarquable. Il renferme beaucoup de médailles, de pierres précieuses, des antiquités de différentes sortes et des curiosités naturelles. Il y a là une coupe d'onyx que Montfaucon a décrite. Puis je suis allé chez l'honorable Stammer qui est tombé de cheval et s'est cassé le bras. J'ai dîné chez la princesse héréditaire, après j'ai vu une pantomime très intelligente. Arlequin se transforme en centaure et en sentinelle, les deux entrées étaient très bonnes. Le centaure était constitué par deux arlequins.

Dimanche 19 *août.* — Je suis retourné à la chapelle du duc, mais si abattu que je pouvais à peine goûter la noble musique. Pourtant, par la raison, j'ai conservé ma dévotion et mon espérance immortelle. Pless et moi nous sommes ensuite promenés dans le jardin. Il dit qu'il était très mélancolique, tout à coup, sans raison. Je lui ai expliqué cette déplorable maladie et je lui ai conseillé de faire du cheval et d'être gai. Il m'a dit qu'il vivait avec une *danseuse*, une italienne. « Je ne me marierai jamais, dit-il, je serais jaloux comme un diable. Je n'engagerai jamais mon honneur sur aucune femme vivante. » Il possède aussi un penchant religieux, il est pieux et ne pense pas qu'entretenir une fille soit un péché. Il m'a conduit à la chaquelle romaine où nous avons vu sa charmeuse.

Lundi 20 *août.* — Le baron Bassewitz m'a dit qu'il tenait une liste régulière de tous les étrangers qui passent à la Cour de Brunswick. Cette idée m'a plu. Il inscrit leurs titres, leur charge, la date de leur arrivée, la durée de leur séjour. Aujourd'hui est arrivé un comte de l'Empire et quelques autres étrangers. J'ai deviné une certaine joie sur les visages des courtisans quand on annonce des étrangers. Pas étonnant. Cela leur apporte des idées nouvelles. Et j'ai pu remarquer que Leurs Altesses aussi étaient contentes.

J'ai écrit tout l'après-midi. J'ai soupé chez la princesse héréditaire où il y avait beaucoup de monde. Lady Mary Coke m'a contrarié. J'ai retrouvé chez elle les absurdes manières distantes des dames anglaises qui pétrifient les gens. Je suis devant elle exactement comme devant lady Northumberland, comme un pilier de « marbre froid et terne » et je la regarde sans oser l'approcher. A la fin, je me suis avancé et j'ai dit : « Comment se fait-il, madame, que je puisse parler à toutes ces dames étrangères avec aisance et qu'à vous je puisse à peine dire un mot ? » « Monsieur, a-t-elle dit, nous n'avons pas la même aisance. »

Quelques autres syllabes grondèrent faiblement dans l'air. Puis nos lèvres se collèrent de nouveau.

Mardi 21 *août.* — Ma dernière journée à Brunswick. J'ai dit à la Cour : « Je reviendrai dans vingt-cinq ans pour voir qui est mort et qui vit encore. » J'ai dîné dans une atmosphère de chagrin voluptueux. Je ne dois pas oublier de noter que je suis tombé amoureux de la belle princesse Élisabeth. J'ai parlé de l'enlever au prince de Prusse et de causer une seconde guerre de Troie. Madame de Boick était ma confidente. Je me suis également épris de lady Mary Coke. Madame de Boick m'a demandé : « Eh bien, monsieur, est-ce la dame anglaise ou l'allemande qui occupe votre fantaisie, ce soir ? » Au cours de la soirée à l'Opéra, j'étais tout à fait transporté.

J'ai dit à Cavalcabo : « On parle beaucoup de la légèreté et de la vivacité des Français, mais en vérité, ils ont plus de jugement que les Anglais. Ils ont toujours des règles. Les Anglais n'en ont aucune. » « Monsieur, dit-il, les Français semblent avoir plus de frivolité, mais en réalité, ils n'en ont pas tant que cela. Un Français saute et danse devant sa maîtresse, mais il est néanmoins maître de lui. L'Anglais, cependant, est tout caprice et avec tout le sang-froid du monde il mettra le feu à la maison. »

J'étais morose à la cour. J'avais pris congé du prince héréditaire. J'imaginais la vie d'un courtisan ici. Je me mettais à la place de chacun par un effort d'imagination ; mon caractère mélançolique me faisait trouver toutes leurs situations difficiles, même celle du duc. Pourtant, je me rappelais les meilleurs moments et j'éprouvais un regret agréable. Je pris rapidement congé de la duchesse. J'ai vu dans sa chambre un portrait du roi de Prusse, le seul pour lequel ait posé Sa Majesté. Il est très ressemblant mais trop voûté.

En prenant congé du duc, j'ai dit : « Sire, vous avez à votre Cour des personnes plus brillantes que moi, mais aucun homme n'est *meilleur*, ni plus sensible à la politesse que Votre Altesse m'a témoignée. » Le duc de Brunswick m'a répondu : « Monsieur, je suis très content que votre visite ici vous ait plu. » En vérité, j'espérais encore plus de civilités que je n'en ai reçu, car le duc m'avait parlé à Charlottenbourg. Je grossis tous les événements en ma faveur, et le vent de ma vanité les gonfle, les rend immenses. J'ai pris tendrement congé des dames et des messieurs de la Cour et j'ai dit : « N'est-il pas triste de ne plus jamais nous revoir ? »

Mercredi 22 *août.* — J'étais déprimé. Je suis allé à la parade et j'ai vu le duc une fois encore. Je me demande comment il peut s'empoisonner l'existence chaque matin à faire défiler ces hommes. J'étais convaincu qu'on juge de toutes les situations par comparaison et que celui qui a été laird d'Auchinleck pendant dix ans se sent aussi grand que celui qui a été dix ans duc de Brunswick. Puis j'ai pris congé de l'abbé

Jerusalem. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis toujours triste de quitter une chambre dans laquelle j'ai vécu. Je n'ai pu avoir d'autre moyen de locomotion que la poste, ce qui m'a un peu contrarié. Cependant, j'espère que la Cour supposera que je voyage en compagnie. Je suis monté dans le fourgon postal en dehors des portes et nous sommes partis.

Vendredi 24 août. — Pourquoi noter que je suis entouré de canaille, que je suis secoué à en avoir mal, que l'air du soir se rafraîchit, que j'ai dormi à chaque étape ? En tout cas, j'ai la très mauvaise habitude de courir chaque fois vers l'écurie, de me faire un lit de paille ou de débris, de m'y jeter et Jacob m'appelle quand on souffle dans la corne. C'est très dangereux, je pourrais facilement être volé. Les chevaux pourraient se détacher et me piétiner, m'écraser dans l'obscurité.

Dessau.

Lundi 24 septembre. — Je suis arrivé à trois heures à Dessau, je me suis habillé aussitôt et j'ai immédiatement envoyé au maréchal de la Cour les compliments de M. de Boswell, Écossais, en le priant de me faire l'honneur de me recevoir et de me présenter à la Cour. Il demanda à me voir au palais à cinq heures. J'ai bientôt reçu du prince un élégant carrosse et un valet de pied tout chamarré. A cinq heures, j'étais à la Cour. Et quelle drôle de chose ! Ma chance m'avait troublé, j'étais timide, comme un paysan affublé de riches vêtements. Le maréchal ne parlait pas français, ce qui était un peu étrange.

J'ai remis une lettre du comte d'Anhalt de Potsdam au prince Jean Georges. Je fus présenté à trois princesses et au prince Albert. Jamais aucune famille ne me plut autant. C'était le jour d'un des grands concerts. Nous y avons assisté. Le prince régnant n'était pas là, ce que j'ai beaucoup regretté, car il a été en Angleterre, il aime ce pays, parle l'anglais et aime voir des Britanniques. Neitchütz, son grand écuyer, qui a lui aussi été en Angleterre, se trouvait à Dessau et fut très aimable avec moi. J'ai soupé à la Cour où tout allait très bien. Les deux princes ne parlaient que l'allemand, aussi la conversation était-elle difficile. Pourtant, je me suis débrouillé assez bien pour plaire et l'on m'honora en m'offrant l'un des chevaux du prince pour aller chasser, ce que j'ai accepté avec reconnaissance. J'étais dans une vraie bonne forme.

Mardi 25 septembre. — Comme un chasseur endurci, je me suis levé à cinq heures. M. de Barenhorst m'a présenté au prince Dietrich, l'oncle du prince régnant. C'est un vieillard, grand et avenant, de soixante-deux ans. Il était autrefois feld-maréchal au service de la Prusse. Il a toujours aimé chasser. Il a à présent deux meutes de bons chiens. Tout à fait un de ces vieux Allemands rudes et cordiaux. Il m'a pris par la main

1. Capitale du duché d'Anhalt.

et m'a montré ses écuries, puis nous sommes sortis. Le vieux gentilhomme se rendit au rendez-vous dans son cabriolet découvert. La meute comprend cinquante couples. Il y avait beaucoup de chasseurs portant un joli uniforme rouge et bleu. Il y avait aussi de nombreuses et magnifiques *cornes de chasse* dont le son réveilla mon sang.

Les forêts de Dessau sont splendides, pleines de beaux chênes, quelques-uns même sont énormes. Je montais un brave vieux cheval blanc, très calme, au pied très sûr, pas lent du tout. Pour aujourd'hui, pourtant, je me suis tenu près du jeune prince Albert[1] qui coupait à travers bois par des chemins droits, agréables, ménagés en divers endroits. On dépista un grand cerf et nous courûmes après lui. C'était la première fois que je pratiquais ce divertissement, le plus noble en vérité.

La chasse a duré plus de deux heures. A la fin, le cerf s'est jeté dans l'Elbe et il fut à la fois foulé, noyé et mis à mort par le *coup de grâce* du chasseur. Les cors sonnèrent et nous nous rassemblâmes tous. C'est alors que les princesses sortirent de leur carrosse. Je dois rapporter une petit anecdote qui ne va pas très bien avec le strict décorum. La maîtresse du prince était dans un cabriolet, juste derrière le carrosse. Mais elle n'en a pas bougé.

Après les félicitations et les remerciements d'usage au prince Dietrich, on nous servit une collation de viande froide, de pain, de beurre et de vin. Pendant ce temps, le cerf fut dépouillé et les plus beaux morceaux de venaison mis de côté. On découpa le reste tandis que le vieux prince était assis tranquillement avec sa feuille d'appel et énumérait tous les chiens pour voir s'il n'en manquait pas. J'eusse voulu les entendre répondre, surtout qu'il y en avait quelques-uns d'anglais parmi eux. Ils furent tous rassemblés au fouet jusqu'à ce que leur faim s'exaspérât presque à la furie. La peau et les bois furent placés par-dessus les morceaux découpés au moment où l'on lâcha la meute, sans doute pour donner aux chiens l'image du cerf. On les enleva aussitôt après qu'ils eurent attaqué et ils purent dévorer en paix.

Le prince Dietrich me présenta alors le pied du cerf en me disant : « Mon cher monsieur, c'est une marque de distinction. » J'étais content. Je le placerai dans le musée d'Auchinleck avec une inscription sur une plaque d'or ou d'argent, disant qu'il fut offert à laird James, quatrième du nom, par un prince allemand avec lequel il eut l'honneur de chasser au cours de ses voyages. Nous portions tous des guirlandes de chêne à nos chapeaux et nous sommes rentrés gaiement à Dessau.

Mercredi 26 septembre. — Après le dîner, je suis allé chez la princesse Wilhelmine, la tante du prince. C'est une grande et joyeuse princesse, très puissante et forte, mais son orgueil est d'une excellente sorte. Il ne se montre pas sous la forme d'un silencieux dédain mais d'une splendide magnificence.

Sa Grandeur a son *grand écuyer*, sa *grande maîtresse*, sa *dame d'hon-*

1. Frère du prince régnant.

neur, bref une véritable Cour, en quelque sorte. Elle m'a demandé de revenir à six heures. Je l'ai fait et j'ai trouvé quelques autres invités, nous étions huit en tout. Nous avons joué aux cartes jusqu'à huit heures, puis nous avons soupé, excessivement bien. Elle était très gaie et la conversation s'est très bien passée. Juste assez de retenue pour me plaire. Eh bien ! je suis heureux à présent.

Jeudi 27 *septembre*. — Nous avons monté des chevaux du prince après avoir visité ses écuries en ville et nous sommes allés voir le bétail polonais et hongrois dans d'excellents pâturages qu'il possède. Ils sont en général d'une couleur bleuâtre et rappellent les bêtes écossaises des Highlands. En vérité, ils sont plus grands, mais comme les nôtres, ils sont efflanqués et fermes et quand on les met dans les pâtures riches, ils font du bœuf excellent. Nous avons aussi vu les jeunes chevaux dont le prince a une énorme quantité. J'étais très amusé par ces scènes rurales et tout à fait d'humeur à devenir un fermier intelligent à Auchinleck. Un baron écossais ne peut pas mieux faire que de voyager en Allemagne. Qu'il visite les Cours allemandes où il peut apprendre le français et des manières polies tout en étant avec des gens qui vivent de la façon dont il devrait vivre chez lui. Il peut y apprendre à accepter son caractère avec dignité, et à avoir sur les terres paternelles la félicité d'un prince. Qu'il fasse un tour dans les délicieux pays du Sud pour enrichir son esprit d'une variété d'idées brillantes, et donner à ses manières une politesse encore plus raffinée. Mais qu'il n'y reste pas trop longtemps. Qu'il ne fasse pas fondre au soleil d'Italie son acier calédonien.

Samedi 29 *septembre*. — Nous nous sommes retrouvés au palais du défunt prince Maurice qui appartient à présent à la princesse Wilhelmine. Elle y a donné aujourd'hui une splendide fête pour le prince Charles de Saxe, duc de Courlande, titre dont le tyran russe l'a privé. Je lui ai été présenté et je l'ai trouvé charmant, parfaitement gai et affable.

J'ai beaucoup admiré un général saxon qui était avec lui, un Piémontais, un homme aimable d'une quarantaine d'années, qui possède l'aisance de manières la plus parfaite que j'ai jamais vue, il est tout à fait maître de lui. Il possède ce genre d'*esprit* qui fait merveille dans la conversation, parlant de *l'homme machine* et *d'un corps bien organisé*. Il a sur commande le rire le plus agréable. Moi qui suis bon comédien je sentais que c'était fabriqué ; mais c'est si bien organisé qu'il n'y a pas une personne sur cent pour voir le truc.

Nous avons eu un dîner magnifique. La *noblesse* de Dessau était rassemblée. Nous étions quarante-sept en tout. Il y avait de la musique dans la pièce voisine, et par un hasard extraordinaire que je ne puis décrire, ils ont, parmi d'autres airs, joué une contredanse écossaise. « *The Cambells is coming Oho ! Oho !* » Cela provoqua dans mon esprit un curieux mélange d'idées allemandes et calédoniennes. J'étais plein de santé et très heureux. J'avais exactement les mêmes sensations que lors-

que j'étais enfant. Je crois qu'il n'est pas impossible de se retrouver exactement tel que l'on a été. Il suffit d'avoir l'esprit plein des mêmes idées. Après le dîner nous avons pris le café et bavardé une heure à peu près. Je ne bois plus jamais de café ni de thé depuis que le marquis de Cavalcabo m'en a exposé les fâcheux effets. Dans la soirée, nous avons assisté à un magnifique bal. Le duc de Courlande est le meilleur danseur que j'aie jamais vu. J'ai dansé avec les trois princesses. Une collation froide et du vin nous furent servis. Bref, c'était parfait.

Dans la grande salle où nous avons dîné et dansé il y a une extraordinaire curiosité ancienne. Léopold, prince de Anhalt-Dessau, le grand-père du prince actuel, était un grand conquérant. Il commandait dix mille Prussiens dans l'armée alliée du duc de Marlborough durant la guerre de Succession. Les sièges et les batailles auxquels il prit part sont inscrits sur les fenêtres. Pas sur la vitre. Non, sur les solides traverses de bois. Quand il revint de la guerre, il rassembla ses braves grenadiers et il fit peindre, d'après modèle, toute une compagnie d'entre eux, avec le nom sous chaque portrait. Ils sont vêtus de la longue capote bleue, qui était autrefois l'uniforme prussien, ils ont leurs armes et tout leur accoutrement. Cette idée m'a beaucoup séduit. L'effet est si singulier [1].

KARLSRUHE.

Lundi 8 *novembre.* — Je suis arrivé à Karlsruhe, la résidence de la Cour de Baden-Durlach. Je suis descendu à la Darmstadter Hof, une très bonne auberge. J'ai bien soupé et j'ai retrouvé ma bonne humeur.

Vendredi 9 *novembre.* — Le baron de Thüngen, maréchal de la Cour de Gotha [2], m'a donné une lettre pour sa sœur, madame de Schmidburg. Elle n'est pas en ville, aussi suis-je ici sans aucune recommandation. J'ai envoyé une carte à M. de Stetten, Oberschenk (Grand Échanson). Il m'a répondu qu'il parlerait de moi au margrave.

Un peu plus tard, il me fit dire que le margrave serait heureux de me voir et qu'un carrosse viendrait me chercher à midi pour m'emmener à la Cour. Un peu plus tard, M. de Stetten m'a fait visite. Il a été colonel au service du margrave. C'est un homme franc, poli et honnête. A midi un carrosse et un valet sont arrivés de la Cour. J'étais un peu déprimé, mais j'ai pris mes résolutions. Je fus présenté au frère du prince qui a un régiment au service de la Hollande, un homme gentil, silencieux et au prince Eugène, l'oncle du margrave *à la mode de Bretagne*, c'est-à-dire le cousin de son père. Ce prince est au service de la Sardaigne.

Juste avant le dîner, le margrave a fait son entrée [3]. Je lui fus pré-

1. Boswell quitta Dessau le lendemain.
2. Où Boswell avait passé quelques jours en octobre 1764.
3. Karl Friedrich, considéré comme un des princes les plus intelligents de l'époque. Son petit-fils devait épouser Stéphanie de Beauharnais.

senté. Son abord est aimable, réservé, modeste. M. de Stetten agit comme un maréchal et porte une canne, il en donna deux coups distincts sur le sol et les assistants dirent en silence une prière ; puis nous nous sommes assis à une table qui fut fort bien servie. Après le repas, le maréchal frappa encore le sol et l'on dit une autre prière. Puis le prince s'est retiré un moment, le café était prêt, le prince est revenu. Il m'a dit qu'il était allé deux fois en Angleterre. Il s'exprime remarquablement bien en anglais. Il m'a parlé de lord Wemyss, de sir James Stewart, de lord Dunmore (tous des Écossais, bravo !) et aussi de milord March. Sa Grandeur connaissait bien la littérature actuelle écossaise. Je lui ai parlé de la *Select Society*, je lui ai dit que j'en avais fait partie, en même temps que Hume, Robertson, etc. Il était très attentif à chaque petite anecdote.

Je crois qu'il m'a trouvé très agréable. M. de Stetten m'a dit : « Monsieur, le margrave ne soupe jamais en compagnie, mais si vous daignez venir à la *table du maréchal* nous en serons très honorés. » A huit heures, je suis allé à la table du maréchal où j'ai retrouvé Stetten, le grand écuyer et une joyeuse compagnie. J'étais à la place d'honneur. On me traita avec beaucoup d'égards. J'étais très amusé par deux jeunes courtisans qui voulaient paraître élégants à mes yeux. L'un d'eux demanda : « Avez-vous lu les *Fables* de La Fontaine ? » L'autre répondit du bout des lèvres : « Non, je me consacre aux réalités. »

Samedi 10 *novembre*. — A dix heures, ce matin, M. de Schmidt, un Suisse conseiller à la Cour, est venu me chercher pour m'emmener à la Bibliothèque du margrave. J'ai vu une très belle collection. Mais une moitié des livres de Sa Grandeur est à Bâle, où il possède un palais. M. Molter, le bibliothécaire, fut très courtois. Il a voyagé en Italie. Il a beaucoup de connaissances et un peu de génie. Il est juste en train de terminer le troisième volume d'un recueil de littérature allemande. Il y a groupé de ses odes et des morceaux qu'il a traduits de l'anglais.

Schmidt s'est montré très connaisseur, surtout en ce qui concerne les antiquités. Il a remporté plusieurs prix académiques. Il est chargé du cabinet du margrave, et m'a confié que Sa Grandeur avait dit : « Ce gentilhomme me plaît beaucoup, c'est un vrai philosophe. » Il a donné des ordres à Schmidt pour qu'il me montre tout ce qu'il y a et à Molter pour que je puisse prendre tous les livres que je désire, et qu'on m'envoie un paquet de journaux de Londres. J'ai vu une collection de curiosités dont quelques-unes d'assez grande valeur. Mais le cabinet des médailles est important. Nous avons aujourd'hui commencé par les médailles anciennes. Schmidt les connaît parfaitement. Si je passais deux mois avec lui je deviendrais un amateur d'art éclairé. L'étude est intéressante.

. Aujourd'hui, je fus présenté au prince Christophe, un général autrichien, frère du prince Eugène. C'est un personnage laid et jovial. J'ai parlé avec le margrave de la sombre religion des Hollandais, de la vieille

méthode de prêche qu'emploie encore l'évêque Latimer et de l'étrange manière dont on entretient le Tout-Puissant de vétilles, comme le font les pasteurs écossais du *auld Gospel* (vieil évangile). Le temps est encore triste. Mais il s'est éclairci cet après-midi. J'ai visité les écuries qui sont magnifiques. J'ai marché dans les bois et j'ai vu la réserve de faisans, belle et sauvage. Le baron de Munzesheim, un jeune gentilhomme de la Chambre gentil et vif, m'a prêté la *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile*. J'ai lu deux ou trois heures dans la soirée. Je suis parfaitement heureux ici. Je fais des progrès et je m'amuse d'une façon rationnelle. Je suis pourtant arrivé avec l'intention de ne rester que trois jours et d'aller ensuite à Stuttgart. Je n'irai pas à Stuttgart. Je resterai ici cinq ou six jours de plus. Je ne suis pas allé ce soir à la table du maréchal.

Dimanche 11 *novembre*. — Hier soir j'ai résolu d'aller voir ce matin les appeaux du prince. Il pleuvait énormément. Pourtant, je suis allé à pied avec le brave Jacob, mon *domestique de la Cour*, et le vieux Seyfert, mon *loyn lacquay* (mon *valet de louage*) un brave garçon calme. Un *valet de louage* est inutile mais il est d'usage d'en avoir un ici. Aussi dois-je tranquillement payer un florin par jour pour cela. J'ai regardé les appeaux et comment on prenait des canards. C'est tout à fait simple. Ils en attrapent beaucoup ici. J'ai été choqué de voir le gardien tordre le cou aux canards et les jeter dans l'herbe où ils se débattent agonisants jusqu'à ce qu'ils meurent.

Quand je suis rentré, j'étais trempé jusqu'aux os. Je me suis habillé et j'ai été suivre un cours sur les médailles. Puis à table. C'était le grand jour de la Cour, les domestiques étaient magnifiquement habillés. Il y avait beaucoup plus de couverts. Deux ambassadeurs de la Cour de Rastatt venus aux nouvelles des jeunes princes qui ont la variole. Le margrave fut accaparé aujourd'hui par les devoirs de société. Je n'ai pu avoir de conversation avec lui. Je suis allé voir la chapelle de la Cour. Elle est belle, j'ai fait des visites, j'ai passé la soirée à une réunion chez M. de Gemmingen, *Président de la Chambre de Finances*. Soupé à la table du maréchal. J'aime bien y aller.

Lundi 12 *novembre*. — Je suis tout à fait en humeur de voyager. Quand une Cour est agréable, j'aimerais y passer ma vie. J'aimerais y être *attaché*. Mais si j'étais vraiment ainsi fixé, ô comme je me fatiguerais vite ! Je dois pourtant apprendre à rester à Auchinleck. C'est mon devoir, je suis né laird. Si tous les princes allemands allaient vivre dans la délicieuse Espagne, leurs familles disparaîtraient et il n'y aurait plus de Cour pour me divertir. Aujourd'hui j'ai parlé au prince de la destinée et du libre arbitre. Je m'exprimais clairement, d'une manière vivante et forte. Sa Grandeur s'est entretenue longuement avec moi. J'ai passé ma matinée parmi les médailles et les livres. Ma soirée à lire Rousseau [1] et j'ai soupé à la table du maréchal.

1. Il se préparait à le rencontrer.

Mardi 13 *novembre.* — Il n'est pas nécessaire de mentionner chaque jour les médailles et la table du maréchal. J'ai eu une longue conversation avec le prince aujourd'hui. Je lui ai raconté comment j'avais fait la connaissance de M. Samuel Johnson. Je lui ai dit que j'étais autrefois un excellent imitateur, mais que j'avais cessé complètement car cela avilissait mon caractère et me faisait des ennemis. Pendant le dîner nous avons beaucoup parlé de New Market, je les ai fait beaucoup rire en leur racontant des anecdotes à ce propos [1]. Après le repas, M. Tanner, professeur honoraire d'anglais à Strasbourg, est venu présenter ses respects. Il a passé vingt-quatre ans en Angleterre, il a appris la langue d'une manière excessivement substantielle, mais parle avec un accent tout à fait rauque. Il a raconté avoir vu M. Garrick à Strasbourg. Ce soir j'ai bu trop de vin du Rhin à souper. Je me suis enflammé. J'ai craint de voir revenir mon goût de la boisson. Pourquoi cette peur ?

Mercredi 14 *novembre.* — J'ai été chez le précepteur du jeune prince, un petit homme à l'esprit aiguisé, mais quelque peu allemand. Il s'appelle Ring et il a écrit un traité concernant les cercles et comme le cercle est l'image de l'éternité, son nom doit donc être immortel. Sa pauvre femme est pâle, falote, insipide et brave. J'étais amusé de voir Munzesheim faire du charme auprès d'elle avec toute l'attention et tous les airs de vanité que je prends avec les plus ravissantes femmes. J'étais ravi et je sentais le ridicule de la situation. Comme les goûts varient ! Elle a pourtant chanté une très tendre chanson allemande, dont les paroles sont du brave Kleist, qui fut tué durant les guerres du roi de Prusse : « *Sie fliehet fort, es ist um mich geschehen.* »

Puis je suis allé avec Schmidt voir les nouvelles constructions qui sont la gloire de cette Cour. En bas se trouve un cabinet de curiosités naturelles, magnifiquement conçu, qui appartient à madame la Margrave. Au-dessus la bibliothèque du Margrave. Je dois avoir un souvenir de ces deux salles. Après le dîner, j'ai parlé religion avec Sa Grandeur. Je lui ai dit librement mon sentiment. J'ai défendu la religion de Jésus telle qu'elle est exposée dans les quatre évangiles. J'ai soutenu qu'elle était bonne intrinsèquement. Je me suis élevé avec véhémence contre David Hume et les autres incroyants qui détruisent nos principes sans les remplacer par quelque chose de solide.

Sa Grandeur dit qu'il est très difficile de savoir si la Bible est véritablement la parole de Dieu. Il paraît être d'un scepticisme modéré. Nous avons parlé très longtemps aujourd'hui. J'ai fait transmettre par M. Schmidt mes hommages à madame la Margrave, demandant d'avoir l'honneur d'aller voir Sa Grandeur. Elle a été assez aimable pour m'accorder audience cet après-midi.

Je me suis donc présenté, elle est avenante, intelligente, facile et vivante. J'aimerais avoir une femme pareille. Elle m'a montré un très

1. Boswell avait assisté aux courses de New Market.

joli cabinet qui renferme des petits tableaux de l'École flamande. Elle m'a montré aussi une Vénus au crayon qu'elle a faite elle-même. C'est extrêmement joli, ainsi qu'un portrait de Sa Grandeur qu'elle a peint d'après modèle. Les deux sont excellents. Je lui ai parlé de son cabinet de curiosités. « On ne peut pas ne pas le remplir, m'a-t-elle dit. Le Margrave m'a appris que vous aviez promis de revenir. » « J'aurai cet honneur, madame. » « A présent, vous m'avez promis. Une promesse faite à deux personnes lie davantage qu'une promesse faite à une seule. » Le Margrave est entré et a paru content de voir Sa Grandeur si admirée. On peut à peine croire qu'une princesse peigne si bien. Un jeune courtisan est venu passer la soirée avec moi. Il se présente comme mécréant et matérialiste, sans aucune notion de la vie future. Je lui ai parlé avec une ferme vivacité ; je lui ai montré comme il m'était inférieur. Et que s'il raisonnait selon ses principes, il me volerait mes *louis d'or* s'il avait la possibilité de cacher son larcin.

Jeudi 15 *novembre.* — Aujourd'hui pendant le dîner j'ai parlé avec le prince de plantations. J'ai vu son nouveau jardin avec toutes sortes d'arbres fruitiers. Il sera très beau. J'étais un peu déprimé aujourd'hui et je commençais à me dire que le Margrave n'était pas tellement gentil. Quelle méprisable inconstance ! Je lui ai pourtant parlé de l'âme humaine. Il m'a fait observer que nous ne savions pas du tout d'où elle venait. « Quand l'acte générateur est accompli, dit-il, existe-t-il une Puissance prête à mettre une âme à la minute critique, et à la reprendre si l'expérience rate ? » Nous avons ri de bon cœur de cette plaisanterie, et j'ai retrouvé ma belle humeur. Je suis allé ensuite une fois encore chez madame la Margrave et j'ai vu ses tableaux tout à mon aise.

Puis j'ai été écouter de la musique chez le président Gemmingen. Ensuite je suis rentré chez moi mais je n'ai rien pu écrire. Je me suis fait excuser ce soir à la table du maréchal.

Vendredi 16 *novembre.* — Munzesheim m'a encore emmené faire une promenade. Le temps était exquis. J'étais plein de vie. J'étais amusé d'entendre : « Sa Grandeur aime les jeunes filles. Il aime toute chose saine et fraîche qu'il peut prendre sans peine, car il est modeste. »

Et maintenant que je rapporte mes talents de courtisan. Depuis mon plus jeune âge j'ai respecté les grands. Dans les bosquets d'Auchinleck je me complaisais déjà à des rêves ambitieux. Depuis que je suis en Allemagne j'ai ardemment souhaité trouver un prince de mérite qui m'apprécierait vraiment, et dont l'amitié pourrait être l'orgueil de toute ma vie. Je me plaisais à imaginer que je pourrais en trouver un parmi tous les princes que j'avais l'intention de rencontrer. Après avoir vu un certain nombre de Cours, j'avais presque abandonné cette idée. Mon projet ne s'est réalisé qu'ici. J'ai trouvé un honorable prince, grave, savant, qui a reconnu mon mérite. Il m'a montré toutes les marques d'estime, parlant beaucoup avec moi. Il y a quelques jours, je lui ai dit : « Est-il

possible, monsieur, que lorsque je serai parti je puisse vous donner quelques témoignages de ma gratitude ? » Il m'a répondu : « Je vous écrirai de temps en temps ; et je serai très heureux de recevoir vos lettres. »

Le prince de Baden-Durlach a une décoration qu'il distribue. Il a créé l'Ordre des Chevaliers de la Fidélité. Ils portent une étoile et un ruban autour du cou. Lord Wemyss l'a reçue. Je la voudrais bien. Je suis décidé à l'obtenir si c'est possible. Quand le prince m'a suffisamment honoré pour me proposer de correspondre avec moi, j'ai pensé qu'il m'accorderait certainement cette décoration. Je lui ai demandé une fois, *en passant*, si seuls les comtes pouvaient la recevoir. « Il suffit d'être gentilhomme, » m'a-t-il répondu. Munzesheim m'a dit que le prince était assez enclin à la donner. Comme c'était mon dernier jour ici je me suis présenté pour prendre congé.

— Je ne puis vous demander de rester plus longtemps, m'a dit le prince, je crains que vous ne vous lassiez.

— Absolument pas, ai-je dit, mais je suis un peu pressé maintenant, je reviendrai, pour un plus long séjour.

Puis j'ai rassemblé tout mon courage et j'ai murmuré : « Monsieur, j'ai une faveur à vous demander, une très grande faveur. Je ne sais pas si j'oserais le faire. »

J'avais tout à fait l'attitude du courtisan, l'air modeste et embarrassé alors qu'en réalité j'étais très à l'aise. « Quoi, monsieur ? » demanda-t-il. J'ai répondu : « Votre Grandeur m'a dit qu'un bon gentilhomme pouvait obtenir l'Ordre de Votre Grandeur. Monsieur, puis-je me permettre de vous demander si, en vous apportant la preuve que je suis un bon gentilhomme, je pourrais obtenir l'Ordre ? » Il réfléchit. Je le regardais tranquillement. Il répondit enfin : « J'y penserai. »

— Monsieur, vous avez déjà été si bon pour moi, lui dis-je, que je me flatte d'avoir le mérite d'obtenir une telle faveur. Quant à mon rang, je puis vous assurer que je suis d'une très vieille souche de gentilshommes (il y a quelques jours j'avais fait à sa Grandeur l'historique de ma famille) et cela peut paraître étrange, mais, monsieur, j'ai un lien de parenté avec mon souverain puisque je suis allié à la famille de Lennox et à la famille royale de Stuart. Je suis, monsieur, l'un de vos fiers Écossais. Si vous m'accordez cette faveur, vous me rendrez heureux pour la vie, en ajoutant à l'honneur de ma famille ; et je serai fier de porter dans mon pays l'Ordre de la Fidélité d'un tel prince.

Il parut content. Je dis : « J'espère, monsieur, que vous n'avez pas mal pris ma démarche. J'avais grande envie d'obtenir cette faveur et j'ai pensé que c'était pitoyable de vouloir ce que j'appréciais tant, sans oser avoir le courage de le demander. » « Faites-moi parvenir un certificat de votre généalogie, me dit-il, et nous verrons quand vous reviendrez. » Oh ! je vais l'avoir. J'ai pris congé de Sa Grandeur très respectueusement.

Puis je suis allé chez le président Gemmingen, où j'ai écouté de la

musique, j'étais gai, j'ai dansé. J'ai une instabilité de caractère à peine croyable. Ici, parmi la musique et la danse, je suis aussi joyeux que si rien ne m'avait jamais froissé. Mon esprit est comme une pompe à air qui reçoit et rejette les idées avec une facilité merveilleuse. Munzesheim est resté un peu chez moi. Je lui ai raconté en confidence comment j'avais agi auprès de son souverain à propos de la décoration. Il m'a dit que je l'aurais quand je reviendrai. Je l'ai prié de me parler clairement. Il m'assura que je pouvais y compter. J'ai soupé à la table du maréchal où l'on m'aime beaucoup. On a remarqué que le Grand Écuyer avait davantage parlé avec moi qu'avec aucun autre étranger. Il est silencieux et renfermé. Je l'ai mis à l'aise, je l'ai lancé sur le sujet des chevaux, dont je suis, par parenthèse, complètement ignorant. Mais j'ai eu assez d'adresse pour que cette conversation tournât bien.

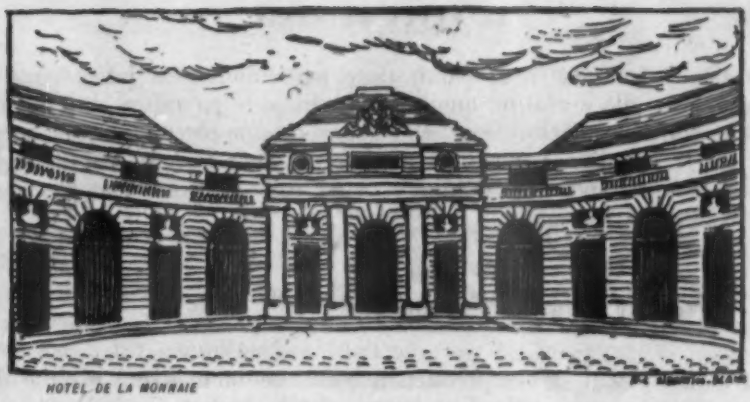
Après le repas j'ai pris congé d'eux tous, très gentiment et j'ai dit : « Messieurs, je serais très malheureux en quittant cette salle si je pensais que je ne reviendrai pas » et sur mon honneur c'était vrai.

Samedi 17 *novembre.* — Je suis resté debout toute cette nuit pour écrire mon journal. Comme d'habitude je me suis senti beaucoup mieux. Cela décharge ma bile. Hier soir j'ai décidé de faire impression et j'ai donné à mon cocher et au *domestique de la Cour* un louis chacun pour la bourse commune des domestiques et un ducat à chacun personnellement. Je leur avais remis d'autre part une bouteille de vin par jour. Ainsi ai-je payé fort bien mon écot. Je suis parti digne et plein d'indulgence, comme lord Maréchal. Le *coureur* italien du prince, qui ressemble à lord Calloway, a couru devant la voiture pendant longtemps. Je lui ai donné toutes les pièces d'argent que j'avais. Le rustre sait comment flatter, il m'appelait : « Monsieur le Baron » [1].

JAMES BOSWELL

TRADUCTION DE CÉLIA BERTIN

1. Le soir du même jour, Boswell était à Rastatt à la Cour du margrave de Baden-Baden.



HOTEL DE LA MONNAIE

LA FRANCE ET L'EXPANSION ÉCONOMIQUE

par Ed. Giscard d'Estaing

On croyait que les Français étaient immunisés contre la propagande. Le recours systématique aux campagnes d'opinion a été exploité par les régimes totalitaires avec des exagérations et un cynisme tels qu'il paraissait définitivement déconsidéré aux yeux d'un peuple qui a l'esprit critique. Mais voici que la sirène disqualifiée de la propagande émerge à nouveau.

Nous entendons quotidiennement dénoncer les méfaits de l'immobilisme et vanter les avantages du mouvement. A y regarder d'un peu plus près, on constate que les apologistes du mouvement en politique étrangère ont préalablement multiplié les piqûres destinées à paralyser l'organisme dont ils déploraient la prétendue passivité. A la suite de quoi ils lui ont administré des doses massives d'excitant qui lui ont donné des crises à forme épileptique.

En matière économique, la succession de ces étonnants phénomènes nous a été heureusement évitée. Peut-être le déclenchement d'une nouvelle inflation monétaire satisferait-il les partisans du mouvement, et de fait les pays dont la monnaie s'est effondrée ont connu des catastrophes assez spectaculaires pour ravir les esprits imaginatifs. Nous n'avons aucune honte à déclarer que, en matière monétaire pure, l'immobilisme est justement une qualité nécessaire ; la stabilité monétaire non seulement est compatible avec l'expansion économique et sociale, mais elle en est précisément la condition irremplaçable. L'évolution récente de

l'économie française nous paraît donc particulièrement intéressante à décrire car elle a réalisé, quoique avec timidité en raison de circonstances politiques déplorables, une expansion saine obtenue sans compromettre la monnaie. Comme ceux qui promettent la Lune ont de nouveau quelque espoir d'être écoutés, il est utile de fixer l'état physique de l'économie française.

Production et commerce extérieur.

L'indice global de la production constitue le meilleur résumé de l'activité économique. Pendant l'année 1954, il s'est élevé de 149 en janvier à 165 en décembre, marquant un accroissement de 10 p. 100 en onze mois. Il ne s'agit pas là d'un mouvement qui pourrait apparaître comme saisonnier, car l'indice de la production, il y a un an, c'est-à-dire en décembre 1953, était de 150, après avoir été de 145 en décembre 1952 et de 144 en décembre 1951.

Cette augmentation générale de la production correspond à l'amélioration également constatée dans la balance commerciale française. Il faut certes se garder d'avoir la superstition du déficit commercial car celui-ci peut être compensé par les excédents des autres éléments de la balance des comptes. Il n'en reste pas moins que la dégradation profonde des échanges d'un pays avec l'étranger traduit un malaise certain.

La balance commerciale de notre pays avec l'étranger (en excluant par conséquent tous les territoires de l'Union française qui font partie de la zone franc) accusait, en 1952, un déficit de 413 milliards de francs. Celui-ci baissa en 1953 à 206 milliards, puis, en 1954, à 145 milliards seulement. Ce dernier chiffre correspond à un déficit mensuel de 12 milliards en 1954. En janvier 1955, notre déficit étranger a encore baissé, n'étant que de 1,2 milliard de francs.

C'est avec la « zone sterling » que notre déficit est de beaucoup le plus considérable, avec 241 milliards, en 1954, en raison surtout de nos achats incompressibles de pétrole et de coton. Notre situation vis-à-vis de la « zone dollar » continue à s'améliorer, contrairement à l'opinion courante, notre déficit n'étant que de 70 milliards l'an passé. En face de ces deux grandes zones géographiques se situe le groupe des pays européens, vis-à-vis desquels nous avons une situation exceptionnellement favorable : en 1952 déjà nous avions sur nos voisins de l'O.E.C.E. un excédent commercial, d'ailleurs faible, de 28 milliards. Celui-ci passa à 119 milliards en 1953 et à 148 l'année dernière ; en janvier 1955, en un seul mois, il a atteint 19,7 milliards. Enfin, tous les autres pays étrangers, qui laissaient autrefois un léger déficit, nous ont donné un excédent commercial de 17 milliards en 1954.

Nous ne cherchons pas, bien entendu, à expliquer ces divers mouvements, car il faudrait entrer dans des considérations forcément controversées et discutables. Nous ajouterons simplement que la diminution massive de notre déficit commercial avec les pays étrangers tient en partie à l'augmentation de nos importations, notamment de produits alimentaires, en provenance de la France d'outre-mer, qui se sont substituées aux produits étrangers.

On se souvient que, pour défendre la balance commerciale française, la libération des échanges, à laquelle nous étions obligés par nos accords européens, fut complètement suspendue en février 1952, le système du contingentement étant réinstitué de façon quasi générale. Cette situation provoqua les réactions les plus vives et les plus justifiées de nos voisins et la France rétablit progressivement une certaine libération de ses importations, à concurrence de 8 p. 100 en septembre 1952, 18 p. 100 en décembre 1953, puis 52 p. 100 en avril 1954, pour passer à 75 p. 100 en janvier 1955.

Cette libération eût été impossible dans une mesure aussi large si une taxe de compensation spéciale et nouvelle ne s'était ajoutée aux droits de douane, pour compenser le fait incontestable de la surévaluation du franc sur le marché extérieur. On pouvait se demander si cette opération, que nous avons pleinement approuvée, réussirait, certains estimant que cette taxe était trop faible et que le déficit de notre balance commerciale allait réapparaître, d'autres prétendant que l'établissement de cette nouvelle taxe masquait notre volonté de stériliser la libération des échanges. Le mouvement général de la balance commerciale française répond victorieusement à la première critique, comme viennent de le montrer les chiffres. En ce qui concerne la seconde, qui était d'ailleurs en contradiction avec la première, elle s'est avérée également inexacte. C'est en avril 1954 qu'ont été libérés le plus grand nombre de produits, en même temps que pour certains d'entre eux une taxe était instituée. La valeur des produits, libérés et taxés, qui ont été effectivement importés en juillet 1954, a été de 2,7 milliards de francs, alors que les produits des mêmes catégories n'avaient représenté que 1,8 milliard en juillet 1953, sous le régime du contingentement. Les chiffres correspondants sont de 2,4 en août 1954 contre 1,6 en 1953. En septembre 1954, ils s'établissent à 2,5, contre 2,1 en septembre 1953. Les statistiques des mois suivants ne sont pas encore connues, et il est évident qu'on ne saurait tirer de conclusion générale sans l'examen d'une période de temps plus longue. Tout ce que l'on peut dire, sans y attacher le caractère d'une démonstration, c'est que la libération des échanges a permis des importations étrangères notablement plus importantes en France et que, cependant, et au même moment, le déficit mensuel de notre commerce extérieur, bien loin de s'accroître, s'est très largement atténué.

FINANCES ET MONNAIE.

Le signal d'alarme qui avait déclenché les mesures restrictives de 1952 était un déficit impressionnant de la France à l'Union Européenne des Paiements : 129 millions de dollars pour le seul mois de février 1952. Les déficits mensuels se poursuivirent fort longtemps, oscillant entre 20 et 50 millions de dollars. Depuis la fin de 1953, la tendance à l'amélioration n'a cessé de se manifester. En janvier 1954, le déficit n'était que de 1,8 million de dollars. En juillet 1954, pour la première fois, aucun déficit n'était enregistré, nos comptes étant en équilibre, et en octobre apparaissait enfin un excédent de 6,2 millions de dollars. Cet excédent s'établit à 5,7 en novembre, à 11,3 en décembre, à 6,3 en janvier 1955 et enfin à 17,3 millions en février.

En même temps que la situation française se rétablissait, quoique assez lentement, au sein de l'U.E.P., le Gouvernement pouvait, grâce à son aisance générale de trésorerie, rembourser son déficit antérieur. C'est ainsi que le 30 janvier 1955, le solde débiteur français subsistant à l'U.E.P. était de 318 millions de dollars, alors qu'un an auparavant il était de 832 millions.

La relative abondance des devises possédées par le Trésor français a permis non seulement le remboursement à l'U.E.P. mais aussi le remboursement, même anticipé, d'autres dettes que nous avions contractées à l'étranger, aux U.S.A. et au Canada. Il semble, au total que, au début de 1955, et tous règlements effectués, les réserves françaises (compte non tenu du stock d'or de la Banque qui est trop réduit pour pouvoir être utilisé) atteignent environ 500 millions de dollars. Cette heureuse situation résulte très largement des commandes américaines passées en France. Pendant l'année fiscale américaine 1951-1952, les États-Unis ont passé en Europe des commandes pour 635 millions de dollars, dont la France a reçu 330. L'année suivante, les commandes américaines ont plus que doublé, s'élevant à 1 500 millions et la France a continué à être favorisée avec 700 millions. Par contre, pour l'année fiscale américaine se terminant le 30 juin 1954, les commandes sont tombées à 380 millions, sur lesquels 14 seulement ont été passés à la France, c'est-à-dire pratiquement rien ; la Grande-Bretagne recevait au contraire 192 millions et l'Italie 93. Nous ignorons ce qui se passe pour l'année en cours. Nous avons suffisamment attiré l'attention sur les réactions normales du Gouvernement américain vis-à-vis de l'attitude française aberrante au regard de la Défense atlantique, pour n'avoir pas à nous étonner de voir se concrétiser ce que nous avions prévu. Le ralentissement ou la suppression des commandes n'a d'ailleurs pas d'effet actuel sur la situation de notre balance des comptes, car ce qui importe ce sont les dates de paiements, lesquelles sont liées aux livraisons, qui sont forcément très postérieures aux dates des marchés.

LE MARCHÉ FINANCIER.

Le marché intérieur français subit des influences tout à fait différentes de celles qui agissent sur le marché international du franc. Les plus importantes sont la situation budgétaire et l'évolution du marché de l'épargne.

Le budget 1955 n'est pas encore voté et on a dû recourir, dans un désordre profondément regrettable, au vote de 3 douzièmes provisoires. Les propositions déjà faites permettent d'évaluer les dépenses de 1955 à 3 575 milliards, tandis que les recettes s'élèveraient à 3 000 milliards. Le déficit de trésorerie serait donc de l'ordre de 575 milliards, comparable à celui de 632 qui était prévu pour 1954. Conformément à notre habitude, nous préférerons regarder la situation réelle et actuelle du Trésor, plutôt que les prévisions toujours arbitraires.

Les dépenses publiques ont été, suivant l'usage, supérieures aux prévisions. Mais les recettes d'impôts en 1954 ont, de leur côté, dépassé de 150 milliards celles que l'on espérait. La différence fondamentale avec les années précédentes réside dans l'aisance qu'a retrouvée la trésorerie publique. Il en est du déficit budgétaire comme de la balance commerciale. Si au déficit commercial s'ajoute une fuite de capitaux, la balance des paiements en est irrémédiablement atteinte, alors qu'un mouvement inverse dans les courants monétaires compense le déséquilibre des marchandises. De même, si au déficit budgétaire s'ajoute l'impossibilité pour le Trésor de s'alimenter sur les marchés normaux de l'épargne, la crise s'amplifie de façon irrésistible, alors qu'un déficit budgétaire devient tolérable s'il est comblé par les apports du marché financier.

Pendant l'année 1954, les grandes entreprises nationalisées ont placé pour 100 milliards d'obligations au lieu de 53 l'année précédente. Le Crédit Agricole, le Crédit Foncier et le Crédit National ont placé de leur côté 70 milliards au lieu de 37. Le Trésor lui-même a bénéficié de la souscription de 380 milliards de bons (achetés d'ailleurs pour les deux tiers par des particuliers, qui ont ainsi relayé les banques rendues davantage à leur destination essentielle). Enfin, les certificats d'investissement, qui sont un emprunt direct du Trésor, ont rapporté 80 milliards en 1954 au lieu de 49 en 1953. L'endettement du Trésor n'est certes pas sans danger pour l'avenir, s'il dépasse le rythme de l'enrichissement national ; mais en France la ruine immorale infligée à tous les rentiers par la chute du franc a tellement allégé le poids des dettes antérieures, que leur service ne représente actuellement que 5 p. 100 du budget ordinaire alors qu'en Grande-Bretagne par exemple il exige une part de 13 p. 100.

Le résultat de ces opérations est que le Trésor n'a pratiquement jamais connu de difficultés en 1954 et qu'en particulier les échéances

de la fin de l'année furent sans histoire. On peut même constater que le Trésor a cessé de recourir aux avances de la Banque de France et qu'au contraire il a remboursé, dans l'année, 68 milliards à l'établissement d'émission. On apprenait aussi que, désormais, le système des traites publiques allait prendre fin : nous avions trop souvent souligné l'hypocrisie du procédé par lequel l'Etat semblait se procurer des ressources en ne payant pas ses fournisseurs, pour ne pas signaler cet heureux retour à l'honnêteté budgétaire.

Il est évident que ces diverses mesures n'ont été elles-mêmes possibles qu'en raison du renouveau d'activité du marché financier, qui est la meilleure manifestation d'un retour de la confiance sans laquelle rien n'est possible.

Le public a surtout été sensible à la hausse de la Bourse. La faiblesse de la capitalisation boursière était chez nous la preuve d'une anémie pitoyable susceptible de compromettre tout le fonctionnement de notre économie. Un taux de capitalisation excessif des dividendes ou des intérêts est un handicap grave pour un pays, car il freine toute création d'entreprise nouvelle, et il n'est même pas, comme on pourrait le croire, un encouragement à l'épargne, laquelle, au contraire, est beaucoup plus attirée par des placements qui ne lui paraissent plus s'apparenter au jeu. La valeur des titres cotés à la Bourse de Paris s'élevait à la fin de 1951, à 1 092 milliards de francs. Les émissions nouvelles, et un léger mouvement de hausse, portèrent d'année en année ce chiffre à 1 245 milliards, puis à 1 525 pour atteindre 2 700 à la fin de 1954. On voit l'étape considérable qui a été accomplie, tout spécialement l'année passée, puisque la valeur boursière des titres cotés a augmenté de 77 p. 100. La hausse de la Bourse n'a de caractère spéculatif que si elle est disproportionnée avec le rendement des valeurs. Elle est au contraire un phénomène d'assainissement si elle ramène à un niveau raisonnable le taux de capitalisation. Or celui-ci, qui était encore supérieur à 5 p. 100 au milieu de l'été, s'établit à 4,47 p. 100 en décembre et à 4,29 en janvier 1955, ce qui est assez normal.

Cet indéniable retour de l'épargne transparaît dans bien d'autres secteurs, quoique d'une manière moins visible. Il n'y a pas tant d'années que la crainte du public le conduisait à retirer ses fonds des Caisses d'épargne. Nous ne connaissons heureusement plus ce danger, et les excédents sont désormais réguliers. En 1951, ils ont atteint 74 milliards, puis 123 en 1952, 179 en 1953 et 223 en 1954. Signalons en passant l'importance décisive de ce réservoir de ressources que constituent les Caisses d'épargne si l'on sait s'en servir pour des emplois utiles : par leur seul canal, le public français a élaboré, en 1954, des capitaux représentant le sixième de toute la fortune mobilière française existant l'année précédente... On comprend pourquoi nous ne sommes pas d'accord avec ceux qui déclarent que la France manque de ressources

et que si, par exemple, ses habitants sont mal logés, ce n'est pas le fait d'une législation absurde, mais bien le fait de leur pauvreté.

Expansion et politique.

Laissons donc parler les faits, cela vaut mieux que d'en tirer un commentaire. A vrai dire, nous serions même presque gêné par la concordance de tous les renseignements donnés, dont on pourrait penser qu'ils ont dû être choisis avec l'intention de prouver que tout va pour le mieux. Or il serait absurde de prétendre qu'il n'y a pas en France de causes de mécontentement ou de raisons d'inquiétude, alors que les unes et les autres sont au contraire des plus sérieuses, et que personnellement nous en éprouvons beaucoup. Mais il faut chercher avec loyauté à ne pas forcer les faits pour justifier un jugement préconçu.

Dans un régime d'opinion, la richesse et la pauvreté importent parfois moins que l'idée de richesse ou de pauvreté. Nous sommes à tout moment en présence de problèmes qui sont tous mal résolus, mais que nous devons simplement chercher à résoudre mieux. C'est pourquoi nous n'avons pas voulu ici aborder le fonctionnement des mécanismes fondamentaux sur la nocivité desquels nous nous sommes déjà expliqué, préférant pour cette fois prendre la situation telle qu'elle est, sans chercher à la qualifier. Le franc est incontestablement surévalué depuis 1952. Mais nous avons laissé de côté la discussion des méthodes qui ont été ou qui auraient pu être employées en matière monétaire, pour rechercher seulement les résultats qu'ont obtenus celles qui ont été utilisées. La France a joué une partie économique particulièrement difficile en maintenant un cours du franc non adéquat. Cela ne veut pas dire qu'une dévaluation l'eût guérie, si les mêmes causes avaient continué à dégrader les nouvelles positions monétaires auxquelles on se serait arrêté. Mais il n'en est que plus intéressant d'écarter la discussion sur la thérapeutique, et de se borner à un examen clinique se passant de commentaire.

Il serait donc aussi aventuré de dire que la France est économiquement sauvée ou qu'elle est en péril. Aucun de ces deux jugements ne correspondrait en rien à l'état actuel de la santé française et, en fait, le jugement ainsi porté serait influencé à peu près uniquement par une vision politique des difficultés qui menacent notre pays.

La vérité est que les discussions politiques dans lesquelles se complaît le Parlement ont perdu tout intérêt. Nous ne parlons pas seulement de ces qualificatifs de droite et de gauche qui n'ont plus de signification, au point que chaque parti prétend avoir sa gauche et sa droite propres. Cette persistance du verbalisme donne aux luttes des Assemblées leur caractère essentiel, qui est l'irréalité. Un grand industriel américain a dit un jour à Moscou : « Vous ne sauriez croire à quel

point j'ai faim de votre tungstène. Je ne me préoccupe pas de savoir s'il est bolchevique et si la machine que je ferai avec sera capitaliste : le tungstène est du tungstène, sans plus, comme ma machine sera une bonne machine. » Nos dirigeants parlementaires sont aux antipodes d'une pareille position et ils votent successivement pour ou contre le même texte, ou le même traité, suivant la couleur politique de celui qui le présente. Le tungstène du parti A est un métal inappréciable, et celui du parti B est bon à jeter. C'est ainsi également que la plus petite hausse de salaires, pourvu qu'elle ait été spectaculairement réclamée à grand renfort de meetings et de grèves, et même si une hausse des prix vient l'annuler, marque une conquête ouvrière qu'il faut célébrer, tandis que l'on reste indifférent à la hausse lente et continue des rémunérations qui est pourtant le véritable moyen d'élever sans fracas le niveau de la vie. Or, du 1er janvier au 31 décembre 1954, les salaires horaires ont augmenté de 7,8 p. 100. Mais qui le sait ?

Cette étrange transposition des valeurs tient probablement à ce que, si on étudie les mesures nécessaires, on s'aperçoit que le choix ne porte plus que sur des différences de très faible importance. Tel, qui soulevait l'admiration par des discours pertinents quand il était dans l'opposition, se reconnaît incapable d'appliquer ses propres plans quand il est au pouvoir, car il déclencherait des catastrophes qui étaient à peine perceptibles dans les nuées de sa pensée antérieure.

Il y a vraiment matière à réflexion dans la ressemblance, sinon l'identité, des solutions, dès que les données du problème sont exactement posées. La politique économique et financière de la France nous apparaît, à l'heure actuelle, comme le point de convergence auquel aboutissent presque obligatoirement les hommes d'action réalistes. Planisme et libéralisme sont un exemple des vocables pleins d'incertitudes au nom desquels on peut discuter à perte de vue sans aucun résultat pratique. Nous y verrions plutôt les positions de départ d'où viennent, les uns comme les autres, ceux qui finissent par recommander à peu près les mêmes mesures pour peu qu'ils ne restent pas ligotés par leurs théories. C'est qu'en effet le but économique et social est le même pour tous.

Dès lors qu'il y a identité de vues, on est de plus en plus conduit à l'identité des moyens, si l'on désire choisir les plus efficaces. Nous dirions volontiers que nous assistons aujourd'hui à une expérience de libéralisme pragmatique, n'obéissant pas à une idée préconçue mais docile aux réactions immédiates des choses. Et si cette expression devait déplaire, nous dirions aussi aisément que c'est là un exemple de planisme pragmatique. Si une politique a pour caractéristique essentielle de respecter les nécessités de l'expérience, elle s'établira par la force des choses sur une ligne qui sera presque toujours la même et servira de frontière à l'extrémité d'une tendance en même temps qu'à l'extré-

mité opposée de la tendance adverse. Cette indifférence à la terminologie prouve simplement qu'il suffit de considérer le point d'arrivée sans se référer au point de départ.

S'ils acceptaient ces vérités d'expérience, les députés sentiraient la vanité de cette agitation qu'ils communiquent à la vie gouvernementale en la condamnant à l'instabilité. On y perdrait l'occasion de beaucoup de joutes oratoires. Mais le pays ne les regretterait pas.

ED. GISCARD D'ESTAING

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA BOUCHE DU CHEVAL

par Joyce Cary *(Albin Michel)*

C'est peut-être là le meilleur roman de Joyce Cary. Il met en scène les aventures d'un vieux peintre, raté de génie, en révolte contre la misère et les bourgeois. Le récit, à la première personne, nous jette dans un torrent verbal, une profusion d'images inattendues et cocasses, un enchaînement de dialogues pleins d'une verve explosive. On retrouve, dans la vie de ce bohème, la truculence du *Voyage au Bout de la Nuit*, mais l'âpreté et l'amertume de Céline cèdent ici la place à l'humour. P. B.

LA PETITE PALISSADE

par Nathalie Anderson Scott *(Julliard)*

L'intrigue se déroule dans le milieu du vice new yorkais. L'élégant Eddie, un des rabatteurs du gang de la prostitution clandestine, la Grande Palissade, essaie de court-circuiter l'organisation à son profit en créant la Petite Palissade. Une autre intrigue vient se mêler à la première : un des clients, Stark, essaie de retirer une jeune fille des griffes d'Eddie. Le tout se termine par un meurtre.

Sur ce thème très « série noire » l'auteur a composé un roman de style et surtout de rythme très différent, lent, qui s'attache à rendre l'atmosphère étouffante, l'impression d'avachissement moral que dégagent les bouges, les cafés douteux, les maisons de rendez-vous hantés par les membres de la bande et leurs clients. On songe à certains romans de Simenon, dont l'influence en Amérique est considérable. P. B.

LA VIE DES LIBELLULES

par Jean Rostand *(Stock)*

La Libellule ou « demoiselle » du bord des eaux « est à tous les égards une créature prodigieuse » ainsi que le faisait déjà remarquer Swammerdam. Sa forme, ses ailes cloisonnées translucides, son vol vrombissant sont assez bien connus. Mais l'on ignore souvent ses mœurs, son comportement, ses amours. Et c'est pourquoi, Jean Rostand, tout en unissant l'art à la rigueur scientifique, analyse la physiologie sexuelle de l'adulte et de la larve, les phénomènes de la mue et de la métamorphose.

Cette nouvelle édition est rendue plus attrayante par une série nouvelle de photographies d'une rare qualité. A. T.

DES MEDECINS ET DES HOMMES

par Manuel Pombo Angulo *(Éditions S.D.M.S.)*

« L'Hôpital » est, dans ce livre, un véritable personnage. Il règne sur la ville, sur les jeunes étudiants, les « grands patrons » et surtout sur cette douloureuse humanité qui lui apporte ses plaies et ses tares. Dans cette lourde ambiance les grands espoirs, les élans vers l'amour, la simple pitié parviennent cependant à se frayer un chemin... Il fallait un psychiatre comme Manuel Pombo Angulo pour analyser l'esprit et sonder les caractères des médecins qui sont les héros de ce *roman*. Celui-ci semble devoir susciter, hors d'Espagne comme en Espagne, un attention sympathique. L'ouvrage, traduit par le docteur P. Jacquemart, paraît, en même temps qu'en France, en Allemagne sous le titre de *Der Weg des Dr Carlos*. P. L.

(Suite de la chronique bibliographique page 152.)

SUR LES SONNETS DE W. S.

par Pierre Jean Jouve

Il n'est pas d'expression plus vive et plus cruelle de l'amour, que ces incomparables Sonnets. Ce n'est pourtant pas cela seul qui fait leur gloire. Leur gloire semble plutôt attachée à l'existence d'un phénomène poétique se déroulant, à travers le lyrisme tour à tour brillant, impassible, féroce et sanglotant, dans une suite étrange de cent cinquante-quatre pièces. Le monument est si proche de l'événement, de l'expérience, qu'il ne peut être question de l'en séparer — à moins d'une interprétation paradoxale que les textes contredisent. Shakespeare, ce noble démon, est probablement ici tout entier, sous les astres de la première partie de sa course.

En appelant Shakespeare celui qui écrivit les chefs-d'œuvre de Shakespeare, nous pouvons dire que le voici vivant. Mais c'est dans une profonde incertitude, et beaucoup d'obscurité même, que se déroule pour nous le phénomène poétique des Sonnets, si étroitement lié à l'existence d'un homme. La naissance de l'ouvrage, ses proportions, sa signification, demeurent dans la nuit d'une certaine énigme, ce qui a fourni la matière d'une longue et complexe controverse académique.

Il me faut donc, avec la modestie qui convient au traducteur, et pour commencer, faire abstraction de bien des choses. On sait qu'un personnage désigné par les initiales T. T. (Thomas Thorpe) publia en 1609 un livre de cent cinquante-quatre sonnets, sous le titre : Shake-Speares /Sonnets/*Never before Imprinted* — apparemment sans autorisation de l'auteur, précédé d'une énigmatique dédicace. T. T. était un de ces éditeurs pirates de l'époque, en relation avec le théâtre, qui fréquemment volaient des pièces aux troupes d'acteurs, alors propriétaires des ouvrages. Or Shakespeare avait déjà publié deux grands poèmes (*Vénus et Adonis*, *Le Rapt de Lucrèce*) écrits en 1593 et 1594, et les avait dédiés tous deux à son protecteur, Henry Wriothesley, comte de Southampton. On sait aussi qu'il existait, vers 1598, des Sonnets écrits par Shakespeare. Dans la publication de Thorpe, les Sonnets voyaient le jour une douzaine d'années plus tard, et sans la participation de Shakespeare.

Comme on l'a fait remarquer, pour un acteur et producteur de pièces attaché à une troupe (ainsi était considérée alors la profession de dramaturge), c'était monter en grade que publier un poème lyrique. Il apparaît aussi que Shakespeare se regardait lui-même avec quelque mépris en tant qu'auteur de théâtre ; que, par contre, toutes ses espérances, il les plaçait sur son pouvoir de créer les « lignes », les « rimes » de la poésie, et que sur ce point son orgueil était assez constant, soit à propos des valeurs du contenu, de l'âme, soit pour les réussites de la forme. C'est au poème que Shakespeare confie toutes les valeurs d'éternité, en lui attribuant, et à lui seul, le pouvoir de vaincre le temps pour contenir à jamais l'objet de l'amour. Comment donc concevoir le désintéressement de Shakespeare, et sa totale absence au moment de la publication ?

Ce n'était pas que Shakespeare surveillât mal ses affaires, puisque l'on rapporte qu'il avait été « très offensé » parce que deux des sonnets avaient passé dans le recueil du *Pèlerin passionné* en 1599. Un autre chroniqueur dit que vers cette époque les Sonnets étaient connus dans l'entourage de Shakespeare et circulaient « among his private friends ». La raison pour laquelle l'édition de Thorpe, le Quarto de 1609, fut ignorée du poète, la seule raison possible, est que la publication heurtait certains sentiments et touchait certaines réputations.

Le triple plan — d'un amour passionné pour un homme, probablement grand seigneur — de la passion pour une femme, jalousement disputée — et de la collusion de ces deux amours — donnait au phénomène poétique un caractère profondément privé, presque scandaleux, qu'entouraient quelques dangers. Il devait y avoir des raisons sérieuses pour que le silence fût observé à l'égard des contemporains. Ce qui pouvait charmer les rares privilégiés ne devait pas recevoir la lumière cruelle de l'opinion. Bien au contraire, pour Thomas Thorpe, il y avait tout l'attrait de la publicité et certaine curiosité de voyeur, peut-être encore un désir de nuire, soit aux personnalités touchées par le poème, soit au poète lui-même dans sa carrière, sous la pression de coteries adverses. Pour Shakespeare il s'agissait de secret, et pour les autres de divulgation, bien que par de prudents moyens.

Nous allons voir les moyens de cette prudence. L'obscure et servile dédicace de T. T. a été l'objet de toutes sortes de disputes [1]. Avant tout, qui est *Mr. W. H.*, le « begetter » — engendreur ou fournisseur ? Comme ce W. H. est celui qui doit recevoir « cette éternité promise par notre poète éternellement vivant » — il ne semble guère juste d'accepter pour cette grande formule un sens anecdotique, ni de supposer là un nouveau venu, ami de Thorpe, ou quoi que ce soit d'équivalent ; mais bien plus

1. Dédicace du Quarto de 1609 :

Au seul engendreur / de ces sonnets naissant / Mr W. H. toute faveur / et cette éternité / promise / par / notre poète éternellement vivant / les souhaite d'abord / le bien souhaitant / aventureux / T. T.

juste de retourner les initiales, pour retrouver, sous les lettres H. W. : Henry Wriothesley, comte de Southampton. Il eût été téméraire de le désigner plus clairement, par vraies initiales et titres, car après un temps d'adversité, Southampton, rentré en grâce auprès de Jacques Ier, eût pu faire jouer la censure royale.

L'obscurité se déplace, et elle affecte à présent la construction du livre. Pleine de négligences de forme, l'édition de Thorpe présentait un texte manifestement brouillé. Il est généralement admis de nos jours que l'ordre des pièces est faux. L'ordre est faux, non pas tant dans la chronologie, ce que personne ne peut contrôler, que dans le rapport des affects, des situations, donc du sens. Thorpe a sans doute arrangé lui-même un ordre, à partir de divers manuscrits ; cet ordre du Quarto, un moment altéré dans une édition de 1640, fut rétabli au XVIIIe siècle et n'a plus varié. Il constitue trois séries, et c'est sans doute en cela qu'il est le plus faux : de 1 à 126, les sonnets à l'ami, de 127 à 151, ceux à la maîtresse, enfin les deux derniers, à la destinataire inconnue, qui traitent deux fois un même thème emprunté à l'anthologie grecque.

On peut dégager, à propos de l'ordre, les principales idées suivantes. Il y aurait le plus grand intérêt à pouvoir reconstituer un ordre de « composition », qui rendrait compte des divers mouvements, passions, reproches, excuses, pardons, jalousies, ayant réellement jalonné l'expérience intime. Un tel ordre de composition n'est pas forcément selon le temps, mais il est selon l'âme et à travers l'art. La similitude de certains sujets, et de certains systèmes d'images, permettrait des rapprochements de textes inattendus. La succession du Quarto, à l'opposé, est à la fois confuse et systématique ; confuse, comme il ressort du voisinage bizarre entre maintes pièces ; systématique, car elle sépare complètement en deux séquences les deux parties de l'aventure amoureuse.

Mais il paraît particulièrement impossible de retrouver un classement en partant de la vue théorique des choses (avec surestimation, satisfaction, infidélité, reprise et rupture), à cause de la présence d'une continuelle dialectique de l'amour. Bien des sonnets d'inspiration et de direction contraires peuvent avoir été composés dans un même instant de l'aventure. Il n'est pas dit que les sonnets à la femme « noire » doivent être placés après les sonnets à l'ami « clair » : j'inclinerais à penser qu'ils auraient plus de sens s'ils étaient connus les premiers. Il n'est pas dit non plus que les séquences devraient être séparées ; je les souhaiterais étroitement mélangées, pour un emmêlement profond du cœur. Shakespeare dit formellement, dans le sonnet 144, qu'il a « deux amours ».

Il résulte de tant de dissonances que la lecture des Sonnets n'est pas entièrement satisfaite par une retouche quelconque à l'ordre du Quarto. Si l'on veut sentir pourtant l'extraordinaire monument homogène, on doit prendre connaissance de chaque pièce en la reliant à toutes les autres, on doit lire en panorama. Le trouble est diminué lorsque le

sonnet est replacé par l'imagination en plusieurs endroits possibles, qui composent tous ensemble un très unique *lieu* passionnel.

Les interprétations sont nombreuses, en ce qui touche les objets du double amour. Beaucoup d'hypothèses ont été gratuitement formulées, et assorties ensuite de preuves historiques sérieuses. Pour les uns, le bien-aimé fut W. H. comte de Pembroke ; pour d'autres, il s'agit bien de Henry Wriothesley, comte de Southampton. Les dédicaces des premières œuvres lyriques, toutes deux à Southampton — la seconde dédicace, de 1594, au ton sensiblement plus intime — témoignent en faveur de Southampton. Ce jeune seigneur joua un rôle très honorable après 1600 dans sa fidélité à Essex, et ne fut alors sauvé de l'échafaud que par son âge. On remarquera toutefois que, promettant sans cesse à l'ami une gloire immortelle par ses vers, le poète n'a rien fait qui pût permettre de deviner qui devait recevoir cette gloire.

Une obscurité plus banale entoure aussi la femme « noire », ensuite dénommée « Dark Lady » par la postérité. A mon avis (et sans que je fournisse aucune preuve), cette lady devait être une « harlot » — une de celles que Hogarth peindra plus tard. Femme de mauvaise vie, et peut-être de haute société. La nature des reproches qui lui sont adressés ou des demandes qui lui sont faites induit à penser qu'il s'agissait d'une femme accordant ses faveurs à de multiples amants. Il y a encore d'autres raisons, en profondeur, pour que l'antagoniste du beau jeune homme ait été une créature moins jeune et de sexualité facile.

Il est d'un intérêt beaucoup moindre d'identifier les poètes rivaux, rimeurs qui cherchaient à supplanter Shakespeare auprès du protecteur « affamé de louange, qui empire louange ». Ils furent les points d'appui d'une jalousie fondamentale, jalousie qui inclut les doutes et les inquiétudes de l'artiste : ce qui pouvait paraître diminuer la valeur de la poésie devant le bien-aimé était presque plus grave que ce qui atteignait la personne du poète.

La matière est souvent énigmatique, elle est toujours fascinante ; c'est celle d'un « concetto » profond, dans lequel, à travers une sorte de dialectique amoureuse — se développe en réalité un monde. Les fluctuations nombreuses et variées des attaches aux deux objets, homme et femme, en deux amours très dissemblables, constituent bien le roman sentimental de l'amour double, terminé par une catastrophe : l'homme et la femme se rejoignent. Mais la trame principale, conçue et exprimée en fonction de l'idée *beauté*, ici toute puissante, unit encore chaque pièce à des valeurs éthiques, dont on retrouve continuellement les thèmes : le temps, l'amour et la mort. Tout est lutte, tout est orage, tout est enfin esprit. Les Sonnets de Shakespeare offrent la démonstration de « tout » ce que peut contenir la Poésie.

PIERRE JEAN JOUVE

SONNETS DE SHAKESPEARE

Traduction nouvelle de Pierre Jean Jouve

SONNETS A L'AMI

Regarde en ton miroir, dis à la face que tu vois : le temps est maintenant venu que cette face en informe une autre, de laquelle si tu ne ravives ton bel état, tu frustreras le monde en laissant sans bénédiction quelque mère.

Car où est la très belle au sein non travaillé qui dédaignerait les soins de ton labour? Ou qui si arrogant voudrait être tombeau, de son amour, en fermant la postérité?

Tu es le miroir de ta mère, et elle en toi rappelle les amoureux avrils de son prime âge, ainsi toi à travers les vitres de ton âge pourras revoir en dépit des rides ton temps doré.

Mais si tu vis remémoré de ne pas être, alors meurs seul, et ton image meurt avec toi.

***

Ah! de l'orient quand la royale lumière lève sa tête ardente, chaque œil d'en bas fait hommage à la vision nouvelle survenue, en servant de regards sa majesté sacrée;

Puis comme elle a gravi la céleste colline, ressemblant à la forte jeunesse du plein de l'âge, les mortels regards adorent sa beauté encore et la suivent selon son pèlerinage d'or;

Mais quand du sommet haut, par le char fatigué, pareille à l'âge faible elle s'écroule hors du jour, les yeux déjà inquiets prennent une autre voie en se détournant alors de son bas cours :

Ainsi toi, te dépassant toi-même dans ton midi, mourras non regardé si tu n'as pas un fils.

Temps dévorant ! émousse les pattes du lion, fais que la terre dévore sa propre belle race, arrache les crocs pointus aux mâchoires du tigre féroce, et brûle dans son sang Phénix à longue vie ;

Rends gaies et tristes les saisons en t'écoulant, et fais ce que tu veux, ô Temps au pied rapide, du monde entier et de tous ses charmes périssants ; mais je t'interdis le plus odieux des crimes :

Ne marque pas avec tes heures le beau front de mon amour, ne trace pas là des lignes par ta plume très ancienne, permets-lui d'être dans ta course non touché, pour figurer les beautés aux hommes qui succéderont.

Et pourtant fais le pire, vieux Temps ! malgré l'injure — par mes vers mon amour est jeune éternellement.

***

Harassé par l'effort, je me hâte à ma couche, cher repos pour les membres qu'a usés la peine, mais alors commence en ma tête un voyage qui exerce l'esprit quand jeu du corps faiblit.

Car mes pensées loin de là où je suis entreprennent vers toi dévôt pèlerinage, maintenant élargies mes paupières tombantes, et fixent les noirceurs que l'aveugle sait bien.

Cependant de l'esprit la vue imaginante, sur mon aveugle vue a projeté ton ombre, qui joyau suspendu à la nuit ténébreuse fait belle la nuit noire, jeune son visage vieux.

Hélas ! ainsi de jour mes membres, de nuit mon esprit, par toi, aussi par moi, ne connaissent répit.

***

Pourquoi m'as-tu promis un si merveilleux jour, m'as-tu fait partir en voyage sans mon manteau, pour que d'affreux nuages me prennent sur ma route, voilant ton rayonnement de fumées corrompues ?

Ce n'est assez qu'à travers les nuages tu te montres, pour sécher la pluie d'orage sur ma face, car nul homme ne peut dire du bien d'un baume qui guérissant la plaie ne guérit la disgrâce ;

Ni ta honte ne peut donner remède à mon chagrin, bien que tu te repentes j'ai toujours la perte, la peine de l'offenseur n'apporte qu'un faible soulas à celui qui porte la croix de lourde offense.

Ah ! mais ces larmes, ce sont perles que ton amour verse ! elles sont riches, rachetant toute action perverse.

*
* *

Prends-moi tous mes amours, mon amour, prends-les tous ! Alors qu'as-tu de plus que tu n'avais avant ? Pas amour, mon amour, que tu puisses dire vrai amour : tout de moi était tien bien avant ce surplus.

Et si pour mon amour tu reçois mon amour, je ne puis te blâmer d'user de mon amour ; mais sois blâmé si tu me trompes moi toi-même par goût capricieux que refuse toi-même.

Je te pardonne ton larcin, gentil voleur, quoique tu te voles de toute ma pauvreté ; et cependant l'amour sait qu'il est pire peine à supporter chagrin d'amour qu'à connaître injure de haine.

Grâce lascive ! en qui tout mal apparaît beau, tue-moi de tes dédains, nous ne sommes rivaux.

*
* *

Ou je vivrai pour faire votre épitaphe, ou vous survivrez, moi en terre et pourri. Et, ici-bas, la mort n'aura votre mémoire, quand en moi toute part tombera à l'oubli.

D'ici-bas votre nom aura gloire immortelle, moi une fois parti, mourrai au monde entier : la terre ne me donnera que tombe ordinaire, quand vous serez pour les yeux des hommes enseveli.

Et votre monument sera mon noble vers, que des yeux non encore créés reliront : les langues du futur répéteront votre être, quand seront morts tous les respirants de ce temps.

Et vous vivrez, — telle est la vertu de ma plume, — où le souffle est le plus souffle, — à la bouche des hommes.

SONNETS A LA MAITRESSE

J'ai deux amours, de force et désespoir, qui comme deux esprits encore m'influencent : le meilleur ange est un homme très clair, le pire est une femme, de teint noir.

La femelle du mal, pour m'avoir en enfer, a détourné de moi mon meilleur ange, et voulu dégrader mon saint en lucifer, flattant sa pureté par un orgueil infâme.

Et que mon ange soit devenu mon ennemi, je puis le soupçonner sans sûrement le dire : comme ils sont loin de moi et tous les deux amis, je devine que l'ange est dans l'enfer du pire.

Je ne le saurai pas, et vivrai dans le doute, tant que l'ange mauvais n'aura chassé bon ange.

*
* *

Mon amour est comme une fièvre, toujours désirant ce qui plus longtemps nourrit la maladie, s'alimentant de ce qui entretient le mal, pour plaire au capricieux maladif appétit.

Ma raison, ce médecin de mon amour, irrité que ses prescriptions ne soient suivies, m'abandonne. et moi désespéré maintenant reconnais que le désir repoussant le remède, est la mort.

Je suis exclu de guérison, puisque Raison m'a exclu de sa garde, et rendu fou par incessante agitation ; mes pensées, mon discours, sont ceux d'un aliéné, en fuite devant la vérité vainement tentée.

Car j'ai juré que tu es belle et j'ai pensé que tu es claire, toi aussi sombre que la nuit et aussi noire que l'enfer.

Copyright Le Sagittaire.

JEAN VILAR

par Paul Guth

J'étais avide de savoir comment ce fiévreux parvint à percer jusqu'à l'œuvre qu'il accomplit au Théâtre de Chaillot.

De ses fenêtres, Jean Vilar aperçoit le vaisseau babylonien où il opère. Il le surplombe presque, comme ces curés dont le presbytère est niché au flanc de leur église.

Il est onze heures du matin. Il sort du lit. Il rôde dans son appartement avec des ébrouements de tigre. Une veste à carreaux blancs et noirs, pareils à ceux d'un jeu de dames, pendille sur ses épaules. Des mocassins en laine, constellés de losanges multicolores, qu'il a rapportés de Montréal, lui confèrent la souplesse féline d'un Iroquois sur le sentier de la guerre.

Il s'assied dans un fauteuil comme sur un gril. Je retrouve ce visage creusé de nerfs que j'ai si souvent admiré à la scène. Ce nez en lame de sabre sinuant selon un double méandre. Cette bouche en estafilade qui se soulève du côté droit. Ces yeux verdâtres qui se coulent dans l'angle de l'orbite, comme s'ils allaient s'enfoncer dans le crâne pour regarder uniquement la vie intérieure.

Un visage de conspirateur traqué, d'inquisiteur sur les dents, de juge édictant sa sentence, qui s'éclaire, dans l'intimité, du désir de plaire. Entendu de près, l'accent se révèle méridional, avec des chaleurs rapidement essuyées, qui baignent de familiarité les décharges des nerfs.

Il est né à Sète le 25 mars 1912.

— Bien des gens me croient Nordique parce que j'ai joué du Strindberg. Je suis très Languedocien, très différent des Provençaux. Les Narbonnais, les Montpelliérains, les Sétois se rapprochent des Bretons du Sud.

Il me rappelle que Sète est une presqu'île, que le soleil, la mer et le sel dévorent. Il y est né des poètes d'une intensité extrême : Valéry, Brassens.

Ci-dessus portrait de Jean Vilar. (Photo Agnès Varda.)

Son grand-père, un Catalan (d'où le nom espagnol de Vilar), était un de ces commerçants ambulants, qui vont de ville en ville, avec des façons d'aventuriers.

Son père s'est fixé à Sète. A quatre-vingt-quatre ans, il vend encore de la bonneterie, dans sa boutique, au numéro 13 de la rue Gambetta.

— C'est la rue où, vers six heures du soir, les jeunes gens et les jeunes filles se promènent. Là se nouent les amours, et le reste...

Il a fait ses études au collège de Sète. Il en parle avec des rebuffades, des ruades, des galops rentrés.

Il lui reste surtout, de Sète, des flamboiements de soleil, des défilés, dans les rues, de tabors marocains, pendant la guerre de 1914. Et, il ne sait pourquoi, une musique militaire anglaise, avec son hiératisme, égarée parmi ces tabors. Puis Sète en 1940. Ses quais envahis d'oranges d'Espagne qui pourrissaient, dans des délires de senteurs.

Son père avait appris la clarinette et le violon à l'insu de son grand-père. Il s'était cramponné à ces cordes et à ces tubes comme à des planches de salut. Ensuite, sous les drapeaux, il avait fait sept ans de musique militaire. Il en était resté imprégné d'harmonie.

Attaché au salut par les doubles croches, il fit faire du violon au petit Jean tous les jours, de midi moins cinq à une heure moins cinq, de six ans et demi jusqu'à quinze.

— Je regrette qu'il ne m'ait pas appris le piano. Ça s'oublie moins facilement.

Grâce à son père et à la méthode Dancla, Jean Vilar, à onze ans, put faire figure de prodige, tous les samedis et tous les dimanches, au Bar des Marins. Moyennant la somme de vingt-cinq francs (plus qu'il ne gagnera chez Dullin plus tard), il y tiendra sa partie de violoniste de jazz.

— Après avoir fait danser les filles, je jouais, pour finir, « La Méditation » de *Thaïs*, et « Le Clair de Lune » de *Werther*.

A treize ans, il rentra un soir à l'heure où son père fermait la boutique. Il lui apprit à mi-voix une immense nouvelle : « On vient de me donner le premier prix du Conservatoire. » Accablé de bonheur, son père, avec l'émotion des taciturnes, ne dit que : « Ah ! » puis il acheva solennellement de baisser son rideau.

Jean Vilar garde la tête courbée comme sous un sac de cendres. Il relève un œil et me chuchote qu'il fut collé au bachot en juillet. Il semble en avoir gardé une contrition profonde. Comme tous les méridionaux, fils d'Athènes et de Rome, il professe, au plus secret de son esprit, une révérence pour les humanités.

A distance, il voudrait avoir rencontré plus d'aisance dans ses études. Sa puberté semble avoir été fort épineuse. Elle lui a inspiré, depuis, tout un plan de réforme de l'enseignement.

— A ce moment-là, on devrait mettre les élèves en jachère pendant

un an. On leur laisserait faire des lectures. On les reprendrait après. On gagnerait du temps.

Il soupire et lance, en biais, un regard aigu et d'un vert noir, comme la feuille de laurier.

— Si je n'avais pas, au T.N.P., des rapports excellents avec les membres du corps enseignant, je vous assure que je leur garderais une dent !...

Après son bachot, enfin rattrapé de justesse, il s'inscrivit à la Faculté des Lettres et de Droit de Montpellier, qu'il prononce, à la façon de là-bas, *Montpeyer*. Il n'y reste que six mois. Un soir, dans la maison de ses parents, à Sète, où il habitait toujours, il laissa une lettre sous l'oreiller. Et il prit le train de dix-huit heures trente pour Paris.

— J'avais dix-neuf ans et demi. C'était mon premier grand voyage.

Il imitait ces fugues, pareilles à celles des anguilles, qui poussent depuis des siècles les jeunes Français vers Paris, où ils vont se fondre dans le grand creuset pour s'y découvrir eux-mêmes. Et le grand creuset ne l'épargna pas. Pendant des années, Jean Vilar allait subir les triturations que Paris impose aux néophytes pour éprouver leur résistance. Il entrait dans cet univers de chambres glaciales, de paillasses et de restaurants faméliques dont la « Vache enragée », animal héraldique de la jeunesse, garde l'entrée.

Il descendit d'abord dans un hôtel de la rue Bonaparte. Mais la chambre était trop chère. Il dut la quitter au bout d'une semaine. Il ne put pas payer longtemps, non plus, celle de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Des camarades l'hébergèrent.

— Grâce à Mario Roustan, sénateur de l'Hérault, un ami de mon père, après cinq mois j'ai pu entrer comme pion à Sainte-Barbe. Là étaient passés autrefois Péguy, Herriot, Painlevé. La fameuse « cour rose » m'a paru bien grise à côté de celle du collège de Sète.

Il fut d'abord pion de première. Puis on le jeta en pâture aux élèves de cinquième. Il eut peur. Les milliers de spectateurs du T.N.P. font figure d'agneaux à côté de ces meutes. Vert de panique, Jean Vilar alla supplier le directeur : « Je ne peux pas »... On l'affecta à la surveillance des candidats aux grandes écoles : « Des types très délicieux », qui fermaient les yeux quand le pion s'octroyait un supplément de sortie nocturne.

A vingt ans, il entra chez Dullin. Déjà, à Sète, il avait découpé dans *Bravo* un dessin qui représentait le vieux Charles en Volpone. Jean Vilar s'adressait à lui comme au magicien du théâtre, qui mijotait ses charmes dans cette roulotte bâtie qu'était le théâtre de l'Atelier, place Dancourt.

Comment était Charles Dullin, en ces temps fabuleux, envers un débutant qui portait le nom encore inconnu de Vilar ?

— Très affectueux et très distant. Très affable, et puis, tout à coup, un fossé ! Il fallait trouver un pont-levis pour le franchir.

Pendant trois mois, Vilar regarda tous les autres comparaître devant Dullin. Puis, vers ses vingt et un ans, il « passa » *Perdican*. Une certaine Madeleine Robinson lui donna la réplique.

— Dullin ne m'a pas utilisé. Je n'avais pas grande confiance en moi. Je ne m'avançais pas...

Vilar en a gardé une envie, aujourd'hui, de fouiller dans sa troupe parmi les jeunes inconnus, qu'il appelle ses « hallebardiers ». Soudain il pêche l'un d'eux par la peau du cou. Il le tire hors du lot pour lui donner sa chance.

— Jorris a joué *Le Cid* au T.N.P. il y a six ans. Nous avons eu Hirsch, Jeanne Moreau, à leurs débuts. Nous avons Yves Gacq, qui a vingt ans, la petite Chomette...

Pendant trois ans, Vilar a vécu cloîtré dans le théâtre de l'Atelier. Il ne quittait guère la place Dancourt, cette espèce de belvédère, à mi-hauteur du mont Martre et de son décor que bordent un commissariat, un urinoir, des bistros, les lieux d'élection de la mythologie de Paris.

— J'ai commencé chez Dullin à dix francs par jour. Je jouais un créancier du *Faiseur*. Dans *Jules César*, j'ai eu ma première régie : quinze francs par jour. Il a fini par me donner vingt-cinq francs. Mais il m'a dit, très gêné : « Tu sais, maintenant, la régie, je ne sais pas si... » J'ai eu la bêtise de lui dire : « Alors, je reviens à mon ancien cachet ? » Il m'a pris au mot. Il m'a rabattu à quinze francs.

Il mangeait au restaurant chez la mère Tourrenne, la bienfaitrice de l'Atelier, dont on devrait faire une sainte du théâtre et dont les comédiens, maintenant célèbres, qu'elle a nourris à crédit, devraient vénérer l'image, à genoux, à la lueur des cierges.

— Je lui dois quinze cents francs d'avant la guerre.

Vilar garde quelques visions lancinantes ou radieuses de ces jours de misère. Pendant deux ou trois mois, il a couché sur la paillasse de Brutus dans *Jules César*. Elle était « appuyée aux cintres », c'est-à-dire plaquée contre eux. Il la « chargeait », c'est-à-dire qu'il la faisait descendre, pour y coucher.

Plus tard, il a dormi sur un divan, dans la loge même du patron. Il s'est imbibé de ses sueurs, de ses colères, de ses dettes, qui semblaient s'évaporer des murs, pendant la nuit.

— Un jour la porte s'ouvre. On voit entrer un type de vingt ans, beau comme un dieu. C'était Jean Marais. Dans *Jules César* il faisait un Gaulois. Il portait un collant violine. Il était obligé de peindre en ocre tout son torse. Je n'ai jamais mieux compris la beauté des statues grecques.

Pendant l'Exposition de 1937, Vilar fut précepteur d'un jeune Américain de dix-sept ans qui visitait Paris.

— De midi à onze heures du soir, on roulait dans l'Exposition. Je lui faisais visiter les grands restaurants avec des airs blasés, comme si j'y avais passé toute ma vie.

Après le service militaire, à plus de vingt-cinq ans, Vilar n'avait pas encore ce que les familles appellent une « situation ». Il fallait pourtant faire trois repas par jour, tous les jours si possible, et coucher ailleurs que sur la paillasse de Brutus. Sans connaître les lois de la germination des céréales, il entra à l'O.N.I.B. (Office National Interprofessionnel du Blé).

— Contrôleur stagiaire. Neuf cent quatre-vingt-quinze francs par mois. Le minimum vital d'alors.

Ce rond-de-cuir était son palladium. Il le préservait des irrégularités de la bohème du comédien miteux. L'obligation de se lever à sept heures trente, de se trouver à son bureau à huit heures trente, l'empêchait de rouler de café en café, l'estomac creux, et de traîner, la nuit, dans des palabres où on refait le monde.

A sept heures du soir il était libre. Alors s'ouvrait devant lui, à la lueur des premiers réverbères, le monde enchanté du théâtre.

— L'Opéra, l'Odéon... Déjà, quand j'étais à Sainte-Barbe, j'allais tous les lundis à l'Odéon...

Décidément la patrie ne pouvait pas se passer des services de la famille Vilar. Aux sept ans de vie militaire du père, s'ajoutèrent les deux ans et demi du fils.

Un certain mois de mars, Jean Vilar, fonctionnaire du blé, fut rappelé sous les drapeaux comme « disponible ». Sur sa fiche d'identité, il n'avait pas cru bon d'évoquer le froment. La profession de comédien lui paraissant un peu trop rare, il l'avait remplacée par celle de « musicien ».

Grâce au paradoxe dont l'armée est friande, le comédien Vilar fut d'ailleurs le seul homme de troupe du centre d'infanterie alpine d'Hyères auquel on ne demanda pas de participer aux pièces récréatives, même pour accrocher une ampoule au plafond.

Au médecin qui l'interrogeait sur son pied gauche (« J'ai un sale pied gauche »), le soldat de deuxième classe Vilar se garda bien de nommer la profession de « comédien ». Devant ce thérapeute, il se para des épis entrecroisés de l'Office National Interprofessionnel du Blé. Par la vertu de cette céréale, on l'affecta à Marseille, dans la quiète Intendance. Il accédait à l'aristocratie des C.O.A. (Commis Ouvriers d'Administration). Il abandonnait la piétaille et ses molletières. Il était admis au privilège des leggings.

Vilar se complaît dans les méandres militaires de sa vie. Avec le sens

de la fatalité des Méditerranéens, il bénit l'Intendance de l'avoir sauvé. Il compte sur ses doigts les deux chances qu'elle lui a octroyées :

— Premièrement, elle m'a évité de me faire tuer ou capturer pour quatre ans dans mon régiment du 3e I.A.... Deuxièmement, on me laissait la nuit tout seul, à l'Escarène, pour garder un entrepôt qui nourrissait vingt-cinq mille hommes. « Vous devez vous ennuyer là-haut, me dit un jour le lieutenant de ma section, qui s'appelait Lagardère. Descendez à Nice. » Heureusement ! Quelques temps après, une nuit, je me tordis dans d'atroces souffrances. On dut m'opérer d'extrême urgence d'un ulcère perforé. Si on m'avait laissé, à l'Escarène, j'étais refait !...

En ouvrant son estomac, le bistouri du chirurgien révéla à Jean Vilar sa fragilité. Il appartenait à une famille d'octogénaires, tannés par l'air de la mer latine. Maintenant il s'apercevait qu'il n'en était que le rejeton vacillant. Il devait compenser par la puissance de l'esprit l'infirmité du colon.

L'O.N.I.B. et ses blés sur papier le reprirent, puis, après juin 1940, le laissèrent. Mais le souci de correction qui préside à la circulation des céréales panifiables lui fit allouer, à l'heure de son licenciement, trois mois de paie.

Jean Vilar fit l'emplette d'une bicyclette Automoto, sur laquelle il pédala de Roanne jusqu'à Sète.

Au début de l'occupation, il descendit de bicyclette pour entrer de nouveau dans le chômage. Toujours sans situation, il se trouvait Gros-Jean comme devant.

Il découvrit la Section Jeune France qui groupait des écrivains, des sculpteurs, des architectes, des peintres. Il fit la connaissance de Gischia, Bazaine, Flament, futur éditeur du Seuil.

Il entra dans la troupe de la Roulotte, de Clavé, dont il deviendra le co-directeur.

— Nous avons joué dans cent cinquante villages.

Il touchait cent dix francs par jour, le même salaire que tous les autres. André Clément et Dessailly faisaient partie de la troupe. En parcourant l'Anjou et la Bretagne, pour la première fois de sa vie il se mit à manger à sa faim.

— Pendant tout le mois de juillet, nous n'avons fait que la moitié du seul département du Finistère. A Quimper, sur huit cents places, nous n'avions que cent cinquante personnes. Mais dans les villages c'était plein: Il ne fallait jamais dépasser une agglomération de cinq mille habitants.

Dans ces voyages, Vilar apprit plusieurs choses : d'abord son métier de metteur en scène, puis l'impossibilité pour une troupe d'être gouvernée par deux directeurs, enfin, la nécessité de courir les routes, comme Molière, qui s'impose à tout comédien sentant, à vingt-cinq ans, que « ça ne marche pas ».

Après ces périples au fond des provinces, il se sépara de Clavé et se

rejeta dans Paris. Entre temps, il s'était marié et sa dernière tournée, de village en village, lui avait servi de voyage de noces.

Il commençait à mettre le pied dans ces salles minuscules qui servent de laboratoires au théâtre. Au Lancry, devant un quart d'assistants il joua *La Fontaine aux Saints* de Synge. Le 15 juillet 1953, dans une salle de la rue Vaneau, avec quelques économies (« Comment avais-je fait ça ? ») en compagnie de Gerberhrt et d'Arbessier, il monta *La Danse de Mort* de Strindberg, parce qu'il n'y avait que trois personnages.

— Strindberg est peut-être débilitant. Mais il est un des maîtres de Sartre, Beckett, Adamov, Ionesco. Il y avait dans la salle Honegger, Lenormand, Julien Blanc, par qui j'ai connu Paulhan.

Vilar célèbre le cœur de Paulhan.

— Quand j'ai fondé la Compagnie des Sept, pour m'aider à recruter des abonnés, pendant toute une matinée, chez lui, rue des Arènes, il a fait avec moi des enveloppes.

Pour qu'on participât aux frais de *La Danse de Mort*, Vilar avait placé une table dans la salle, où les mécènes versaient quatre cents francs à la première soirée, sept cents à la quatrième. Malheureusement, il n'avait pas les droits de la pièce et la Société des Auteurs fulmina.

Il continua à tituber d'emprunt en emprunt. Il opéra une ponction de trente mille francs sur un ami Sétois qui était dans le commerce de l'alimentation. Il put ainsi louer pour sept cents francs par jour et pour dix jours l'infinitésimal Théâtre de Poche, où il fit sa première mise en scène officielle : *Orage* de Strindberg et *Césaire* de Schlumberger.

Tardieu, Lemarchand, Touchard, Cocteau, Thierry Maulnier, Claude Roy, les meilleurs esprits de tous les bords le soutinrent. Le théâtricule s'emplit à craquer. Les dix représentations se prolongèrent jusqu'à soixante-dix. A la cime de ce triomphe, Jean Vilar se trouva à la tête d'une somme de deux mille cinq cents francs.

Dans un élan de munificence, Gaston Gallimard lui avança soixante-dix mille francs, d'où germa *Don Juan*, au théâtre La Bruyère.

— J'avais loué les costumes. C'était un peu dur pour Don Juan de s'habiller en confection !... Jandeline jouait Elvire. Alice Cocéa lui avait prêté sa robe. Tous les soirs, j'avais une frousse intense, surtout pour le un et le deux. Huit ans après, quand j'ai repris la pièce, j'ai su les points difficiles.

Le 3 juin 1944, la Libération arrêta Don Juan.

— Un dimanche, on a sonné l'alerte à trois heures. C'était le moment où les Alliés arrosaient la région parisienne. Au milieu du deux ou du trois, nous nous sommes arrêtés. Nous n'avons pas repris. Le soir, il n'y a pas eu de représentation.

Après avoir laissé son séducteur suspendu sur un pied, Vilar ne participa point aux combats de Paris. Il n'est ni guerrier, ni chasseur. Il lui serait aussi cruel de tuer un homme qu'un moineau. Par contre, il tint

à rester dans la capitale. Il habitait alors près de la porte d'Orléans. Tout en faisant son pain lui-même avec de la farine, il déplorait que les fonctionnaires fussent payés, que les commerçants eussent rouvert leurs portes et que les théâtres gardassent les leurs closes.

Jean Vilar voulut prouver qu'on pouvait faire du théâtre sans lumière, que le théâtre se riait des centrales électriques, qu'on aurait pu jouer la comédie sur le radeau de la *Méduse*.

— Je jouai une pièce de Bjoernson dont je changeai le titre : *Au-delà des Ténèbres*. Le premier acte était éclairé par un falot, le second par une seule ampoule, prise sur le secours du théâtre, le troisième par une lampe à pétrole.

Le 15 janvier 1945, au théâtre des Noctambules, débuta *La Danse de Mort* en représentations régulières : cent dix en tout. Un gros succès.

Badel, qui s'était assis de nouveau dans son fauteuil de directeur du Vieux-Colombier, demanda à Vilar : « Connaissez-vous *Meurtre dans la Cathédrale*, d'Eliot ? » Vilar réfléchit pendant un an. Enfin il se décida. Eliot assista à la générale. De nouveau, le succès, même pendant le mois d'août, où l'on joua sans désemplir.

Après tant d'épreuves, Vilar existait enfin. Le cinéma, sous les espèces nerveuses de Marcel Carné, le découvrait. Il tournait son premier film, *Les Portes de la Nuit*, dans l'ombre illustre de Gabin.

Maintenant le destin s'accélère. Une pièce de Koestler (« Pour un homme qui a des idées d'extrême-gauche, qu'en dites-vous ? ») dans un cinéma de douze cents places, à la Fourche. Le désert, mais Gide est venu.

Vilar sort des salles lilliputiennes pour être projeté dans les immensités. D'autres espaces infinis l'attendent.

Zervos, directeur des *Cahiers d'Art*, organise une exposition de peinture à Avignon, dans le château des Papes : d'énormes toiles de Picasso, Braque, Matisse, Léger. « Vous ne voudriez pas venir là-bas jouer *Meurtre dans la Cathédrale* ? » demanda-t-il à Vilar.

— Le château des Papes me faisait peur. Je l'avais visité à douze ans avec ma marraine.

Huit jours après, Vilar proposait un programme : *Richard II* de Shakespeare, *Tobie et Sarah*, de Claudel, *La Terrasse de midi*, d'un jeune auteur : Maurice Clavel.

Vilar créait ainsi la mystique d'Avignon. Il faisait flamber un de ces foyers de théâtre qui essaimeront dans les festivals de province et qui forment un des événements majeurs de cette après-guerre.

— Trois mois après, dans une conférence aux *Annales*, Dussane s'écria : « Il y a un poète qui serait à l'aise à Avignon, c'est Corneille !... » Elle me fit ainsi admirer Corneille, au détriment de Racine. Deux ans après, on jouait *Le Cid* dans cette grande cour d'Avignon.

En « cinq Avignon » Vilar monta *Roméo et Jeannette* d'Anouilh, *Œdipe*

de Gide, *Henri IV* de Pirandello, *Le Diable et le Bon Dieu* de Sartre, *Pasiphaé* de Montherlant.

— Avignon m'a appris les tréteaux, le plancher, la plate-forme où il n'y a rien et où il doit se passer un spectacle. Le dépouillement ? Ce mot ne veut rien dire. Matisse aussi est dépouillé... Au début on disait : « C'est un truc d'intellectuel ! » Un intellectuel, moi ? Avignon c'est le berceau, le parfum. C'est là que naissent nos idées.

Enfin le dernier bond. Après le château des Papes, le vaisseau colossal du Palais de Chaillot, fait pour le peuple de Paris.

— Jeanne Laurent, directrice des spectacles, assistait à tous les festivals de France. Après une générale elle me dit : « Ça vous intéresserait de diriger... (je crois qu'elle a prononcé le mot)... le théâtre populaire en France ? » Maligne, elle n'a pas parlé du théâtre de Chaillot. J'ai aussitôt répondu : « Ah ! pas en province !... »

Le 2 août 1951, M. Jaujard, directeur des Arts et des Lettres, convoquait Jean Vilar dans son bureau. Il lui offrait la direction de Chaillot, « Théâtre National Populaire ».

— Ma situation était faite alors. J'étais déjà lié par contrat au *Diable et au Bon Dieu*, de Sartre, jusqu'à la dernière représentation. Mais en acceptant j'aperçus aussi la possibilité de ne plus être un errant.

Il alla voir la salle qu'on lui offrait, et qui était encore occupée par l'O.N.U. Il fut grisé et terrifié. Il passait de l'Atelier (cinq cents places) et du Théâtre de Poche (quatre-vingt-dix places) à une nef de deux mille six cents places. Imaginons le capitaine d'un bateau mouche qu'on nommerait commandant d'un cuirassé.

Il reçut une subvention de vingt-huit millions. Il serait responsable financièrement.

— S'il y a un bénéfice, je le garde. S'il y a un déficit, l'État me renvoie. C'est ce qui me menace sans cesse. Imaginez que je tombe malade, que les recettes baissent...

Heureusement, à Avignon déjà, il avait appris à être le comptable de sa troupe. Il fourrait son nez tranchant dans les maquettes, les transports, les notes de restaurants, les frais de costumes.

Maintenant, à Chaillot, l'État a augmenté sa subvention : cinquante-deux millions. Mais il a dû tout acheter : projecteurs, costumes...

— Les deux premières années, je les ai finies avec un déficit. Mais on l'a comblé en repartant du pied gauche. Pour finir le contrat hors déficit j'ai dû, en juin et juillet, courir de festival en festival.

Le danger, c'est qu'on n'a jamais construit le Palais de Chaillot pour qu'il fût uniquement un théâtre.

Ce plateau de vingt-six mètres de large (plus que celui de l'Opéra, mais moitié moins profond), béant à toutes les terreurs de la démesure, propose un fourmillement de problèmes. Ce haut plateau du Groenland empêche Jean Vilar de monter les pièces qu'il aimerait.

— Un Camus m'apporterait *Le Malentendu*, ou *Caligula* : non ! Un Sartre inconnu me proposerait *Huis-Clos* : non ! Un nommé Giraudoux me présenterait *Intermezzo* : non ! Claudel m'aurait offert *L'Annonce faite à Marie*, je lui aurais répondu : « Vous ne croyez pas que cette grange ?... » Et puis, non !... Marivaux aurait écrit pour moi une pièce : non !

Pourtant la tentation de Marivaux a tenaillé Vilar dans son désert. A un moment donné, il a tenu dans le creux de sa main la troupe idéale pour le jouer : Gérard Philipe, Jeanne Moreau, Sorano... Ses steppes glacées l'en ont empêché.

Il est condamné aux rideaux noirs, aux ténèbres, d'où il fait surgir l'action par des jets de lumière, aux kilomètres que les personnages parcourent, avant d'entrer en contact avec le public, comme sur ces plages où les baigneurs doivent aller chercher la mer si loin qu'ils y arrivent fourbus.

Pour *Ruy Blas*, j'ai bien été obligé de construire un décor : *Ruy Blas, fermez la porte — ouvrez cette fenêtre.* Pour *L'Avare* je me suis rattrapé en construisant un second tréteau sur le plateau. Quant à *L'Étourdi*, on le rode lentement par crainte de ce Chaillot... Le cinéma m'a préparé à ce terrible théâtre. Il m'a initié au découpage. Il faut centrer, à Chaillot, comme une caméra centre une scène.

Pourtant le grand public, et surtout les jeunes, affluent. On a donné *Don Juan* cent dix-huit fois. Plus que la Comédie-Française en trois siècles ! *Macbeth* est accueilli avec réserve par la critique. Pourtant, deux mille trois cents personnes assistent à sa trente-cinquième.

Jean Vilar a su créer une ferveur, un style nu et décapé. Il a dégonflé les ronrons de la tradition. Il a dégraissé les vieux textes et leur a restitué l'âpreté du neuf.

Ce n'est pas pour rien que l'on compte dans sa famille l'abbé Vilar, chanoine honoraire, ancien curé de Collioure, qui sauva la Vierge Noire de Font-Romeu du vandalisme de la Révolution. On pourrait lui appliquer les louanges que son biographe décernait, en 1877, à cet ecclésiastique :

M. Vilar ne sortait guère de cette retraite obscure que lorsque les devoirs de son ministère ou ses exercices personnels l'appelaient ailleurs ou à l'église. En général c'était vers les huit heures du matin qu'il célébrait le saint sacrifice de la messe. Malgré les deux heures de prière et de méditation qu'il venait de passer, il ne se dispensait point, quand même, d'une préparation en règle. Nous n'avons jamais vu à l'autel un ministre de Jésus-Christ célébrant les saints mystères avec une foi plus vive, avec des sentiments plus expressifs de la divinité présente.

PAUL GUTH

VIE ET LÉGENDE DE DIANE DE POITIERS

par Philippe Erlanger

Diane naquit en Dauphiné le 31 décembre 1499 à l'extrême limite du XVe siècle, au carrefour de deux civilisations, de deux âges de l'humanité dont sa vie allait refléter les contradictions. Sortie du dernier bastion que la grande féodalité eût conservé en France, elle était destinée à incarner la magnificence du bon plaisir monarchique ; catholique intransigeante, imprégnée des idées du moyen âge, à prêter la figure d'une déesse païenne à la Renaissance française.

De sa marraine mythologique, elle suivit les traces dès le premier âge. A six ans, elle chassait déjà et soumettait son corps aux saines disciplines qui lui réserveraient une si belle récompense. Pendant son existence entière, Diane se lèvera avec le jour, prendra des bains d'eau froide, chevauchera fougueusement à travers bois. Les nobles animaux qui contribueront à immortaliser son image, elle ne perdra jamais le goût de les forcer.

Jean de Poitiers, sire de Saint-Vallier, son père, était le vassal fidèle des princes de Bourbon auxquels il avait l'honneur d'être allié. Aussi, confia-t-il l'enfant à Madame Anne de France, duchesse de Bourbon, fille de Louis XI, sœur de Charles VIII [1]. « N'y a guère eu dame et fille de grande maison et de son temps qui n'ait appris leçon d'elle », a écrit Brantôme en parlant de cette femme de génie.

La leçon, nous savons ce qu'elle fut grâce aux *Enseignements* de la duchesse à sa fille Suzanne. On trouve en ce précieux ouvrage des maximes que mademoiselle de Saint-Vallier fit siennes jusqu'à sa mort.

Être toujours en port honorable, en manière froide et assurée, humble regard, basse parole, constante et ferme toujours, en un propos sans fléchir.

1. Le nom d'Anne de Beaujeu, sous lequel elle est plus connue, ne lui convient pas après 1488. — Ci-dessus Anne de Beaujeu, par Clouet. (Bib. nat.)

En toute chose il faut tenir le moyen.

Anne avait marié sa fille unique à son cousin Charles de Bourbon, garçon vaillant et superbe, mais dévoré d'une inquiétude étrange. Quand François Ier monta sur le trône, Charles, devenu connétable de France, atteignit le comble de la grandeur. Fidèle aux traditions féodales, il ne manqua point d'en faire bénéficier la maison de Poitiers. Diane qui avait quinze ans entra au service de la douce reine Claude, patronne des vergers, et le connétable négocia son mariage avec un homme considérable, Louis de Brézé, comte de Maulevrier, grand sénéchal de Normandie, petit-fils naturel de Charles VII et d'Agnès Sorel.

M. de Brézé avait cinquante-six ans qui en valent au moins soixante-cinq d'à présent. Les contemporains s'accordent à le déclarer bossu, de vilaine figure, d'apparence fâcheuse, assez semblable en somme à son grand-père.

S'il ne s'agissait pas exactement d'unir la Belle et la Bête, ce mariage, même pour l'époque, offrait quelque chose de monstrueux. De nos jours il révolterait les consciences. Diane ne protesta point : mieux, elle accepta son sort d'une manière à déconcerter les âmes sensibles. Faut-il croire qu'à quinze ans l'ambition étouffait en elle tout autre sentiment ?

Pendant la « féerie de Pâques » de l'an 1515, en l'hôtel de Bourbon, devant le roi, la reine et la « seigneurie », l'enfant déjà belle, forte et grave comme Artémise, épousa le barbon bossu. Moins d'un mois après, le grand sénéchal rejoignit l'armée, bientôt victorieuse à Marignan, et la campagne l'absorba au point d'effacer quelque peu l'image de sa jeune épouse. C'est Diane qui languissait, qui lamentait le silence de l'absent ! La première lettre d'elle que nous possédions (à l'intendant Robertet) le prouve.

Au retour du guerrier commença une vie conjugale, digne, sereine, exemplaire. Diane éprouvait pleinement le bonheur d'être une des premières dames du royaume. Non pas le bonheur puéril de briller et de prendre le pas sur tant d'aînées superbes. Un bonheur sérieux, raisonné. Son rang valait à la jeune femme des avantages dont elle savait le prix. On a vu des beautés adorer des monstres, des vieillards apporter à de très jeunes êtres un trouble plaisir. Rien dans l'histoire de la chasseresse ne nous incline à supposer qu'elle ait été soumise à cette sorte d'envoûtement.

M. de Brézé conquit sa femme d'une autre manière. Diane subit son prestige, s'accommoda de sa gravité, lui sut gré de la paix noble et un peu sévère où il la faisait vivre. Naturellement froide, elle ne regretta pas d'ignorer les fureurs amoureuses. Son époux lui découvrit, non pas l'univers des passions, mais la politique, les calculs, la rapacité laborieuse avec laquelle les grandes familles travaillaient à augmenter leur opulence, leur crédit. Il donna à son caractère quelque chose de sec, de

positif, d'autoritaire, nous pourrions ajouter, si le mot avait existé, de foncièrement conservateur.

En vain Diane fera-t-elle un jour triompher l'art nouveau à côté du triste château d'Anet qu'avait élevé son beau-père ; elle n'échappera pas aux fantômes d'ancêtres procéduriers, subtils et avides. Du climat singulier de sa vie conjugale elle gardera l'empreinte à jamais.

« Belle à la voir, honnête à la hanter », a écrit François Ier, sous un portrait de la jeune comtesse de Brézé qui vivait sans faillir parmi les joyeusetés et les galanteries de sa Cour. Phrase où se résument exactement leurs rapports. C'est la catastrophe survenue en 1523 qui fournit à une postérité maligne l'occasion de les voir sous un autre jour.

Le connétable de Bourbon avait trahi, ourdi un complot afin de livrer le royaume à l'empereur et au roi d'Angleterre. Brézé en eut connaissance et le dénonça, n'imaginant pas que son beau-père Saint-Vallier y avait pris part. Bourbon s'enfuit hors de France, Saint-Vallier fut arrêté, condamné à mort. Le grand sénéchal et sa femme, forts du service rendu, implorèrent la clémence royale. François Ier ne se laissa fléchir qu'au dernier moment. Saint-Vallier tremblait déjà sur l'échafaud lorsque arriva sa grâce.

L'aventure frappa trop vivement les imaginations pour ne pas susciter des contes fantastiques et des calomnies. Le Bourgeois de Paris consigna en son *Journal* que Saint-Vallier avait conspiré par vengeance, le roi ayant défloré sa fille. C'était absurde (Diane avait alors deux enfants) et on n'en parla plus pendant quarante années. A ce moment, le protestant Régnier de la Planche, ennemi mortel de la persécutrice de ses coreligionnaires, conta une autre histoire non moins invraisemblable. Madame de Brézé (mariée depuis neuf ans) aurait « racheté de son pucelage » la vie de son père. Ces racontars, repris, embellis, amplifiés à travers les siècles, ont abouti à la fable que popularisa *Le Roi s'amuse* de Victor Hugo.

Il n'y a rien à en retenir. Mais les « baisers infâmes » dont parle le poète, Diane ne les a-t-elle vraiment jamais reçus, même en des circonstances moins tragiques ? Dix-sept lettres d'amour dépourvues d'adresse et de signature ont paru à quelques historiens fournir une réponse affirmative. Jusqu'au jour où l'auteur de ces missives — isolées dans un recueil de la correspondance de François Ier — a été, sans doute possible, identifié à Françoise de Foix, comtesse de Châteaubriant, maîtresse en titre du galant souverain.

Les esprits romanesques doivent en prendre leur parti : la Dame aux Cerfs ne fut pas la maîtresse de deux rois.

⁂

Au mois de mars 1526, la Cour de France entreprit un pathétique voyage vers les Pyrénées. François Ier fait prisonnier l'année précédente, lors du désastre de Pavie, devait être échangé contre ses deux fils, le dau-

phin François et Henri, duc d'Orléans, âgés respectivement de neuf et sept ans. Ces innocents allaient prendre en captivité la place de leur père jusqu'à l'exécution du désastreux traité de Madrid que le roi, avant d'y apposer sa signature, avait secrètement juré de ne pas respecter.

La régente Louise de Savoie, mère de Sa Majesté, partit accueillir son fils et livrer ses petits-enfants. Nombre de dames l'accompagnaient et, parmi elles, la grande sénéchale. A Bayonne, les malheureux princes, quittant leur famille, furent remis au maréchal de Lautrec chargé de les conduire en Espagne. Quel désespoir dut être le leur ! Henri d'Orléans surtout paraissait abandonné, misérable, car on se préoccupait d'abord de réconforter le dauphin. Diane sentit son cœur s'émouvoir. Comme l'enfant allait s'éloigner, elle le serra entre ses bras et lui baisa le front. Nul ne soupçonna de quel poids cette caresse maternelle pèserait un jour sur les destinées du royaume.

Le traité de Madrid ayant été déchiré, Charles-Quint fit éprouver son ressentiment aux jeunes otages. Resserrés en une étroite prison, entourés de geôliers étrangers, les fils de France vécurent dans une contrainte morale à laquelle ils n'échappèrent jamais. Henri devint peu à peu mélancolique, à la fois faible et violent, sensitif et rancunier, facilement porté à la haine et non moins vite soumis aux êtres qui gagnaient sa confiance. Il s'enivra de romans, notamment du fameux *Amadis de Gaule* de Garcia Ordones de Montalvo, rêva d'affronter mille périls pour gagner, comme Amadis, une Oriane à laquelle il prêtait le beau visage de la femme dont il avait senti le souffle en quittant sa patrie.

Lorsqu'il y revint après quatre années cruelles, il revit la chasseresse inchangée, resplendissante. C'est devant elle qu'il inclina son étendard au moment de faire ses premières armes pendant le tournoi qui célébrait la paix de Cambrai. Dès cet instant, Diane était sa Dame, la Dame qu'un paladin sert jusqu'à la mort. Il avait onze ans, elle trente.

Le grand sénéchal mourut l'année suivante, amèrement pleuré par sa femme. Veuve à trente et un ans, madame de Brézé se trouvait dans une position délicate. En se mêlant aux coquettes, « la belle parmi les belles », selon l'expression de Brantôme, risquait des comparaisons, l'orgueilleuse semblait solliciter. Sa douleur affichée la mit sur une cime, à l'abri des hommages qu'elle dédaignait. Il la rendit désirable comme l'inaccessible.

Chez François Ier, qui voulait une Cour « libre en tout », les veuves ne se contraignaient guère. Diane lança une mode austère à laquelle peu à peu nulle n'osa se dérober. Son époux mort, elle s'habilla pour toujours de noir et de blanc... afin de cacher son jeu, dit son admirateur Brantôme et « y paraissait plus de mondanité que de réformation et surtout montrait toujours sa belle gorge ».

Le contraste fut violent avec les autres « roses » de la Cour, notamment avec la nouvelle maîtresse du roi, Anne de Pisseleu, plus tard duchesse d'Étampes, qui, elle, se plaisait à porter des « robes de drap d'or

frisé, cottes de toile d'or incarnat esgorgettées et dorées avec force pierreries ». Vive, menue, rieuse, ondoyante, la favorite formait l'antithèse de la grande sénéchale, déjà olympienne en ses atours sévères et provocants.

Le roi conservait beaucoup d'amitié à madame de Brézé. Un jour, il se plaignit à elle du jeune Henri d'Orléans, de sa sauvagerie, de son air morose, de sa paresse intellectuelle. Diane sourit :

— Fiez-vous à moi, dit-elle, j'en fais mon galant.

Et, dès lors, elle enseigna au prince les raffinements de la chevalerie platonique. La chevalerie platonique obligeait un gentilhomme à servir une dame sans rien espérer en retour qu'une sorte de communion intellectuelle au royaume des purs esprits. Henri, déjà préparé à recevoir la leçon, la prit fort au sérieux, comme il prenait toutes choses. Son mariage — sa mésalliance — avec Catherine de Médicis, qui avait son âge (quatorze ans), n'y changea rien. Cette petite parvenue était cousine de Diane par sa mère Madeleine de la Tour d'Auvergne. Humblement amoureuse, laide, douce et cultivée, elle n'avait rien pour séduire un garçon épris d'amazones et d'enchanteresses.

***

Le 10 août 1536, le dauphin François mourut subitement alors que commençait une nouvelle guerre et le duc d'Orléans devint l'héritier du trône. Cela bouleversait l'échiquier politique à la grande joie du maréchal de Montmorency, chef des armées et principal ministre, auquel le nouveau dauphin vouait une affection, une confiance absolues. Ce dur seigneur, aussi rusé que brutal, selon l'occasion, avait été le compagnon, l'ami intime du grand sénéchal. Il montra à sa veuve quelles perspectives s'ouvraient devant eux.

Diane s'était-elle préparée, malgré l'énorme différence d'âge à devenir la maîtresse d'un Amadis [1] dont l'ardeur ne se contenterait pas toujours de chevalerie platonique ? Son caractère la prédisposait plutôt à jouer près du second fils de France le rôle d'une Égérie. Mais un futur roi valait que la déesse descendît de l'empyrée, que la statue s'animât. La trop prudente sénéchale ayant fait détruire toutes ses lettres à Henri, nous ignorons les circonstances exactes dans lesquelles se produisit l'événement qui se situe au cours de l'hiver 1536-1537. Heureusement Diane a laissé subsister les vers délicieux qu'elle composa afin de rappeler la scène à son amant. Si la conquête de cette veuve de trente-sept ans par un garçon de dix-sept n'eut rien d'une surprise, ce petit poème montre du moins de quelle grâce elle fut entourée :

... Ains, tremblotante et détournant les yeux,
« Nenni, disais-je — Ah ! ne soyez déçue ! »

1. La traduction en français du premier livre d'*Amadis de Gaule* fut publiée en 1540. Aucun autre roman n'exerça pendant le demi-siècle une telle influence sur la société cultivée. Le dernier livre, paru en 1556, fut dédié à Diane.

Reprit l'amour et, soudain, à ma vue
Va présentant un laurier merveilleux.
« Mieux vaut lui dire être sage que reine. »
Ains me sentis et frémir et trembler,
Diane faillit et comprenez sans peine
Duquel matin je prétends reparler.

Matin mémorable qui ouvrit au jeune prince une félicité voluptueuse de vingt-deux ans.

Diane, quant à elle, conserva sang-froid et lucidité. Aimant la discrétion, le mystère, elle sut d'emblée les imposer à son adorateur. Jamais adolescent ne se vanta si peu de sa bonne fortune. Aux yeux du public madame de Brézé demeura la grande sénéchale, digne, pieuse, altière en son deuil éternel. Mais ce deuil même devint le signe tangible du bonheur de Henri qui, désormais, ne fut, lui aussi, vêtu que de noir et de blanc.

La nuit et sa divinité lunaire étaient prédestinées à rassembler ces amants fantastiques, mieux encore, à les confondre. « *Donec totum impleat orbem* » : la devise entourant un croissant était celle du prince et devait présager sa gloire. Elle annonçait que sa puissance couvrirait un jour l'univers. Mais le croissant représentait aussi l'astre personnifié par Diane. Le profane put croire l'emblème emprunté à la belle [1], quand la vérité se trouva être exactement contraire.

Cependant, madame de Brézé mettait tant de naturel à jouer son personnage issu des romans courtois, qu'en 1546 l'ambassadeur Marino Cavalli se faisait encore l'écho de ses dupes : « Il (Henri) a pour elle une tendresse véritable, mais on pense qu'il n'y a là rien de lascif, que c'est comme entre mère et fils. »

Madame d'Étampes n'en fut pas moins exaspérée. Elle ne put supporter de se voir soudain cette rivale, son aînée de neuf ans, qui, escomptant l'avenir, attendait le moment de la supplanter. Les deux dames se brouillèrent avec fracas et amenèrent peu à peu les princes, les ministres, les seigneurs à se diviser.

Jamais, à vrai dire, les circonstances n'avaient été si propices aux menées de deux intrigantes. Des divergences profondes existaient entre le roi et le dauphin, entre les fidèles de l'Église romaine et les protecteurs de la Réforme, surtout entre les partisans d'une chrétienté, unie contre les infidèles et les hérétiques, et ceux qui, voyant dans une telle politique la perte de l'indépendance nationale, n'hésitaient pas à rechercher l'appui du sultan afin d'éviter la monarchie universelle rêvée par Charles-Quint.

Ardemment catholiques, le dauphin, Montmorency, Diane et leurs amis désiraient un renversement des alliances grâce auquel ce que nous appel-

1. Le Père Anselme au XVIIIe siècle fut le premier à mentionner cette hypothèse qui est controuvée.

lerions une Europe fédérée sous l'égide de l'empereur refoulerait les Turcs en Asie, exterminerait les luthériens. François Ier, dont la préoccupation avait toujours été d'arracher son royaume à l'étreinte de la maison d'Autriche, accepta finalement leurs vues. Ce fut l'apogée de Montmorency devenu connétable. Mais l'expérience échoua, Montmorency dut se retirer, la guerre éclata de nouveau entre Habsbourg et Valois. Madame d'Etampes et les siens triomphaient à leur tour. Ni Diane, ni son chevalier servant ne s'y résignèrent et l'on vit pour la première fois se former au sein de la Cour une opposition puissante, active.

Le roi en conçut un vif ressentiment, plaça désormais toutes ses complaisances en son dernier fils, Charles, auquel avait été donné le duché d'Orléans. Si bien qu'en signant la paix de Crespy, il changea une fois encore de politique et se rapprocha de l'empereur en échange d'avantages énormes accordés à ce cadet trop chéri [1]. Le futur roi de France risquait de trouver devant lui un second Charles-le-Téméraire. Cet acte modifia profondément la position du dauphin. Dans la chambre de Diane à Fontainebleau, il signa secrètement une protestation formelle contre le traité qui le spoliait.

Grave conflit qui s'accompagnait d'une guerre féminine impitoyable. Madame d'Etampes appelait la grande sénéchale « la Vieille », affirmait être née le jour même du mariage de sa rivale. Elle s'assura les services d'un Juvénal champenois, le poète Voulté, qu'elle chargea de salir le visage abhorré. Il en résulta les vers latins des *Hendécasyllabes* dont les plus gracieux évoquent la face peinte de la chasseresse, ses rides, ses fausses dents, ses cheveux gris, ses dents gâtées.

Diane dédaigna de riposter, sauf peut-être en propageant l'histoire du mécréant sauvé de la mort quand elle était enfant et qui lui aurait remis le philtre de l'éternelle Jouvence. Mais sa mémoire gardait soigneusement registre de chaque épigramme, de chaque perfidie.

Un éclat fameux fut l'insulte du dauphin au jeune baron de Jarnac, beau-frère de madame d'Etampes. Ce garçon dépensait trop pour sa fortune. Interrogé par le dauphin, il dit sottement que la seconde femme de son père « l'entretenait ». Henri se méprit à dessein : de son propre aveu, le dameret était l'amant de sa belle-mère ! Jarnac jura que quiconque avait proféré ce mensonge était un méchant, un malheureux, un lâche. L'héritier du trône ne pouvant se battre contre un simple gentilhomme, un de ses familiers s'offrit à être son champion. C'était La Châtaigneraie, un colosse capable de renverser un taureau. Le roi, alarmé, interdit le duel.

Jouant une telle partie, la grande sénéchale avait besoin d'appuis solides. A défaut du connétable relégué à Chantilly, la maison de Guise les lui fournit. Ces cadets de Lorraine venus chercher fortune à la Cour

1. Charles d'Orléans devait épouser la fille de Charles-Quint et recevoir en dot les duchés de Milan, d'Orléans, d'Angoulême et de Châtellerault.

de Louis XII avaient, en moins d'une génération, atteint une puissance qu'augmentait encore leur popularité : capitaines victorieux, princes de l'Église, détenteurs d'une fortune immense, ils inquiétaient le roi qui, déjà, se voyait forcé de les ménager.

François de Lorraine, fils aîné du duc Claude de Guise, avait appris que « les personnes de son rang devaient prendre plaisir à bâtir leur réputation sur la ruine de leur corps » et servait sa famille en accomplissant d'héroïques exploits. Son cadet, Charles — promu archevêque de Reims à neuf ans ! — employait, lui, le charme, l'intelligence, la ruse. Jamais tant de violence, d'orgueil et de duplicité ne se cachèrent sous des dehors si aimables. Diane, prise au piège, traita l'enjôleur comme un véritable fils. Ainsi se noua une alliance dont nul à ce moment ne soupçonnait les suites.

Le brusque décès du jeune duc d'Orléans isola en quelque sorte dans sa propre Cour le monarque malade et vieillissant. Sûrs d'être bientôt les maîtres, les amis du dauphin ne ménagèrent plus rien. A la suite d'un incident particulièrement violent, le roi exila la plupart d'entre eux, mais, craignant de provoquer des troubles, n'osa frapper celle qui avait creusé le fossé entre son fils et lui. Il continua chaque jour de subir ce visage immuable, cette grande femme en noir attentive à épier sa mort.

⁂

On avait vu avec indignation une Médicis devenir duchesse d'Orléans. Comment supporter la pensée qu'elle ceindrait un jour la couronne ? Seuls, des enfants auraient rendu cette disgrâce inévitable et la « marchande florentine » demeurait stérile ! Les politiques et les gens soucieux de conserver intact le sang de France réclamaient à l'envi la rupture d'un mariage devenu sans objet depuis la disparition du pape Clément VII, cousin de la princesse.

A force de douceur, de souplesse, de discrétion et d'humilité, Catherine était parvenue à conquérir sinon son mari, du moins son beau-père et la famille royale. Son meilleur soutien était cependant sa cousine, sa rivale, Diane en personne, qui tremblait de voir le dauphin remarié à une femme jeune, désirable et d'auguste lignée. La perspective d'un divorce terrifiait la maîtresse autant que l'épouse. L'une et l'autre priaient pour la naissance d'un héritier.

L'amour eût-il pu venir à bout du mauvais sort, que Catherine en aurait aisément triomphé. Malgré les dédains, malgré l'infidélité, elle vouait une passion d'esclave turque à ce mari si inférieur à elle par l'intelligence, si supérieur par la beauté et par la race. Hélas ! cette ardeur ne suffisait pas, ni les drogues, ni les talismans, ni les incantations des magiciens. Henri, cependant, ne se dérobait pas à son devoir. Sa maîtresse qui « avait la clef de l'alcôve conjugale » ne souffrait à cet égard aucune négligence.

Extraordinaire solidarité de deux ennemies mortelles, qu'un romancier, un dramaturge hésiterait à décrire !

Après neuf ans d'angoisse, tant d'efforts reçurent enfin leur récompense : Catherine mit au monde un fils (le futur François II) et sa fécondité ne se démentit plus. Dix enfants allaient naître en treize années.

Cet extraordinaire revirement de la nature aurait dû non seulement sauver la dauphine, mais lui rendre la dignité, l'influence convenables à la seconde dame du royaume. Il n'en fut rien. L'arc-en-ciel d'Iris que François Ier avait donné comme emblème à sa bru continua de s'effacer dans le ciel où brillait le croissant lunaire. Catherine resta la Cendrillon de son propre foyer, la servante heureuse d'être autorisée à recevoir les caresses du maître. Tel était son abaissement qu'on la soupçonnait de servir sa rivale en espionnant le roi — attendri de recevoir ses caresses et de respirer sur elle le parfum d'une Italie perdue.

***

Le 11 février 1547, François Ier fut saisi d'une fièvre tenace et le 12 mars, à Rambouillet, reparut une quatrième fois son terrible abcès au périnée qui, à ce coup, ne lui fit pas grâce. Le 29, discernant la gravité de son état, il éloigna sa maîtresse et eut avec son fils un ultime entretien au cours duquel un élan mutuel chassa de ces deux cœurs les méchantes semences qu'y avaient jetées les passions d'autrui. Après avoir donné au Dauphin ses derniers conseils et l'avoir adjuré de ne pas admettre les Guise au gouvernement, le mourant lui dit :

— Je recommande la duchesse d'Etampes à votre courtoisie. C'est une dame.

Il ajouta :

— Ne vous soumettez pas à la volonté d'autres comme je me suis soumis à la sienne.

Henri jura d'obéir et s'évanouit.

Non loin de là, Diane et les Guise, réunis, palpitaient d'émotions bien différentes.

— Voilà qu'il passe, le galant !

Ce cri atroce doit-il être attribué à madame de Brézé ou à François de Lorraine ? On en discute, mais un soldat, un chevalier aurait-il jeté pareil outrage à l'homme de Marignan couché sur son lit de mort ? Il y a dans les termes de cette dérision macabre quelque chose de féminin.

— Seigneur, soupirait François Ier, qu'elle est lourde cette couronne que je croyais que vous m'aviez donnée comme un don !

Le 31 mars 1547 il n'était plus, le roi de France s'appelait désormais Henri II et Diane de Poitiers parvenait au faîte de l'espérance humaine.

Etrange destin que celui de cette froide beauté, de cette épouse sans faiblesse, de cette pieuse et intolérante matrone couronnée par un amour

adultère à l'âge auquel la plupart de ses contemporaines préparaient leur salut ! Car il s'agissait bien d'un couronnement. Catherine porterait le titre de reine, soit ! L'héritière de Saint-Vallier ne compterait pas pour autant parmi ces créatures scandaleuses chargées d'assurer les plaisirs du maître, tremblante devant une rivale et quêtant des faveurs. Le roi disait : « Ma Dame ». Ses sujets diraient *Madame*. On avait appelé ainsi Anne de Beaujeu, Louise de Savoie, les « gouvernantes du royaume ». Alvarotti, ambassadeur de Ferrare, jugerait bientôt naturel de donner ce titre même à la favorite.

Un dessin [1], une médaille [2] et deux émaux [3] nous ont transmis les images apparemment les plus fidèles de la chasseresse à l'époque où, ayant commencé son règne, elle achevait son demi-siècle. La véritable Diane y apparaît avec son grand front, son nez fin, fier et proéminent, ses sourcils bien arqués — afin, semble-t-il, de mieux protéger l'œil dominateur auquel rien n'échappe — ses lèvres minces, serrées, orgueilleuses, qui n'apportent aucune sensualité à cette physionomie empreinte d'une majesté tranquille. L'intelligence y est inscrite et l'énergie, la ténacité, le don de subjuguer. Beauté, certes, beauté noble et vigoureuse d'une femme « qui ne cherchait point la force dans la faiblesse de son sexe » mais la trouvait « dans l'inflexible fermeté de sa nature [4] ».

On aimait alors les tailles fines, les carrures puissantes, la raideur imitée de l'Espagne. La grande sénéchale avait ces attraits et tous les autres qui rendaient une femme parfaite aux yeux d'un Français de 1550 : l'allure imposante, la gorge haute, la jambe et le bras robustes, la main mignonne et surtout la chair blanche mise en valeur par le satin noir largement décolleté.

Diane ne s'amusa point à de vaines glorioles. En dépit des tournois, des romans chevaleresques et de l'orgueil nobiliaire poussé à son paroxysme, la grande force surgie au début du siècle, l'irrésistible levier était déjà l'argent. C'est vers l'argent que se précipita cette fille de la Renaissance aussi prompte à rejeter qu'à brandir l'*Amadis de Gaule*.

Sitôt son père mort, le nouveau roi quitta Rambouillet pour Saint-Germain où s'accomplit une véritable révolution de palais. Henri avait convoqué Montmorency, lui faisant dire qu'il entendait le traiter comme « père et principal conseiller ». Son affection valait son amour en violence, en fidélité, en aveuglement. Lorsque le connétable quitta son ancien élève, il disposait d'un pouvoir absolu.

Diane, prête, la veille, à fêter l'ami retrouvé, s'offusqua de lui voir exercer une si totale emprise. Elle pensait être seule à pétrir la molle volonté de son amant et s'apercevait déjà qu'elle devrait partager ce privilège. Si son dépit fut grand, pas un instant l'habile politique ne le manifesta. Au lieu d'ouvrir une querelle intestine, elle chercha une parade.

1. Bibliothèque nationale. - 2. Bibliothèque nationale. - 3. Collection E. de Rothschild.
4. G. Guiffrey.

Il lui fallait, sans perdre une heure, donner un contrepoids au crédit exorbitant du connétable ; or, ce contrepoids, elle l'avait à sa disposition, c'était les Guise et leur génie collectif. Mais le roi n'avait-il pas juré de leur interdire l'accès du Conseil ? Sous l'influence de sa maîtresse, il accepta de croire que François Ier redoutait le vieux duc Claude, encore à demi germanique, non ses fils devenus vrais Français. En adjoignant à François et à Charles de Lorraine le jeune Saint-André, un des compagnons préférés de Henri et qui revenait d'exil, la favorite put en une nuit dresser un barrage devant Montmorency. Celui-ci n'eut pas le loisir de se défendre. D'ailleurs, le temps pressait, le temps de la revanche et de la course au trésor.

Trois jours après la mort de François Ier, la foudre tomba sur ses serviteurs, ses amis. Le connétable, les deux Guise et Saint-André se partagèrent avec Madame la réalité du pouvoir. « Ces cinq, a écrit Claude l'Aubespine, furent choisis pour la conduite et la direction des affaires... Ici est le champ et le guéret où la graine de nos séditions et partialités fut semée... »

Le connétable entraînait dans son sillage ses neveux, les Châtillon, parmi lesquels se trouvaient au moins deux hommes dignes du premier rang, Coligny et Dandelot ; mais la tribu des Guise dominait ce clan grâce à la méthode, à la patience, à l'acharnement mis au service d'ambitions démesurées.

Face à ces deux puissances ennemies, Diane comprit la manœuvre à suivre : maintenir l'équilibre entre elles serait sa tâche, son souci quotidien. Cet équilibre assurerait sa propre autorité, chacun devant posséder ses bonnes grâces pour ne pas perdre pied et bientôt s'effondrer.

Dès cette nuit du 2 avril 1547, le règne entier de Henri II se trouva tracé : l'État figurait une balance dont un faible monarque soutenu par la volonté de sa maîtresse constituait le fléau ; deux familles dévorantes occupaient les plateaux que la favorite équilibrait constamment en opposant à « la suprême faveur de Montmorency, la grandeur redoutable des Guise ».

Le gouvernement du royaume ainsi réglé, la curée commença : charges, gouvernements, prébendes, honneurs, bénéfices, pensions, dons gracieux, comblèrent les amis du roi. Diane choisit des présents qui marquaient clairement sa qualité royale : d'abord, comme s'il n'y avait pas eu d'autre reine, les joyaux de la Couronne auxquels s'ajoutèrent un diamant de madame d'Etampes et plusieurs terres également arrachées à la disgraciée. Puis une chose inouïe : à chaque changement de règne les détenteurs de charges et d'offices devaient payer un droit avant d'être « confirmés ». Le produit de cet impôt extraordinaire alla dans les coffres de Madame qui reçut encore les sommes provenant de la taxe sur les cloches. « Le roi, dit Rabelais, avait pendu les campanes au cou de sa jument. »

La France contenait beaucoup de « terres vagues », c'est-à-dire contes-

tées quant à leurs propriétaires et sujettes à procès. La belle s'en saisit. Après quoi, se rappelant la rigueur de sa piété, elle prit les biens confisqués aux protestants ou saisis chez les Juifs. Il n'est pas exagéré d'évaluer à quelque trois milliards de notre monnaie ces premiers cadeaux de Henri à sa maîtresse.

Le ravissant Chenonceaux que François Ier avait incorporé au Domaine les accrut peu après. Enfin, l'année suivante, madame de Brézé reçut le Valentinois et le Diois érigés en duché de Valentinois ce qui, sans préjudice d'énormes avantages pécuniaires, la mettait au rang d'une dynaste souveraine.

Ayant accumulé un tel butin, Madame se jugea-t-elle satisfaite ? Point encore. Le trésor public la fascinait, il lui en fallait le contrôle. Duval, trésorier de l'Epargne, eut le tort de ne pas comprendre ce caprice de jolie femme. Il fut chassé, remplacé par un sieur Blondet. Celui-là ne fit pas tant de façons. Chaque matin, après sa douche froide et sa course en forêt, Diane le recevait et s'informait des « affaires », des procès surtout. L'ancienne sénéchale de Normandie adorait les procès. Nulle n'excella si gracieusement à gober l'huître des plaideurs.

***

L'exil et la ruine de madame d'Etampes ne suffirent pas à la vengeance de Diane qui voulait une solennité extraordinaire, une formidable parade judiciaire (toujours), digne de marquer inoubliablement son triomphe sur ses ennemies. Ainsi fut autorisé le célèbre duel de Jarnac et de La Châtaigneraie. On sait que son issue ne répondit pas à l'espoir du roi et de sa maîtresse.

L'humiliation, le chagrin qu'ils en eurent s'effacèrent vite dans les ivresses de leur amour triomphant. Non que Diane permît à son adorateur des attitudes publiques incompatibles avec son personnage. Nombre de gens persistaient à croire que l'époux assidu de la Médicis recherchait en cette beauté bientôt quinquagénaire une « parfaite amie »[1]. Et un doute planerait éternellement sans les indiscrétions de l'ambassadeur de Ferrare, Alvarotti, auquel les Guise livraient les secrets intimes de leur protectrice.

Alvarotti écrivait, le 8 juillet 1547 : « On ne peut voir Sa Majesté s'occuper d'autre chose que de courtiser à toute heure la sénéchale après dîner et le soir après souper de sorte qu'en moyenne ils doivent rester ensemble au moins huit heures ! »

Quelques billets de ce parfait chevalier nous révèlent sa passion. Sa Dame est-elle malade loin de lui ? « Il ne me serait possible de vivre longuement sans vous voir. » Pendant une campagne : « Je vous supplie avoir souvenance de celui qui n'a jamais connu qu'un Dieu et une amie. » Il signe : « Celui qui vous aime plus que lui-même. » Le

1. Ronsard.

10 août 1558, *alors qu'elle va avoir cinquante-neuf ans :* « Je vous supplie avoir souvenance de celui qui n'a jamais aimé et n'aimera jamais que vous. » Et ses vers montrent une jalousie dont il cherche vainement à se garder.

Ce sont des amants exemplaires, prêts pour la légende, que l'on voit se perdre au fond des forêts tourangelles. Couple où l'homme restera toujours le « servant » de sa fière compagne. Elle seule triomphe à travers la poésie, l'œuvre d'art, le symbole. Si bien qu'à la longue, cette étonnante aventure restera dans les esprits non comme l'union de deux êtres inséparables — Tristan et Yseult, Roméo et Juliette — mais comme l'apothéose d'une femme au déclin de son âge.

Cependant, Catherine de Médicis subit un supplice qu'avouera une lettre adressée après son veuvage à sa fille la reine d'Espagne : « *Je l'aimais tant,* écrira-t-elle en parlant de son mari, *que j'avais toujours peur.* » Régente, elle bravera paisiblement le feu des batailles, les attentats, la peste. En attendant, elle tremble devant la terrible cousine qui, même dans la chambre de ses enfants, joue les chefs de famille. Heureusement, l'ennemie reste persuadée que leur intérêt commun est de vivre en bonne intelligence. Madame affecte envers sa précieuse rivale une déférence extrême et, le cas échéant, lui prodigue des soins... qu'elle se fait d'ailleurs payer ! La reine est à la fois le repoussoir et l'instrument de la favorite. C'est vers le lit conjugal que la déesse conduira inexorablement son esclave, parfois tenté de vagabonder ailleurs. « Diane forme en quelque sorte le sommet du triangle et vient en compléter l'harmonie [1]. »

Quelle maîtresse, pourtant, se reposerait à son âge sur la seule constance d'un vigoureux amant de vingt-huit ans ? Comment, se demande l'habile créature, rendre cet amateur de femmes aveugle à l'affreux ouvrage du temps ? Les romans féeriques répondent : il faut *l'enchanter.*

Les magiciens de son temps, Diane les connaît : ce sont les peintres, les poètes, les sculpteurs, les architectes. Elle les appelle et sa gloire sera, en les choisissant, d'avoir patronné cette révolution qui fait succéder à l'influence italienne une Renaissance française.

Grâce à elle, Ronsard entre « sacré poète au palais de Henri », Philibert Delorme devient surintendant des bâtiments royaux. En échange, l'imposante matrone attend d'eux une transfiguration qui interdira à son chevalier de mettre jamais en doute son indestructible beauté. Et, d'abord, puisque cette beauté se range parmi les immortels, il lui faut des temples. Chez les rois de France ce sera la galerie de Fontainebleau pleine d'allégories et d'énigmes. Diane y apparaît deux fois, ici aimable divinité lunaire que porte mollement le char de la nuit ; là infernale, redoutable, la Diane des flammes, la Triple Hécate. Combien d'autres images de la déesse vont naître sur la toile ou le bois, dans le marbre, la pierre, le bronze, l'émail ! Tantôt franchement mythologiques, tantôt à mi-chemin

1. G. Guiffrey.

de la fiction et du réel. La mûrissante sénéchale est métamorphosée en une créature surnaturelle fixée pour toujours à son apogée.

Cependant, la chasseresse veut des sanctuaires qui lui soient uniquement dédiés. A Chenonceaux elle donne la physionomie originale qu'on ne cessera pas d'admirer. A Anet, près du manoir sans grâce des Brézé, elle charge Philibert Delorme d'élever des bâtiments nouveaux. En 1552, le joyau de notre Renaissance est achevé.

C'est l'honneur de Diane que le personnage né de sa volonté se confonde avec les magnificences d'une telle maison. Tout y est splendide, exquis, parfait. Jamais déesse n'eut cadre si troublant. Mais cette déesse, cette Circé, on la cherche. Il faut que d'émerveillement en émerveillement on arrive à elle et que son apparition provoque l'émerveillement suprême.

La Diane de Jean Goujon (Giraudon).

Diane le comprend. Elle fait venir un sculpteur qui est peut-être Jean Goujon, plus vraisemblablement un de ses émules, et lui demande le miracle. L'artiste a recours aux prestiges marins. L'œuvre sera une fontaine dominée par « le monument [1] étrange, idéal et réel, amusant, noble, ravissant, qui a trompé les cœurs et qui les trouble encore, qui démentit le temps et qui la (Diane) maintint belle jusqu'à soixante-dix ans, que dis-je, jusqu'à nous [2]. »

Comment le pauvre Henri ne serait-il pas envoûté ? Au palais de l'indestructible Jouvence, chaque minute du jour suscite un prodige, l'existence est un paradis parfumé d'un éternel printemps.

⁂

Pendant dix ans, la duchesse de Valentinois soutint les Guise, champions de la guerre, contre Montmorency, défenseur farouche de la paix. Surtout à partir de 1550, quand le connétable eut tenté de la perdre en procurant au roi une maîtresse éphémère, lady Fleming. Grâce à elle, François, duc de Guise à la mort de son père, et Charles, promu cardinal

1. Actuellement, au musée du Louvre. Voir photo ci-dessus.
2. Michelet.

de Lorraine à vingt-trois ans, élevèrent leur maison si haut qu'après trois décades elle faillit se substituer à la dynastie.

Le mariage de Louise de Brézé, seconde fille du grand sénéchal, avec le duc d'Aumale, troisième fils du vieux duc Claude, avait scellé le pacte entre Madame et ces boutefeux.

En facilitant leurs desseins Diane eut une responsabilité indéniable dans la politique belliqueuse qui nous valut les trois évêchés et la reconquête de Calais, mais aboutit au désastre de Saint-Quentin dont la France devait mettre un siècle à se relever. « Ces deux seuls, a dit Claude l'Aubespine, en parlant d'elle et du cardinal de Lorraine, ont été les flammèches de nos malheurs. »

« Dans les grandes comme dans les plus petites affaires, partout se manifeste l'intervention de la duchesse. Faut-il des subsides, des munitions, des renforts ?... Les plus grands capitaines en sont réduits à solliciter de Diane les secours nécessaires [1]. » Sa correspondance avec Guise pendant le siège de Metz ne laisse aucun doute à cet égard.

C'est en 1558 que Madame eut brusquement peur et des protestants et de ses propres créatures, les Guise. Elle avait toujours porté à « la secte luthérienne » une haine, devenue exaspération lorsqu'un ouvrier tailleur de sa maison dont elle prétendait changer la foi lui eut jeté au visage :

— Madame, contentez-vous d'avoir infecté la France de votre infamie et de votre ordure sans toucher aux choses de Dieu !

Or, depuis 1557, le nombre et l'audace des Réformés s'étaient accrus au point d'inspirer de vives alarmes à Henri II. L'injure de l'humble tailleur s'amplifiait dans des prêches, des pamphlets, des chansons ; on stigmatisait publiquement la nouvelle Jézabel. Diane trembla que son amant, fort ennemi du scandale, n'en fût, à la longue, impressionné.

D'autre part, la captivité de Montmorency, fait prisonnier devant Saint-Quentin, avait rendu les Lorrains seuls maîtres du gouvernement. La prise de Calais les mit au pinacle, leur donna la force d'imposer le mariage du dauphin avec leur nièce, Marie Stuart, reine d'Écosse. Cette radieuse enfant, cette princesse de sang royal, belle, jeune, dominatrice, était le spectre que, depuis vingt-cinq ans, madame de Valentinois s'efforçait de conjurer. Diane comprit alors la faute qu'elle avait commise en élevant ce gigantesque édifice de la puissance des Guise. Elle-même risquait maintenant d'en être la victime. Mais il n'était pas encore trop tard pour organiser la défense. C'est ainsi que la duchesse renversa sa politique, ses alliances et, après onze ans de lutte sournoise, s'unit une seconde fois à Montmorency.

Le retour du connétable prisonnier exigeait une paix rapide. Cette paix n'était pas moins indispensable à une persécution systématique des protestants que Diane réclamait, comme le prouve une lettre du nonce Lenti

1. Guiffrey.

au cardinal Carafa. Le roi, désolé d'avoir perdu son cher connétable et furieux contre les hérétiques, désirait lui-même la fin de la guerre, mais non pas aux conditions de l'ennemi. Il changea sous l'influence conjuguée de Diane et de Montmorency, passa outre aux objurgations de la reine, des Guise, de ses conseillers, et décida brusquement de « prendre la paix comme elle s'offrait ». Il en résulta le traité de Cateau-Cambrésis qui, laissant à la France les trois évêchés et Calais, lui coûta en revanche le Milanais, la Savoie, le Piémont, Nice, la Bresse, le Bugey et la Corse.

Le pauvre peuple applaudit à cet acte dont s'indigna la noblesse. Après quatre siècles, la postérité n'a pas encore réussi à les départager. Il n'est guère, en effet, d'événement sur lequel les spécialistes du XVIe siècle se montrent plus divisés.

Des mariages célébrèrent la réconciliation des héritiers de Louis XI avec ceux de Charles-le-Téméraire : la fille du roi épousa Philippe II d'Espagne, sa sœur le duc de Savoie... et la petite-fille de Diane le second fils de Montmorency.

La favorite avait sauvé sa fortune d'un péril imminent. Les Guise à demi disgraciés, elle se retrouvait au comble de sa puissance et de son étonnant prestige au moment des fêtes nuptiales. C'est alors qu'elle put vérifier la vérité d'une phrase qu'elle avait écrite lors de l'exécution de Jane Grey : *Et bien vois ce qu'advient souvent de monter au dernier degré qui ferait croire que l'abîme est en haut.*

Le 30 juin 1559, à l'issue d'un tournoi, Henri II reçut dans l'œil la lance de Montgomery, capitaine de sa garde écossaise, et en mourut dix jours après.

Diane, immédiatement écartée de la chambre royale, ne reçut pas les suprêmes adieux de celui qui l'avait adorée. Nous ne savons rien de son martyre pendant les dix jours où elle roula du haut de cet Olympe qu'elle avait mis tant d'années à gravir. Elle avait tout prévu, sauf que la lance du destin ferait disparaître avant elle son chevalier servant, de vingt ans son cadet, et la jetterait aux pieds de ses ennemis.

Madame de Valentinois refusa fièrement de rendre les bijoux de la Couronne avant la mort du roi, mais, le malheur consommé, elle demanda pardon à la reine de ses offenses, « lui offrit ses biens et sa vie ». Ce furent ses anciens amis, les Guise, qui lui signifièrent son exil en termes insultants, mais aussi qui la sauvèrent de la vengeance de Catherine. Ils ne voulaient pas priver leur maison du prodigieux héritage destiné à revenir au duc d'Aumale, gendre de la duchesse.

Diane ne subit d'autre dommage que de perdre Chenonceaux au profit de la reine et de recevoir en échange le château de Chaumont... qui valait davantage. Pendant deux années, elle consacra discrètement sa vie à l'administration de ses biens immenses. Puis, un jour de mars 1561, la pire des menaces vint la frapper au cœur. A l'instigation de la Médicis devenue régente et surtout des protestants, les États provinciaux de l'Ile-de-

France avaient réclamé une enquête sur les « vols publics ». La prévôté de Paris exigeait de son côté la restitution des sommes énormes distribuées aux favoris de Henri II. Allait-on ravir son butin à la divinité déchue ? Condamner sa vieillesse à la pauvreté ?

Madame de Valentinois sortit de sa retraite, résolue à dresser contre la reine, les réformateurs et les protestants, ce qui avait été le parti du dauphin avant 1547. Grâce à son gendre elle se rapprocha d'abord des Guise, puis, se servant habilement de Saint-André, elle réussit l'entreprise que Catherine croyait impossible : la réconciliation, l'alliance des Lorrains et de Montmorency. Ainsi naquit, le 6 avril 1561, le fameux *Triumvirat catholique* composé du connétable, du duc de Guise et de Saint-André. Le même jour, les nouveaux associés sommaient la reine d'abandonner sa politique d'apaisement envers catholiques et protestants, imposaient silence aux redresseurs d'abus. C'était le prélude à la guerre civile qui allait déchirer la France pendant trente-six années.

Par sa dernière intervention dans les affaires publiques Diane s'était vengée de sa vieille rivale et avait sauvegardé son patrimoine. Elle ne songea plus qu'aux bonnes œuvres, à son testament et à l'édification de sa chapelle sépulcrale.

Elle s'éteignit à Anet le 25 avril 1566, âgée de soixante-six ans. Elle laissait une postérité nombreuse qui lui permit d'être l'aïeule de quatre rois de France (Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII, Charles X), de cinq rois et d'une reine d'Espagne, de quatre rois de Sardaigne, d'un roi des Deux-Siciles. Parmi ses descendants actuellement vivants se trouvent le comte de Paris et Otto de Habsbourg.

Cette femme avait passionnément aimé les biens de ce monde. Pour les accumuler et en jouir elle avait usé de sa beauté, de sa vaste intelligence, de sa maîtrise de soi, de son pouvoir de séduction. Au roi qui les lui avait apportés, elle avait donné le bonheur, mais combien d'avis dangereux !

Un historien aussi froidement réaliste que Diane elle-même sera tenté de souscrire à cela. Un esprit poétique ne s'y résoudra jamais. Car, au-dessus de l'aventure humaine de cette favorite dure, impérieuse et cupide qui gouverna un faible souverain au profit de ses seuls intérêts, il y a sa légende.

La légende d'une sœur de Phryné, d'Aspasie et de Cléopâtre, d'une créature éternellement jeune, de la courtisane qu'un siècle chrétien mit au rang des divinités de l'Olympe.

Le peuple aime à oublier ses misères dans la contemplation de tels prodiges. Jetons donc le manteau de Noé sur la « flammèche de nos malheurs » en regardant la Chasseresse aux longues jambes, à l'indestructible beauté, enlacer éternellement son grand cerf royal.

PHILIPPE ERLANGER

A LA RECHERCHE DE L'ART GAULOIS

par Paul-Marie Duval

Y eut-il un art de la Gaule indépendante, et l'art gallo-romain doit-il à sa survivance une certaine originalité ? Ou bien nos ancêtres, capables tout au plus de velléités plus ou moins « primitives », n'étaient-ils point sortis d'une semi-barbarie quand ils reçurent la marque latine ? Historiens de l'art et archéologues, soucieux de scruter le génie national, s'interrogent depuis quelque trente ans sur cette question qui, à vrai dire, intéresse de près l'histoire de nos origines. Ces débats, souvent passionnés, ne sont guère sortis jusqu'à ces tout derniers temps du cercle des érudits et des publications savantes. Nos manuels scolaires, et le grand public en général, en sont encore à nier l'existence d'un sens artistique chez les Gaulois, à dénier une valeur authentique aux productions de la Gaule romaine. Pourtant, la révélation d'admirables peintures de l'âge des cavernes, œuvres d'hommes qui étaient moins civilisés que les Celtes contemporains d'Alexandre, d'Hannibal et de Cicéron, devait autoriser tous les espoirs quant à l'existence même d'un art gaulois, au moins contemporain de l'âge des métaux. D'autre part, les progrès récents de l'histoire de l'art, dus aux découvertes archéologiques, aux études comparées et notamment à une meilleure connaissance des arts primitifs ou folkloriques, ainsi qu'au perfectionnement des procédés techniques d'analyse et de reproduction, ont été si rapides qu'une question comme celle-là peut être appelée à être revisée et à recevoir une solution nouvelle. Une exposition vient de porter devant le public parisien quelques pièces peu connues, sculptures et monnaies, parmi les plus anciennes trouvées en Gaule, antérieures à la conquête romaine, et des sculptures et objets d'époque romaine. Avec hardiesse, ces œuvres sont présentées comme constituant un art original dont la survivance serait sensible, de temps en temps, dans l'art français des époques postérieures et s'épanouirait... dans la peinture moderne. En fait, il est déjà très beau, et assez nouveau, je crois, pour le public éclairé, qu'on connaisse des œuvres d'art authen-

La monnaie ci-dessus était frappée par les Parisii.

tiquement gauloises, et qu'on commence à déceler une tradition nationale dans l'art gallo-romain.

Qu'il y ait un art « celtique », vaste province des arts européens de l'âge du fer, arts moins évolués, plus schématiques, moins naturalistes que les arts classiques méditerranéens, c'est chose bien établie depuis les travaux de Joseph Déchelette, de M. Raymond Lantier qui a consacré à ce sujet un long chapitre de ses *Origines de l'Art français* (1947), et de M. Paul Jacobstahl dont l'ouvrage récent, *Early Celtic Art* (1944), traite surtout des origines de cet art. Les Celtes, partis d'Europe centrale vers l'Ouest en détachements successifs dès avant le premier millénaire avant l'ère chrétienne, ont peu à peu occupé l'Occident, y compris les îles britanniques, l'Espagne et l'Italie du Nord. Ils se sont implantés profondément en Gaule aux deux âges du fer, que l'on dénomme d'après le site archéologique autrichien de Hallstatt (900-450) et d'après la station suisse de La Tène (après 450). Les caractères de leurs arts en ces deux grandes époques ont été peu à peu définis par les spécialistes, d'après les menus objets, armes, parures, récipients de métal ou de céramique, trouvés principalement dans les sépultures : car, si les Celtes étaient de remarquables métallurgistes, d'excellents charpentiers et les meilleurs des charrons, ils ont, semble-t-il, ignoré généralement l'art de tailler la pierre pour l'assembler en monuments d'architecture, et de la sculpter en bas-relief et en ronde-bosse, au moins jusqu'au moment où ils parvinrent au contact de la Méditerranée. Mais leurs bijoux, leurs boucles de ceinture, leurs fibules, leurs vases permettent déjà de définir un art épris de virtuosité décorative, qui combine à l'infini les motifs géométriques avec des figures animales à la fois si simplifiées et si bien déformées que cette stylisation parfois monstrueuse restera jusque dans les miniatures des moines irlandais et sur les chapiteaux romans qu'elles inspirent en partie, comme la marque de fabrique des œuvres « celtiques ».

Cet art qu'on trouve en Europe, de l'Irlande et de l'Espagne jusqu'à la Hongrie, emprunte d'ailleurs à d'autres une partie de ses motifs. Il en vient d'Asie à travers les steppes ; du monde grec par la voie danubienne et les cols du Jura ; du Nord de l'Italie par les cols des Alpes, ou Marseille. La récente trouvaille de Vix (Côte-d'Or) où voisinent dans la sépulture d'une jeune femme, avec un char funéraire et des bijoux gaulois de la fin du Hallstatt (vers 500-480), des vases étrusques, des coupes attiques et le plus grand des vaisseaux de bronze ouvragé qu'ait produits la Grèce ou l'Italie, a révélé en 1953 l'ampleur surprenante des échanges commerciaux et artistiques dont la Gaule bénéficiait alors, et la pureté du goût esthétique des Celtes. Quoi d'étonnant à ce que les orfèvres gaulois aient adapté à leur façon les motifs animaux ou floraux et les combinaisons linéaires que de tels modèles leur offraient ? Certes, leurs meilleures créations se réduisent à un type de collier ouvert et bouleté, nommé par les Latins *torques*, à divers effets déco-

ratifs tirés ingénieusement de la spirale et du triangle, aux fonds tapissés de feuillages aux courbes savantes, aux petits sujets animaux frisant la caricature. Mais ils n'ont pas redouté de représenter le visage humain quoiqu'on l'ait longtemps affirmé : le récent travail d'un érudit belge, M. Pierre Lambrechts, sur l'*Exaltation de la Tête dans la Pensée et dans l'Art des Celtes* (Bruges, 1954), vient de montrer que très tôt les Celtes se sont exercés à cette tâche difficile ; ils savaient représenter les parties les plus significatives du corps humain, négligeant le reste, comme, d'ailleurs, le font les artistes encore peu évolués. Cet art des Celtes, plus généralement européen que proprement gaulois, ne manquera pas de reparaître dans certains produits de l'art gallo-romain, céramique, verrerie, orfèvrerie, à mesure que s'affaiblira la civilisation impériale, et il refleurira à l'époque des royaumes barbares.

Mais depuis quelques années, le grand public sait qu'il existe des œuvres d'art plus spécifiquement gauloises : ces monnaies si variées, parfois si belles, frappées par un grand nombre de peuples de la Gaule entre la fin du IIIe et celle du Ier siècle avant l'ère chrétienne — presque toutes, par conséquent, antérieures à la conquête romaine. Les plus remarquables sont originaires de nos provinces : il y a un groupe aquitain, un style armoricain, un ensemble du Centre, une famille belge ; les productions des autres pays celtiques sont moins belles ou imitées de celles-ci. Le modèle commun, c'est au début la pièce la plus répandue dans le monde hellénistique : le « philippe » macédonien ; puis telle monnaie ibérique ; enfin le denier romain. Mais très vite, en quelques dizaines d'années, la Gaule se dégage du prototype classique et se crée un style personnel : l'artiste gaulois simplifie, déforme la tête d'Apollon et le char du « philippe » ; il en dissocie les éléments, boucles, cercles, bâtonnets bouletés : et, certes, on peut voir ici un appauvrissement, une dégénérescence du style classique ; mais le graveur recompose aussi ces éléments selon des rythmes nouveaux : la tête n'est plus qu'un œil immense dans un décor géométrique rigoureux ; ou bien, elle s'entoure d'autres petites têtes harmonieusement réunies par des cordons de perles ; le cheval prend un visage humain, l'aurige une tête animale, et des symboles astraux semblent danser autour d'eux une ronde éternelle.

L'originalité des meilleures de ces compositions est certaine, le sens esthétique qui y préside, des plus sûrs : dès 1868, un livre de E. Hucher, *l'Art gaulois ou les Gaulois d'après leurs Médailles*, a attiré l'attention sur ce fait grâce à des agrandissements sous forme de dessins ; en 1950, la *Psychologie de l'Art*, de M. André Malraux, a mis ces documents en pleine lumière ; les agrandissements photographiques du Cabinet des Médailles exposés à la Monnaie et publiés au moment du bimillénaire de Paris (1952), et ceux de M. Lengvel (*l'Art gaulois dans les Médailles*, 1954) [1] permettent aujourd'hui d'étudier à fond ces œuvres étonnantes,

1. Voir *Revue de Paris* de décembre 1954, page 182.

où les Gaulois ont réussi à enclore tout un univers de formes exubérantes ou précises dans le plus petit cadre qu'il soit donné à un artiste de remplir avec ses rêves ou ses calculs. Ces œuvres sont d'une telle liberté de composition, d'une telle exubérance d'invention, et d'une rigueur parfois si grande dans l'organisation des éléments décoratifs, que d'éminents critiques d'art sont tentés d'y voir, plutôt que l'anarchie d'un art abâtardi, à la fois l'antidote du naturalisme classique et l'introducteur des correspondances abstraites dans la composition décorative et figurée : sans aller jusque-là — « l'art abstrait » d'aujourd'hui ne vient-il pas après un autre classicisme ? — disons qu'il est juste d'enseigner enfin à l'écolier de demain que les Gaulois d'avant César étaient d'excellents graveurs en médailles, que leurs monnaies se distinguent par un style très personnel des monnaies grecques et romaines, et que la conquête latine a brutalement mis fin dans ce domaine à l'épanouissement de tendances artistiques incontestables.

Statuette gallo-romaine en bronze (Neuvy-en-Sullias.)
(Musée d'Orléans.)

Mais il faut aussi inscrire dans nos manuels — et c'est là, sans doute, le moins connu — qu'un siècle avant la venue des Romains en Provence, et deux siècles avant César dans la Gaule chevelue, les Gaulois du Midi avaient appris au contact des colonies grecques l'art de sculpter des bas-reliefs et des statues, et que les productions de ce plus ancien art plastique de notre pays, si elles ne sont pas exemptes d'influences helléniques, étrusques, italiques ou ibériques, si elles sont parfois entachées d'inexpérience et de « primitivisme », n'en sont pas moins des œuvres d'art authentiques. Il n'est plus question, ici, d'art « européen » ou même « celtique » en général : mais de sculptures de la Gaule indépendante du Midi, exclusivement. Le premier grand ensemble, découvert à *La Roque-pertuse* (Bouches-du-Rhône) par Henri de Gérin-Ricard, a été publié par lui en 1927 : un portique religieux du IIIe siècle avant notre ère, surmonté d'un gros oiseau et d'une frise de têtes de chevaux, creusé d'alvéoles destinés à recevoir des crânes humains, accompagné d'un « Hermès » bicéphale et de statues hiératiques de personnages assis à la mode bouddhique. Œuvres magistrales dans leur sécheresse et leur sévérité. Le second ensemble sort lentement, pièce après pièce, du sol d'*Entremont* (près d'Aix-en-Provence) depuis 1943, par les soins de

M. Fernand Benoît : restes d'un portique sacré orné de statues, guerriers assis ou debout, têtes de morts avec « imposition » de la main, groupe équestre dont on n'a encore retrouvé que des débris. Le tout est antérieur à 123 avant Jésus-Christ, date de l'arrivée des Romains qui détruisirent la ville. Ces œuvres sont plus classiques que les précédentes : mais on y trouve une expression réaliste et pathétique du sentiment de la mort, qu'on chercherait en vain dans l'art hellénique. Un troisième ensemble, sans doute contemporain du premier, est livré par les fouilles de M. Henri Rolland à *Glanum* (Saint-Remy-de-Provence): statues assises, linteaux à alvéoles, répondent aux trouvailles de La Roquepertuse. D'autres œuvres isolées, plus ou moins évoluées, masques de pierre en bas-relief qui évoqueraient l'art africain, monstres comme la « Tarasque » de Noves (musée de Nîmes) qui préfigurent ceux de la sculpture romane, sont aujourd'hui groupées autour de ces ensembles indiscutables pour former cet *Art primitif méditerranéen de la vallée du Rhône* (recueil de M. Fernand Benoît, 1945) qui, s'il n'eut pas de lendemain, est bien la première production d'œuvres plastiques où se soit exprimé le génie gaulois.

Dans le reste de la Gaule indépendante, la sculpture n'est pas absolument inexistante. A une architecture de bois, probablement évoluée et savante, correspondait une statuaire de même matière mais au visage de métal. Nous en possédons les pièces essentielles : ces masques de tôle martelée ou de bronze, trouvés à Tarbes, Évreux, Compiègne, Chartres ou Angers, dont on fixait les deux parties (face et « occipital ») sur la statue, et que M. Raymond Lantier date des derniers siècles avant l'ère chrétienne (*Masques celtiques en métal, Monuments Piot*, 1940). C'est, sans doute, à ce genre de statues que César fait allusion quand il parle des *simulacra* du grand dieu gaulois qu'il appelle « Mercure » : poteaux de bois, sortes d' « hermès » indigènes. Peut-être y avait-il aussi, dans les pays rhénans, quelques statues de pierre, que M. Jacobstahl reproduit au début de son *Early Celtic Art* : mais ces recherches n'en sont qu'à leurs débuts.

En revanche, on commence à entrevoir que les Gaulois vaincus par César, dès qu'ils furent mis par les Romains en possession des techniques de la sculpture sur pierre ou de la statuaire en bronze, surent s'en servir d'une façon parfois originale. On a depuis longtemps établi que l'art gallo-romain eut une prédilection pour les scènes de genre, et que ces sculpteurs ont été d'excellents artistes « animaliers », prompts à exprimer d'un trait le caractère essentiel du sujet : les tableaux de la vie quotidienne abondent dans la sculpture funéraire, les portraits d'animaux dans la petite statuaire en bronze. Mais une recherche plus subtile est en cours, dont l'objet est de déceler l'esprit même de l'artiste gaulois dans certaines œuvres gallo-romaines. On constate ainsi que l'auteur obscur qui, sur la commande des nautes parisiens, a sculpté ces bas-reliefs que l'on voit aujourd'hui au musée de Cluny, a réussi à conserver

dans ses compositions, pourtant inspirées de « cartons » romains, un sens malicieux de la caricature ; que celui des statuettes en bronze de Neuvy-en-Sullias (musée d'Orléans) a su donner à un corps de jeune femme la libre harmonie, l'allure dansante et les gestes souples qui la mettraient bien à sa place dans une vitrine du musée national d'Art moderne. On s'étonne de pouvoir hésiter, au vu d'une tête en pierre du temple d'Essarois (dont le Musée de Châtillon-sur-Seine possède plus de deux cents ex-votos du IIe siècle de notre ère) entre une œuvre romaine finement teintée d'hellénisme et une œuvre française du XIVe siècle. On trouve avec plaisir, sur le visage ou dans les draperies de telle statue gallo-romaine, un fin modelé, une douceur jolie, une grâce secrète, une fraîcheur qui, soudain, abolissent le temps écoulé.

Est-ce à dire qu'il y eut *un art gaulois ?* Disons plutôt, jusqu'à plus ample informé qu'il y eut *des œuvres d'art* gauloises et des œuvres d'art gallo-romaines, qui, mises en face des œuvres romaines, manifestent tantôt une sensibilité et tantôt un goût de la stylisation qu'on ne saurait s'étonner, après tout, de retrouver, d'époque en époque, dans la sculpture et la peinture de chez nous.

PAUL-MARIE DUVAL

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SOUVENIRS D'UN ECRIVAIN BELGE (1879-1945)

par Henri Davignon *(Plon)*

Fils d'un ministre des Affaires étrangères, frère d'un ambassadeur, petit-fils d'une Française, le vicomte Henri Davignon, de souche wallonne, est l'auteur de nombreux romans et nouvelles, essais de littérature et d'histoire. Mêlé aux milieux de la diplomatie, de la politique, des lettres de France et de Belgique, il publie aujourd'hui ses souvenirs.

J.-V. M.

EUGENE DELACROIX LETTRES INTIMES

(Gallimard 1954)

Ces lettres intimes, dont nous devons la révélation au grand sourcier qu'est Alfred Dupont, datent surtout de la jeunesse de Delacroix et, par conséquent, apportent moins de précisions sur son art que sur ses émotions en face de la Nature, sa timidité en amour et sa constance en amitié. C'est à Piron, le plus vieux de ses camarades et qui sera son exécuteur testamentaire, à Guillemardet, à Charles Soulier et à son frère Charles qu'elles sont toutes adressées. Ce premier volume, espérons-le, précède la publication des nombreuses lettres inédites de la maturité d'un des plus grands peintres-écrivains et d'importants textes sur l'art découverts depuis l'édition définitive du *Journal* et de la *Correspondance* par André Joubin. C. R.-M.

ENCYCLOPEDIE DE L'AMERIQUE LATINE

(Presses Universitaires de France)

L'Amérique latine, dit Edouard Bonnefous dans la préface de ce livre, « *un continent qui entre en scène* ». En 1920 quatre-vingt-dix millions d'habitants ; cent cinquante en 1954 ; deux cents, prévoit-on en 1970. Ce monde dont l'influence et le « poids » ne vont cesser de croître, nous le connaissons mal. Aussi accueillera-t-on avec intérêt ce livre qui contient une série d'études excellentes sur l'Argentine, le Brésil, etc., signées par d'éminents spécialistes. Des exposés historiques et économiques, des tableaux statistiques très poussés complètent cet ensemble. L'ouvrage sera précieux à consulter. L. T.

par THIERRY MAULNIER

HORS DES CHEMINS BATTUS

La saison 1954-1955, qu'il est déjà possible, au début du printemps, d'embrasser dans une perspective générale, a confirmé l'impression, qui commençait d'être ressentie déjà l'an dernier, d'une crise (on espère qu'elle sera provisoire) du théâtre français. Je parle ici de la production des œuvres, non du public, dont l'effectif ne varie guère. Cette crise se manifeste sous deux formes, qui ne sont peut-être contradictoires qu'en apparence. Le théâtre de divertissement dans le style traditionnel, le théâtre dit « de boulevard », reste sans doute celui où il est le plus facile, avec, si possible, un nom comme celui d'André Roussin, avec une ou deux vedettes populaires et avec quelques robes de grande couture, de s'assurer plusieurs centaines de représentations rentables : et pourtant, il semble qu'il s'appauvrisse. André Roussin, auteur pourtant fécond, ne nous a pas donné cette année de pièce nouvelle — ce qui ne l'empêche pas d'être joué simultanément dans trois théâtres, avec *le Mari, la Femme et la Mort, Lorsque l'Enfant paraît* et *les Œufs de l'Autruche*, repris depuis quelques semaines à la Michodière. Jacques Deval n'a pas vu cette année la chance lui sourire comme l'an dernier, quand il mit dans son jeu, à l'Athénée, Robert Lamoureux et Geneviève Page. Marc-Gilbert Sauvageon, devenu avec *Adorable Julia* le rival d'André Roussin quant aux recettes, s'est confiné dans l'adaptation. Si nous regardons maintenant du côté des grands écrivains de théâtre qui parvinrent à la célébrité entre les deux guerres, Marcel Achard ne s'est manifesté que par une reprise, d'ailleurs brillante, de *Voulez-vous jouer avec moâ*, Stève Passeur, depuis *N'importe quoi pour elle*, est resté silencieux. Armand Salacrou aussi. Jean Anouilh n'a fait succéder à *l'Alouette* qu'une pièce brève, *l'École des Pères*, qui ne formait qu'un demi-spectacle. Enfin, l'apport des grands littérateurs de l'époque à l'activité dramatique, qui a marqué de façon si éclatante l'avant-guerre et l'après-guerre, se fait moins important. Certes, un des grands événe-

ments de l'année a bien été le *Port-Royal* de Montherlant, mais ce même *Port-Royal* met fin — c'est une décision qui semble formelle et définitive — à la carrière théâtrale de son auteur. Claudel vient de mourir. François Mauriac paraît avoir pris la même décision que Montherlant, au moins pour un certain temps. Jean-Paul Sartre (de qui on annonce, à la vérité, une farce satirique pour la rentrée prochaine) ne nous a rien donné depuis plusieurs années, mise à part une adaptation de *Kean* qui n'a pas ajouté grand-chose de solide à son œuvre. Albert Camus, lui aussi, s'est tourné vers l'adaptation, avec une pièce d'ailleurs fort intéressante, nourrie d'une angoisse terrible, de l'Italien Buzzati. On ne parle d'aucun projet nouveau de Julien Green. Aucune pièce nouvelle de Gabriel Marcel n'est annoncée. Marcel Jouhandeau, qui en a écrit une, hésite semble-t-il à la laisser jouer. Jean Cocteau est revenu à la poésie, et Marcel Aymé s'est fait, à son tour, adaptateur.

La saison a été une saison de reprises (de Paul Claudel à Paul Géraldy) et surtout une saison de pièces étrangères. La liste des pièces actuellement jouées dans les théâtres de Paris est à cet égard presque inquiétante : *Adorable Julia, la Cerisaie, la Mouette, Volpone, la Petite maison de thé, la Lune est bleue, un Cas intéressant, les Sorcières de Salem, Pygmalion, l'Amour des quatre Colonels, le Héros et le Soldat, Living-room,* plusieurs autres pièces étrangères, policières ou non, et trois ou quatre reprises. Ce n'est pas la qualité de ces spectacles qui est en cause. Plusieurs comptent parmi les meilleurs du moment. Mais en face de ce tableau, la liste des œuvres françaises actuellement à l'affiche paraît singulièrement maigre.

C'est peut-être une raison de plus de réserver un peu d'attention à celles que l'on a le courage de nous proposer. Au cours de ces dernières semaines, deux spectacles m'ont paru mériter tout particulièrement cette attention. Le premier est composé de deux pièces de Georges Neveux, au théâtre de la Gaîté-Montparnasse. Certes, une de ces pièces n'est pas nouvelle : c'est *Zamore,* qui fut joué à l'Atelier avec la *Médée* de Jean Anouilh, et qui, victime du mauvais accueil qui fut fait (à tort) à *Médée,* disparut avec elle après un petit nombre de représentations. Il était tout à fait judicieux de donner une seconde chance à cette comédie dramatique très fine et très émouvante, où la qualité d'un écrivain de théâtre qui ne s'apparente à aucun autre, s'affirme aussi bien dans le thème que dans le ton : un couple d'amants a sauté du train, en profitant d'un arrêt fortuit, pour échapper à la surveillance obsédante que fait peser sur lui un étonnant personnage, le mari de la jeune femme, le nommé Zamore. Zamore ne dispute pas sa femme à son ravisseur, il n'essaie pas de la reprendre, il ne se met pas en colère, il ne supplie pas. Il est là, voilà tout. Il suit les fugitifs comme une ombre. Il a décidé de ne pas les quitter d'un pas, pour veiller sur la santé et sur le bonheur de celle à l'égard de qui il ne s'estime pas délié, et pour remettre, si

c'est nécessaire, l'amant dans le droit chemin de ses devoirs d'amant : tranquille, doux mais ferme, proprement inévitable, et sa présence suffit à provoquer chez les deux amoureux l'horripilation, l'inquiétude et la mauvaise conscience. La pièce semble s'engager ainsi sur le thème classique du « triangle », ingénieusement renouvelé par le caractère de l'insupportable et touchant Zamore. Mais ce n'est qu'une fausse piste, et le vrai sujet n'est pas là. Dans le petit village de Provence où s'est égaré le trio, les habitants regardent ces étrangers avec un intérêt singulier et une commisération inquiétante. Voici le commissaire de police qui vient procéder à l'interrogatoire de l'amant. Voici le menuisier qui vient prendre les mesures du mari. Voici l'avocat qui vient offrir ses services. Que se passe-t-il ? Il se passe que dans le village magique, certains jours où souffle un certain vent, l'événement des prochaines heures est mystérieusement connu d'avance ; et l'événement qui est annoncé ce jour-là, c'est que l'amant va tuer le mari. Mais voilà les intéressés prévenus : Zamore n'a pas envie de mourir, son rival n'a pas davantage envie de le tuer, et de s'exposer aux graves ennuis qu'un meurtre comporte ; la charmante et coquette jeune femme qui fait l'objet du litige entre les deux hommes ne désire pas, elle non plus, que les choses tournent mal — et, bien entendu, c'est le futur meurtrier qu'elle plaint. Voilà l'action nouée. Nos trois protagonistes, aidés d'ailleurs par une population bienveillante, vont s'efforcer de mettre le destin en échec. Mais peut-on tromper le destin ? C'est le dénouement de la pièce qui donne la réponse.

J'avais regretté, à l'Atelier, il y a trois ans, quelques longueurs dans la dernière partie de la pièce. Je ne les ai pas retrouvées à la Gaîté-Montparnasse. Le progrès n'est-il qu'apparent (la pièce est jouée cette fois au début du spectacle, et l'on sait bien que les longueurs sont plus sensibles à mesure que la soirée avance), ou M. Georges Neveux a-t-il procédé à quelques coupures dont l'effet est heureux ? Je suis incapable de répondre. Mais le fait est que, tel quel, *Zamore* est une petite merveille d'intelligence, de grâce piquante, d'émotion discrète et de poésie.

J'ajoute que *le Système deux*, qui suit *Zamore* et qui est du même auteur, ajoute encore au charme d'une soirée qui est l'une des meilleures qu'on puisse passer à Paris en ce moment : ici encore, le sujet est d'une irréalité délibérée, et caractéristique de la manière de Georges Neveux. Un sujet qui eût pu, sans doute, tenter le Marcel Aymé du *Passe-Muraille*, mais que Marcel Aymé eût traité dans un esprit tout autre. Une jeune femme, une petite bourgeoise assez ordinaire, est fort contrariée, et même déconcertée. Il y a de quoi. Son mari est parti quelques heures auparavant pour la pêche, dans sa forme normale d'individu moyen, très moyen. Il est revenu deux — comme on vous le dit — dédoublé. Flanqué d'un autre lui-même, qui lui ressemble comme le plus ressemblant des frères jumeaux. Étrange maladie, devant laquelle

le médecin, appelé d'urgence, s'avoue lui aussi désarmé — la scissiparité n'étant reconnue par la science que chez les animaux monocellulaires. Le mari devenu deux est d'ailleurs lui-même fort gêné de son nouvel état, et il finit même par entrer en désaccord violent avec l'autre lui-même. L'un des deux est de trop. Il faut qu'il disparaisse. Duel ? Mais celui qui va tuer l'autre ne va-t-il pas, d'un seul coup de pistolet, se tuer lui-même ? Le lecteur peut imaginer sans peine quelques-uns des effets qu'un auteur dramatique habile peut tirer de cette donnée agréablement extravagante, et M. Georges Neveux se garde bien de manquer à l'exploitation comique de sa trouvaille. Il y est d'ailleurs aidé par de bons acteurs et par un metteur en scène adroit. Mais un dessein plus sérieux se masque sous l'apparence de ce conte cocasse. Le dessein d'illustrer cette vérité que tout homme est double. Le héros de M. Georges Neveux a été toute sa vie, précisément, le contraire d'un héros : un personnage sans grand relief, passablement lâche, brimé par ses camarades à l'école, terrorisé par ses supérieurs, tenu en laisse par sa femme. Mais au fond de lui, cet *autre*, qui est en chacun de nous, protestait, grondait, rêvait de revanche, d'indépendance, de courage, d'aventure... Ici encore, je laisse à ceux qui suivront mon conseil et iront à la Gaîté-Montparnasse l'imprévu du dénouement. Mais il faut féliciter M. Georges Neveux d'avoir su, par un procédé aussi simple qu'inattendu, aussi surprenant qu'efficace, donner la liberté des mouvements et la réalité de l'existence charnelle à ce Don Juan ou à ce Bonaparte avorté que le plus pacifique des employés de commerce porte en lui, réduit à l'impuissance et pourtant encore vivant.

Je ne veux pas clore cette chronique sans dire quelques mots de la pièce d'un nouvel auteur — je dis bien : d'un nouvel auteur, car elle nous découvre un nouvel auteur —, *Poppi*, de M. Georges Sonnier, joué au théâtre des Arts par le grand comédien qu'est M. Louis de Funès. Mes confrères de la critique n'ont pas, à mon sens, rendu la justice qu'il eût fallu à cette comédie qui nous montre, dans un grouillement picaresque, une famille du petit peuple de Naples aux prises, entre 1943 et 1945, avec les problèmes des changements de régime et d'occupant, des flux et reflux de la guerre, et de la vie de tous les jours dans des circonstances difficiles pour le pauvre monde. C'est une satire indulgente, avec beaucoup de sympathie humaine, et les personnages de M. Georges Sonnier gardent une sorte d'innocence dans la complète immoralité qui n'est pas sans charme. Adroitement menée en dépit d'une certaine complaisance dans la répétition des effets, cette comédie a le très grand mérite de quitter les chemins battus. Ce qui n'est pas si fréquent.

THIERRY MAULNIER

PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

L'ÉVASION PAR LA FOLIE

C'est une très belle vie que la vie de Van Gogh. Un long appel, une ferveur, une grande flamme. De toutes les biographies qui lui ont été consacrées, celle de Henri Perruchot, qui vient de paraître [1], est la plus intelligente et la plus émouvante. Elle met en œuvre une énorme documentation, et ce qui est mieux, elle représente une sorte de communion douloureuse avec le pauvre Vincent. En lisant ces pages précises et fiévreuses, je songeais au mot de Lenôtre à la fin de sa vie : « J'ai une maladie de cœur parce que j'ai vécu toutes les heures de la captivité de Marie-Antoinette ; et de beaucoup d'autres — morts depuis longtemps. » J'espère que Perruchot ne sera pas ainsi victime de sa passion professionnelle, mais qu'il ait lui aussi intensément vécu l'existence merveilleuse et angoissée de son modèle, cela ne peut être mis en doute.

Vincent Van Gogh, fils d'un pasteur hollandais pauvre chargé de dix enfants, manifesta dès sa jeunesse un vif besoin de solitude doublé contradictoirement par un ardent besoin d'amitié ; première annonce de son destin. D'une nature sauvage il brûla toujours du désir d'aimer et ne le fut jamais — sauf par son frère Théo. Sa furieuse ferveur écarta de lui tous ceux vers qui il se sentit porté. Les femmes ne le comprirent pas : ni la petite Ursula qu'il aima en Angleterre, ni sa cousine Kee adorée en Hollande ni même Christine la prostituée à qui il se dévoua longuement à La Haye. Son refuge misérable, ce furent les putains de maisons. Non qu'il eût un goût romantique pour la profession. Mais faute de mieux. Un visage féminin compatissant à sa douleur,

1. *La Vie de Van Gogh*, par Henri Perruchot (Hachette).

on n'en trouve aucun penché sur lui. Ce fut le premier cercle de sa solitude.

Dévoré du désir de servir autrui, enflammé d'amour pour tous les hommes : il voulut se faire pasteur. Mais la vie trop bien réglée du séminaire de théologie d'Amsterdam ne pouvait que lui déplaire. Les studieux et patients exercices, l'art de composer son maintien, étaient également étrangers à sa nature. Pour lui, toute université de théologie est une *inénarrable école de fausseté et de pharisaïsme*. Brûlant les étapes, se sentant une vocation de missionnaire, il quitta Amsterdam et partit évangéliser les mineurs du Borinage. On connaît cet épisode que Perruchot lui-même a conté dans la *Revue de Paris* [1]. Van Gogh, poussé par une ardeur de saint, se prodigua pour les pauvres, pour les malades. Il mangeait à peine, ne se couvrait que de loques, couchait dans une cabane misérable et, pour répandre la bonne parole, courait, de masure en masure, de coron en coron. Les sages administrateurs de la religion jugèrent qu'il en faisait trop. « Excès de zèle. » On lui retira sa mission.

Van Gogh était aussi voué à l'art — et l'art pour lui était aussi une forme de la religion. Le Destin ironique voulut qu'il débutât dans une galerie de tableaux. Encore un endroit où l'on fait trafic de la foi. On ne put l'y garder : il « vendait » mal. Quand, errant dans les plaines des Flandres, couchant dans les granges, se nourrissant de croûtons, il commença de dessiner et de peindre, il prit les paysans, les mineurs, les tisserands pour modèles. « *On doit peindre les paysans comme si l'on était un des leurs.* » Tout ce qu'il dit à ce propos dans ses admirables lettres à son frère Théo révèle que d'emblée il avait compris ce que doit être l'art : amour. Il devenait ceux qu'il observait ; ainsi ont toujours fait les grands créateurs sauf dans le secteur froid. Balzac l'a écrit dans *Facino Cane :* s'il décrivait des ouvriers, il s'identifiait à eux. Ainsi Van Gogh. Quand on regarde ses dessins du Borinage, on comprend comment une simple esquisse peut être un acte de fraternité, de charité.

Ce n'est pas sur de pareilles effusions qu'on mettait l'accent dans les ateliers de peinture où Vincent à Bruxelles, à Paris, alla quelque temps travailler. Il était trop loin de tout académisme, on le jugea inexpérimenté et ridicule. Plus que des conseils on lui prodigua des sarcasmes. Parmi les artistes qui auraient dû le comprendre et l'aider, Van Gogh ne trouva pas d'esprit fraternel et il vit se serrer davantage encore autour de lui le cercle de la solitude.

Quant au public, Vincent n'eut jamais sa faveur. Au cours de sa vie il n'a réussi à vendre que quelques dessins et un seul tableau : il en avait peint plus de mille. De cela d'ailleurs il ne se tourmentait pas : il travaillait, non pour être loué ou pour *réussir*, mais comme on prie, avec passion, avec humilité. A la fin de sa vie un critique lui consacra un grand article d'éloges. Vincent n'en revenait pas. Il écrivit aussitôt

1. Février 1954.

pour dire : je n'ai pas droit à cela, c'est trop, je vous en supplie ne parlez plus de moi, c'est un tel qui mérite d'être loué, ou encore un tel, mais pas moi, pas moi.

Un travail frénétique, jusqu'à douze heures par jour, une concentration extraordinaire impliquant une profonde, une douloureuse méditation sur les problèmes techniques, une création d'une ampleur et d'une richesse incomparables : où ces vagues fiévreuses entraînaient-elles Van Gogh ? Que cherchait-il ? Je crois qu'il travailla comme un officiant. Il souhaitait que son art fût *consolateur*, a écrit Jaspers dans le bel essai qu'il lui a consacré [1]. Et consolateur, il le fut comme peut l'être un chef d'orchestre de la souffrance : *Ce que je veux, c'est réconcilier de pauvres gens avec leur sort ici-bas.* On composerait un extraordinaire florilège des lettres où il explique comment il voulait dégager l'attente, l'angoisse captives d'un paysage ou la promesse de crime incluse dans un café. Antonin Artaud, dans son étrange essai sur Van Gogh [2], a bien vu que Vincent *passionnait la nature et les objets.* C'est exact. Mais projetait-il vraiment sa propre passion dans la chambre, le champ de blé, le cyprès, les tournesols, ou bien vivait-il la passion des tournesols ? Le monde où vivait Van Gogh était un monde sans limites, comme celui de Shakespeare. Où commençait Vincent ? Où finissait Vincent ? Nous approchons du problème de sa folie, sur quoi Perruchot s'est penché longuement. Ce qui frappe chez Van Gogh, c'est que ses écrits n'ont jamais trahi le moindre dérangement cérébral. Pendant des crises brèves et furieuses il a accompli des gestes de fou, mais des raisonnements de fou, on ne lui en connaît pas. Les épisodes tragiques : les menaces à Gauguin, le sacrifice de son oreille, ce furent des éclats de colère ou des crises de désespoir à sa taille. Peut-on dire qu'Œdipe, lorsqu'il se creva les yeux, était fou ?

Perruchot a certainement bien vu le problème en montrant comment à Arles les admonestations de Gauguin — inspirées par sa conception classique de l'art — représentèrent pour Vincent un avertissement tragique : ta vie a été inutile. Le drame qui se déroula alors, ce fut l'épilogue de discussions chargées d'une *électricité excessive*, le cri d'un homme à qui l'on arrache sa raison d'être et se croit perdu. Mais faut-il s'en tenir là et situer toute l'aventure sur le plan du métier ?

Il me semble que Van Gogh était trop avancé dans ses recherches et ses certitudes pour qu'un catéchisme artistique différent du sien pût suffire à le troubler si furieusement et je serais plutôt porté à voir dans le geste meurtrier esquissé devant Gauguin, le paroxysme de désespoir d'un être aimant qui avait compté sur son ami pour le tirer de sa solitude, reporté sur lui tous ses espoirs et se voyait au contraire

1. *Strindbergh et Van Gogh*, par Karl Jaspers (Ed. de Minuit).
2. *Van Gogh, le suicidé de la société*, par Antonin Artaud.

rejeté. Tout s'est passé comme si, trouvant que son malheur avait passé toute mesure, Vincent s'était réfugié dans l'absence de soi-même. Quand il menaçait Gauguin, ni sa volonté ni son esprit n'étaient en lui. Son corps seul agissait — avec des réflexes de bête traquée. Les crises de Van Gogh me paraissent avoir *le mouvement d'une évasion.*

Bien entendu, on peut situer le problème autrement : le peintre s'était avancé vers les champs de flammes des mystiques, dans ces domaines de la nuit aussi où s'engagèrent Cervantes, Hölderlin, Novalis, Hoffmann — toutes terres où *notre* raison cesse d'avoir cours — peut-être parce qu'elle y est relayée par une autre, comme elle l'est aujourd'hui aussi dans les laboratoires de microphysique. Mais cela, je ne le pense pas : il me semble au contraire que *notre* raison a résisté aux plus étranges expériences de Van Gogh ; ce qui a lâché, c'est l'être sensible, l'homme sans femme et sans ami — et il s'est blotti dans une passagère folie comme on part en vacances.

Les dernières années de sa vie se déroulent d'ailleurs sur deux plans. Il y a ces moments d'absence et de fureur — les « crises de folie ». Mais dans l'intervalle de ces éclats, Vincent non seulement est plus clairvoyant que jamais (il a toujours su s'analyser et se voir avec une lucidité proche de la cruauté), mais le rythme de sa production s'accroît en même temps que sa qualité. Le temps d'Arles, de Saint-Rémy, d'Auvers est un temps de chefs-d'œuvre. On dirait qu'alors il s'avance plus hardiment sur cette voie qui conduit aux mondes inconnus. Et c'est là que notre terminologie se révèle impuissante à établir certaines discriminations nécessaires : on nomme aussi *folie* ce qu'il y a de plus personnel dans son génie et, à maintes reprises, alors qu'il n'était sans doute qu'*extralucide*, comme l'a écrit Antonin Artaud, on a regardé Van Gogh comme un homme privé de raison. Quand il a dit : *Je cherche à exprimer avec le rouge et le vert les terribles passions humaines*, était-il fou ? Non certes — et y avait-il vraiment des traces de folie dans les natures mortes à propos desquelles Cézanne, à Paris, lança à Van Gogh : *Vous faites une peinture de fou ?* C'est peu probable. Van Gogh voyait au-delà de notre champ de vision, ainsi que le prouve la curieuse aventure des portraits qui ne ressemblèrent tout à fait à ses modèles que lorsque ceux-ci eurent vieilli. Il est difficile de s'approcher d'un homme tel que lui sans penser qu'on commet probablement une faute de vocabulaire en laissant le mot folie déborder des moments de crises sur les jours de voyance [1].

Quant à son suicide, peut-être est-ce Antonin Artaud qui a été le

1. Jaspers cite d'ailleurs ce curieux passage d'une lettre de Van Gogh : *Je crois bien que M. Peyron* (directeur de la maison de santé) *a raison lorsqu'il dit que je ne suis pas fou proprement dit, car ma pensée est absolument normale et claire entre temps et même davantage qu'auparavant. Mais dans les crises c'est pourtant terrible et alors je perds connaissance de tout. Mais cela me pousse au travail et au sérieux comme un charbonnier, toujours en danger, se dépêche dans ce qu'il fait.*

premier à en pénétrer le sens. Après ses années d'effroyable misère, quand Van Gogh s'est consacré à la peinture, il a vécu, il n'a pu vivre que grâce aux mensualités envoyées par son frère Théo qui travaillait toujours dans cette maison Goupil où Vincent avait fait ses débuts. Vincent n'avait d'ailleurs pas attendu l'établissement de ce régime pour considérer Théo comme son unique conseiller, son confesseur, sa famille. Théo était celui que de loin (ils vécurent séparés) il ne cessa d'aimer, le seul être aussi qui l'aimait.

Lorsque Vincent quitta l'asile de Saint-Rémy pour se rendre à Auvers chez le docteur Gachet, il vit quelques jours à Paris son frère qui s'était récemment marié et venait d'avoir un enfant. Théo avait alors des rapports difficiles avec les directeurs de Goupil. Les soucis d'argent l'obsédaient. Vincent le sentit. Quand il gagna Auvers, une angoisse nouvelle l'avait envahi. Il se considéra soudain comme un raté. Un artiste manqué dont les œuvres ne trouveraient jamais preneur, un homme que personne n'acceptait. Allait-il continuer de vivre aux crochets de ce frère qui avait des charges nouvelles ? Il est plus important d'avoir des enfants que de poursuivre des chimères d'artistes ; il a écrit cela un jour ; cette pensée parfois le tourmentait. Vincent s'est suicidé pour « alléger » la vie de son frère. De quoi son frère est peut-être mort six mois plus tard, alors que dans diverses maisons de Provence, des enfants commençaient de tirer à l'arc, ou des adolescents à la carabine, sur ces tableaux de Van Gogh dont personne ne voulait — en attendant le jour où des centaines de milliers de visiteurs se presseraient aux expositions Van Gogh, le jour où les amateurs dociles paieraient des sommes énormes pour posséder une de ces toiles si longtemps méprisées. Sur les raisons de ce suicide, Perruchot ne prend d'ailleurs pas parti. Mais certaines phrases lui ont échappé qui révèlent que l'hypothèse d'Artaud lui paraît vraisemblable.

Quoi qu'on en puisse penser, quand on a revécu grâce à Perruchot la passion de Van Gogh on trouve plus gratuites que jamais les affirmations des critiques qui voient dans la biographie un exercice absurde ou inutile. Proust a pu le dire, car il craignait qu'on ne pesât sa propre vie, mais on sait qu'il ne le pensait pas. S'il est vrai que les œuvres des créateurs olympiens (mais combien y en a-t-il?) ne suscitent pas un pressant désir de savoir à quoi s'en tenir sur leurs amours ou leurs voyages, il reste que pour tous les créateurs passionnés l'œuvre et la vie sont si étroitement enlacées qu'on ne peut les séparer. Quand on a lu un chapitre d'une biographie de Van Gogh, on voudrait courir vers les tableaux qu'il peignit à l'époque — on a *le mal du pays des tableaux* [1]. Quand on regarde une série de toiles de Van Gogh, on ne peut longtemps les considérer comme des œuvres limitées à elles-mêmes.

1. Cette expression est de Van Gogh. Citée par Louis Piérard (*La Vie tragique de Van Gogh*. Corréa).

L'homme est là dans ces blés en rafales, dans ces soleils vrombissants, dans ces chambres vides et obsédantes. Ce sont les instants de sa vie ; dans chacune de ces touches de couleur il y a quelque chose de ses espoirs, de sa pitié, de ses douleurs. Comment ne serait-on pas rejeté violemment du tableau vers l'artiste ? Les problèmes esthétiques ont peut-être leur existence propre. Mais l'importance d'un chef-d'œuvre tient à la présence d'un homme. Et si, ayant appris ce que furent réellement les années ardentes et douloureuses de Van Gogh, nous nous penchons sur son œuvre avec une curiosité accrue et une *sympathie* plus profonde, ne cédons-nous pas là à un mouvement qui est un hommage à la biographie ?

PIERRE GASCAR OU LE SILLAGE DE KAFKA

Les premiers livres de Gascar, *les Bêtes, le Temps des Morts*, nés d'un long séjour dans un camp de prisonniers, nous plaçaient au centre d'un univers implacable, horrible, absurde, le monde de la déportation, de la « concentration », de l'univers ensanglanté et en délire. Ces tableaux puissants avaient une résonance doublement étrange car on n'entendait jamais une plainte dans la bouche des victimes, et par l'auteur lui-même tout était *accepté*. Les guerres ont appris la résignation, la dernière un peu plus que les autres, et quand elle prit fin les écrivains de l'angoisse et de l'absurde ne manquèrent pas de raisons pour conserver le visage de cendre et le masque immobile des malheurs sans appel.

Il est vrai qu'en littérature on avait vu depuis dix ans déjà le cruel et l'absurde *acceptés* comme les lois. Avant que l'Europe ne devînt le continent Kafka, Kafka se débattait dans un labyrinthe personnel. Puis le temps vint où l'Histoire le copia.

Ceux qui avaient en France retrouvé son accent ne l'ont pas longtemps gardé. Camus renie l'absurde et cherche le salut. Sartre se console avec la politique. Et Gascar ? Son nouveau livre, *Femmes* (Gallimard), qui en qualité ne le cède pas aux précédents, le révèle engagé encore dans un monde tragique mais cherchant pour ses personnages des itinéraires de fuite. Des quatre récits qui composent son nouvel ouvrage, deux sont inclinés vers le rire, deux vers la folie. *Le Bonheur de Bolinka* a paru dans cette revue. C'est, on s'en souvient, une assez affreuse histoire de prisonnières et de poux. Tout le monde, sans doute, n'a pas la même notion du comique, mais le trafic de la vermine me paraît, en cette affaire, un thème d'humoriste noir. Quant à *la Mère*, on peut imaginer quelque Courteline ou quelque Feydeau portant au théâtre le sujet de cette nouvelle : une très honorable commerçante tenant boutique au Palais-Royal, femme haute en dignité et grasse en préjugés, se trouvant embarrassée dans ses affaires, accepte de voir son commerce renfloué

par la femme qu'elle méprise le plus, la prostituée qui chaque soir arpente la galerie devant ses vitrines. On s'étonne même que le ton de Gascar et la charge de Destin qu'il fait peser sur ses personnages parviennent à masquer le caractère vaudevillesque de cette fantaisie.

Dans l'*Incendie*, un des deux récits placés du « côté folie », Gascar, en peignant la vie d'une jeune femme, Rose, installée pour les vacances dans un hôtel des Landes, a réussi à montrer avec une sûreté troublante comment le *familier* peut se muer en *redoutable*. Un chagrin mine Rose : l'éloignement d'un être cher. Elle cherche à s'en dégager, à s'intéresser à la vie de ceux qui l'entourent. Mais graduellement les allées et venues, les gestes, les paroles des pensionnaires de son hôtel perdent pour elle leur signification rassurante ; le sérieux de leurs gestes devient l'absurde de leurs gestes, leur gaieté se mue en grimace, une énorme menace envahit la maison tout entière. Il faut avoir intensément médité la folie, car c'est elle qui rôde ici, pour avoir réussi à monter un pareil récit et transformé avec cette aisance la paisible image d'une vie d'hôtel en un symbole de *l'étrange* et de *l'irrémédiable*.

L'Asile, dernier texte de ce livre, est connu de nos lecteurs [1]. Rose (est-ce l'héroïne de l'*Incendie* ?) a été enfermée dans un asile. Elle comprend mal où elle se trouve, pourquoi elle est là, ce que lui veulent les femmes qui l'entourent : le sentiment de son immense désarroi, Gascar a su le communiquer si fortement qu'il a pu inspirer à certains lecteurs cet état de vertige qu'éprouve le public en écoutant le *Procès* monté par Jean-Louis Barrault. Ici, le cerveau de Rose s'est totalement désengrené du monde qui l'entoure. Précisément, comme le dit un des médecins de l'asile, parce que *la folie est une évasion*. Est-ce le même docteur qui, à la fin du récit, prononce : *Je commence à croire qu'il n'y a de conscience et de mémoire qu'acceptée*. Le moment du refus, n'est-ce pas la seconde même où Van Gogh, regardant Gauguin, a saisi son rasoir et ne sait déjà plus pourquoi ?

LA CHAMBRE ROUGE OU VALMONT MASQUÉ

Le second roman de Françoise Mallet, *la Chambre Rouge* [2], n'a pas l'unité du précédent, mais on y retrouve les preuves de ce précoce talent qui émerveilla les lecteurs du *Rempart des Béguines*. Ce qui gêne en celui-ci c'est une certaine incertitude dans l'évolution des caractères. L'auteur a d'ailleurs ajouté aux difficultés qu'elle avait à vaincre en confiant le récit à l'héroïne de son livre. Elle s'est privée ainsi de la faculté de projeter sur le personnage central certaines lumières indispensables.

1. Voir *Revue de Paris* du 1er février 1955. — 2. (Julliard, éditeur.)

L'absence de mise au point qui en résulte, la disparité des jugements critiques que le livre a déjà suscités est bien faite pour l'attester. *Une composition très cérébrale... Ce n'est pas un roman d'amour, c'est un mécanisme d'horlogerie*, écrit André Rousseaux. Pour Robert Kemp, l'*essentiel* dans ce roman ce sont les rencontres des deux amants dans la chambre rouge ; l'héroïne, d'après lui, n'y éprouve pourtant aucun plaisir réel, mais en esprit elle s'exalte si fort sur ces réunions amoureuses que la chambre rouge devient pour elle insensiblement une *petite patrie... Travail de cristallisation anxieux, délicat et que madame Françoise Mallet a bien joliment décrit.* Jean Mistler (qui a su mettre en valeur les qualités maîtresses du livre) s'attache au personnage masculin, Jean Delfau, *viveur banal et blasé.* Comme Delfau est paralysé d'un bras et, *soulignant sans cesse son infirmité, oblige sa maîtresse à y penser toujours*, Mistler juge qu'il a le *dessein de l'humilier... Ce détail, comme la muflerie avec laquelle il raconte à Hélène comment il la trompe, c'est du sadisme de très petit format, mais c'est bien du sadisme. Et l'on se demande si le vrai sujet du livre que madame Françoise Mallet n'a pas osé traiter ce ne serait pas celui de certains récits de Sacher Masoch.*

Il est curieux de voir trois lecteurs expérimentés aboutir à des conclusions si différentes. Pour l'un, c'est une *composition cérébrale*, une *fabrication* (donc aucune sincérité), pour l'autre un *travail de cristallisation* (erreur partielle mais sincérité), pour le troisième le ressort *caché* du roman est le masochisme (sincérité mais masquée).

On s'explique ces divergences quand on constate combien il est malaisé de résumer *la Chambre Rouge*. Robert Kemp dans l'article qu'il lui consacre explique, en marge de son analyse, comment lui-même élèverait sa fille s'il en avait une et conclut, pour justifier à la fois son goût pour ce qui est pur et son admiration (gênée) pour des œuvres qui ne le sont point : *complexité, c'est un peu ma devise et mon délice.* Je me demande si cette phrase-là ne s'appliquerait pas au moins aussi bien à Françoise Mallet elle-même qu'à Robert Kemp. Qu'on en juge.

Nous retrouvons dans *la Chambre Rouge* Hélène, fille d'un riche bourgeois flamand et Tamara, femme de celui-ci, la dangereuse personne qui, dans *le Rempart des Béguines*, avait inspiré à la jeune fille une si vive passion. (Avantages et inconvénients des romans à suite : on sait tout de suite de qui il s'agit, mais on traîne un arriéré de sentiments devenus confus). Le père d'Hélène veut être élu bourgmestre. Comme tout homme politique il s'épuise à chercher le moyen de séduire ses électeurs. Ce qu'il trouve en l'espèce : faire venir des animaux pour le zoo et des acteurs pour le théâtre. En ce qui concerne les représentations dramatiques, le décorateur et metteur en scène sera Jean Delfau, un Parisien, homme connu, riche, intelligent et qui passe pour avoir eu beaucoup plus d'aventures que la moyenne des mâles civilisés.

Tamara se découvre du goût pour Delfau. Aussitôt, Hélène qui est

une demi-vierge veut faire de Delfau son amant. A la fois par aversion pour sa belle-mère et pour en finir avec l'ambiguïté de son état. C'est ce double désir qui inspire à André Rousseaux ce commentaire : *c'est un mécanisme d'horlogerie.*

Les rapports psychologiques qui s'établissent entre Hélène et Delfau sont, nous dit Hélène elle-même, faussés par l'orgueil. Quoique entrée dans cette aventure sans amour, Hélène ne tarde pas à être émue par Delfau et Delfau est vite touché par cette jeune fille belle et intelligente qui paraît l'admirer. De l'émotion, ces deux êtres passent en peu de temps à l'amour (ou le croient), mais comme ils ont de l'orgueil ils ne l'avouent jamais. Aussi leurs étreintes dans la chambre rouge (une chambre de maison meublée où ils se retrouvent) ne semblent-elles leur procurer que des satisfactions sans lendemain. Pourtant un jour vient où Delfau, pour tirer Hélène d'une situation difficile, la demande en mariage, mais comme, après les fiançailles, il continue de feindre l'indifférence, Hélène,. blessée, se conduit de telle sorte qu'au lieu d'aller au mariage le couple se voit acculé à la rupture.

Le roman est donc subordonné tout entier au pouvoir destructeur de l'orgueil : orgueil d'une jeune fille de dix-huit ans, orgueil d'un homme de théâtre de quarante et l'aventure n'est recevable que si nous admettons, en l'espèce, la vraisemblance du sentiment, si nous sentons sa force.

Étant donné que ses deux héros sont censés s'aimer, Françoise Mallet a senti qu'elle devait tout mettre en œuvre pour que leur orgueil destructeur qui ne cède à aucune chaleur de cœur ou de lit paraisse le comble du naturel. Elle a donc octroyé à Delfau une infirmité et une grosse fortune. Paralysé d'un bras et multimillionnaire, Delfau ne croit jamais qu'il est aimé « pour lui-même ». Il est prodigue en propos amers et tout à fait remarquable dans l'exercice du *self-control.*

De son côté, Hélène nous est présentée comme susceptible et facilement blessée. Soit, mais si elle était véritablement éprise de Delfau, comment ne pas se dire qu'elle réussirait certainement à triompher de tous ces obstacles ? C'est une jeune fille pleine de moyens. Mais est-elle vraiment éprise ? Triste d'abord de trouver en Delfau une si vive propension au sarcasme (tristesse passagère qui nous vaut quelques-unes des meilleures pages du livre), il faut convenir qu'elle se pique bien vite et prend avec une audace et une obstination extrêmes des mesures de rétorsion qui nous prouvent qu'en réalité, si elle a pu aimer Delfau quelques jours, elle y a vite renoncé.

Le porte-à-faux du livre vient de là. Hélène prend pour une inclination authentique des attendrissements éphémères inspirés par les arbrisseaux, les chevaux de bois, ou la température, et prétend nous faire assister à la tragique destruction de son sentiment sous l'influence maléfique de l'orgueil. Or la vérité est différente. Ce que nous apercevons

clairement dans le roman, en projetant sur lui non la lumière que Françoise Mallet a voulu y mettre, mais celle que son personnage impose, c'est que Delfau a peu d'importance dans l'aventure et que la jeune fille bien loin d'agir par réaction contre ses propos ou ses initiatives découvre petit à petit et très spontanément le personnage second qui est en elle, celui qui est le véritable elle-même — et ce personnage est une réplique féminine de Valmont, un Valmont masqué.

Ce revenant des *Liaisons dangereuses* « perce » d'ailleurs assez vite dans le récit. Dès le début, en effet, on voit Hélène mener assez diaboliquement le jeu. *Qu'irions-nous faire au Carlton ?* demandait Delfau qui croyait encore se trouver en présence d'une rêveuse de province. — *L'amour, voyons, dis-je avec un peu d'irritation, trouvant bien lent ce séducteur qui fait profession de cynisme.*

Quelques semaines plus tard, craignant de s'apitoyer sur Delfau et de devenir sa victime (crainte qui nous paraît bien chimérique), Hélène couche avec le beau garçon de la ville, Stani. On voudrait être indulgent à ce mouvement ; la pauvre petite n'a-t-elle pas raison de se venger d'un séducteur au passé si chargé ? Gardons notre pitié et écoutons les réflexions d'Hélène. *Pourquoi m'étais-je ainsi follement jetée à la tête de Jean Delfau ? Jamais il ne m'avait donné cette tonifiante sensation que me procurait Stani de me servir de lui comme d'un instrument que je reprendrais quand il me plairait et sans qu'aucun problème se posât.*

On reconnaît le système de Valmont, Valmont qui aimait à régler le jeu autour de lui, comme précisément Hélène qui organise froidement les amours avantageuses de son Stani avec une héritière, Hélène qui manœuvre son père et sa belle-mère comme des jetons sur un échiquier, Hélène qui se dresse avec un plaisir d'escrimeuse devant Tamara, même quand celle-ci lui propose enfin de faire la paix avec elle.

Il faut que Françoise Mallet ait beaucoup de talent pour que les réflexions sentimentales qu'elle attribue à son héroïne dans l'intervalle de ses accès de valmontisme puissent nous abuser quelque temps sur le caractère réel de son héroïne. Je ne m'attarderai pas à ce propos : *Si j'étais garçon j'irais au bordel ;* admettons (?) qu'une jeune fille d'humeur libre puisse, aujourd'hui, le lancer par bravade. Mais nous n'en sommes plus aux manifestations verbales quand Hélène, fiancée avec Delfau, attire de nouveau Stani, cette fois dans la chambre rouge, se plaît à regarder l'amant dans le lit du fiancé, lui fait poser ses vêtements très exactement sur le fauteuil choisi d'ordinaire par Delfau pour cet office et agite complaisamment cette idée qu'elle ne peut avoir le moindre *remords à traiter Stani comme un instrument*[1] (encore). N'est-ce pas la

1. Ici, Hélène fait penser à M. de Camors. A une femme qui venait de s'abandonner à lui et gémissait : « Comme vous allez me mépriser ! » il répondait : « Parbleu ». Le XIXe siècle des cercles vivait sous le signe de Valmont.

tendre Hélène (beaucoup plus que l'inoffensif Delfau) qui pratique le sadisme intellectuel où excellait Valmont ?

Comme Valmont, Hélène parfois aime à n'être pas reconnue et s'amuse quand dans la foule on la traite en jeune fille innocente. Elle va même plus loin que Valmont quand, Delfau lui ayant annoncé qu'il allait l'épouser, elle rêve : *Je pensais à la libraire de notre rue, Lucette, qui m'avait plu autrefois et je voyais d'autres femmes blanches, lourdes, belles comme Tamara l'était devenue, je pensais à Stani et je souriais un peu, avec un très léger sentiment de supériorité parce que Jean croyait que je ne le tromperais pas tout de suite.*

La morale réprouve. Sur le plan des *Liaisons dangereuses*, il n'y a rien à dire. Le malheur est que Françoise Mallet n'y ait pas installé franchement son livre et qu'elle ait si longtemps rusé avec elle-même. Les scènes imprévues dont elle a tant de fois tracé si intelligemment le cadre auraient trouvé leur vrai sens et leur vraie place. Et elle n'avait rien à redouter de l'apparente opposition qui se serait instituée entre l'esprit cruel de Valmont et ces tableaux de petite ville qu'elle a peints avec une nostalgie si fine de la Flandre de son enfance. Les membres du Tribunal révolutionnaire avaient l'esprit idyllique entre les exécutions

Ayant lu *la Chambre Rouge*, André Rousseaux déclare qu'il a perdu toute illusion sur les dons créateurs de Françoise Mallet. Ce jugement me paraît bien injuste. Que, en dépit de l'incertitude qui plane constamment sur la vraie nature de l'héroïne, de certaines négligences de style aussi, ce roman puisse être aussi attachant, qu'on sente, en dépit des fautes, la vie profonde de certains personnages, qu'on les discute, qu'on soit presque contraint de chercher pourquoi avec tant d'éléments excellents le livre laisse insatisfait, n'est-ce pas la preuve de sa rare qualité ?

Quel que soit le destin littéraire de *la Chambre Rouge*, les historiens pourraient invoquer au chapitre des mœurs le témoignage qu'il apporte. Notre siècle est celui de la promotion féminine ; la condition des femmes et surtout celle des jeunes filles a, dans beaucoup de milieux, profondément changé. Il en résulte parfois, dans les rapports entre les sexes, un malaise, dont l'attitude d'Hélène est un effet. Madame de Beauvoir croit que du jour où les femmes sont les égales de l'homme, les couples retournent au paradis. *La Chambre Rouge* donne à penser qu'ils vont simplement vers des drames nouveaux.

ROGER VAILLAND OU L'ALIBI DU COMMUNISME

Roger Vailland, revenu d'un grand voyage en Indonésie où le communisme lui était apparu baigné d'une lumière flatteuse, est venu respirer l'air de France, entre Savoie et Jura, sur des montagnes, dans des vallées, où l'excellence du marxisme lui a été démontrée par la contemplation de spectacle très divers, mais de son point de vue

tous également édifiants. C'est ainsi qu'un vrai croyant trouve partout dans le monde des raisons de conforter sa foi.

Imaginez des paysans pauvres et méritants épars au milieu de leurs champs et de leurs prés et s'essoufflant à bêcher, bêtement heureux d'être de petits propriétaires, sans s'apercevoir qu'un ridicule morcellement de terres les contraint à vivre dans une médiocrité qui ferait sourire de mépris les exploitants comblés du tchernoziom russe ; des ouvriers non moins pauvres et non moins méritants bloqués dans une demi-misère par les exploiteurs capitalistes ; les capitalistes eux-mêmes s'arrachant avec une férocité de dogues affamés le contrôle de trusts tentaculaires, soutenant le clergé qui endort le peuple ; les enfants de ces capitalistes voués à l'alcool, aux drogues et à la dépravation, vous aurez le personnel humain qui habite le roman *Beau Masque*, fruit de ce séjour parmi nos alpages, dans nos vallées.

Pourquoi « Beau Masque » ? C'est le nom d'un ouvrier italien ingénieux comme Figaro, désintéressé comme Vincent de Paul et courageux comme Bayard. Communiste ou « para », il vit pour les autres, travaille pour tous et se fait tuer pour la cause. A ses côtés Pierrette, un ange, une image sainte pour patronages de toutes religions, abnégation, intelligence, énergie, esprit organisateur napoléonien avec une résistance de grognard, doublement émouvante dans un corps si frêle, avec cela un charme de bergère et un beau visage naturellement : bref une déléguée communiste.

Comment ne pas aimer ces deux créatures d'élite quand on voit ces capitalistes tortionnaires qui trafiquent de la chair ouvrière française comme Shylock des cargaisons de navires — et laissent leurs enfants se corrompre dans la paresse, le lesbianisme et le whisky (ici la pédérastie manque ; ah vraiment pourquoi ?).

Mais comment se fait-il que dans ce vaste roman les seules pages auxquelles on croie sont celles consacrées aux paysans qui ignorent leur condition de victimes du capitalisme et aussi — et surtout — celles consacrées aux orgies capitalistes. Car, il faut l'avouer, Roger Vailland peint avec un rare talent les scènes dont l'alcoolisme ordonne le mouvement. Cela nous rappelle même plusieurs romans de lui où les héros (je ne sais plus à quelle classe sociale ils appartenaient) vidaient des petits verres avec un superbe entrain. C'étaient de bons romans et il y a des parties de bon roman dans *Beau Masque* et ce sont précisément les parties où le vice capitaliste s'épanouit. Impossible de dire si ces beuveries ont en soi un caractère exclusivement capitaliste, mais qu'elles aient ou non une valeur démonstrative, il est clair que l'auteur s'y complaît et qu'on y croit. On ne croit pas du tout, par contre, aux tableaux de propagande consacrés à la bénéfique activité révolutionnaire des ouvriers de la grande filature. Je ne dis pas que ces ouvriers-là, traités comme on nous dit qu'ils le sont, ont tort de se révolter, mais ils

on tort d'être, *dans ce livre*, aussi assommants — et ceci n'est pas leur faute, mais, comme dirait Mérimée, celle de l'auteur.

On dirait que, pour fuir la corruption du monde, Vailland, après y avoir sacrifié (en tant que romancier bien entendu), espère se faire pardonner, se pardonner lui-même en s'assurant un alibi vertueux. Sa vertu c'est le communisme. Ce n'est que le communisme. Je ne doute pas de sa foi, ni de l'importance des motifs qui l'ont poussé à chercher un pareil refuge, mais je pense à la phrase de l'abbé Mugnier : « Quand j'ai quitté le séminaire, j'ai voulu écrire un roman. C'était un roman vertueux, oui, mais ennuyeux. Croyez-moi : on ne fait pas de bons romans avec la vertu. » Sans nul doute, dans l'esprit d'un si saint homme ce n'était là qu'une boutade, mais en lisant *Beau Masque* j'ai commencé à me demander si, malgré tout, il n'avait pas un tout petit peu raison. Roger Vailland, décidément, est devenu trop vertueux.

ERICH MARIA REMARQUE, OLIVIA MANNING

Le héros de *l'Ile d'Espérance* (Plon) de Remarque (auteur de *A l'Ouest rien de nouveau*) est un soldat allemand, Gräber, qui après deux ans de front russe, obtient une permission. Éloigné des épreuves sanglantes du front, il espère connaître enfin quelques jours de paix dans sa ville natale. Mais il la trouve en ruines ; ses parents ont disparu ; les bombardements alliés sont quotidiens ; la cité amie n'est plus que fuites, poursuites, incendies. Pourtant il vit une idylle dans les décombres et pendant quelques heures atterrit (en esprit) sur un îlot d'espérance. Mais il doit retourner au front où il est tué. L'œuvre ne manque pas de pathétique, mais les personnages existent moins que les scènes : fusillade des Russes devant les tombes qu'on les a contraints de creuser ; un brave jeune homme cherche sa famille dans une ville dévastée ; les S.A. font la noce au milieu d'une population en larmes, etc. Tout cela qui fut vrai est déjà devenu un peu de l'imagerie. Dans l'horreur même hélas nous demandons de l'imprévu. (Bonne traduction de Michel Tournier.)

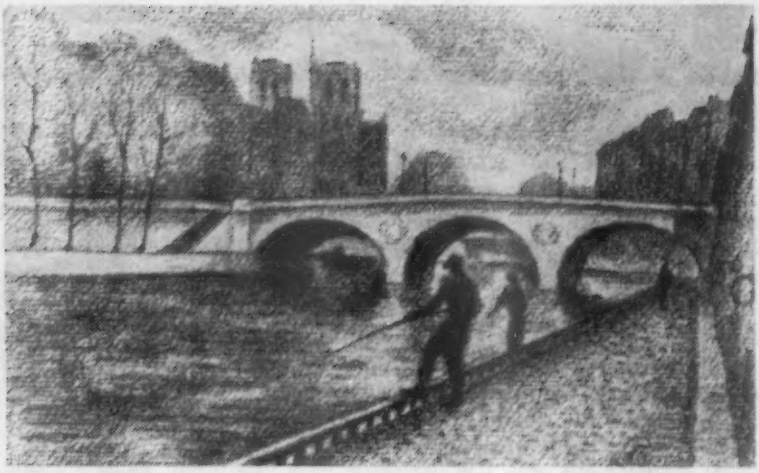
— La technique de *Pension à Jérusalem* d'Olivia Manning (Hachette) est toute différente. Les êtres ici passent devant les faits. Le roman est une sorte d'éducation sentimentale. Un jeune garçon anglais est envoyé à Jérusalem, pendant la guerre, ses parents ayant disparu dans le Proche-Orient, pour attendre la fin des hostilités. La pension de famille où on l'installe est tenue par une vieille fille, miss Bohun, dont la personnalité puissante domine tout le roman. Miss Bohun est un extraordinaire mélange d'avarice, de machiavélisme et d'esprit de domination. Un vrai personnage balzacien. L'enfant est tendre, aimant et voudrait donner son cœur à tout le monde. L'aura poétique qui l'enveloppe

finit d'ailleurs par neutraliser les venins de miss Bohun. Ce livre essentiellement poétique, dont le charme est grand, a été très élégamment traduit par Solange de la Baume.

LES SOUVENIRS DE CECIL BEATON

Cinquante ans d'Élégance et d'Art de vivre (Amiot-Dumont) le titre dit assez clairement de quoi il s'agit et il suffira de citer quelques noms pour jalonner l'itinéraire de Cecil Beaton dans les milieux mondains ou inframondains de Londres et de Paris : le roi Manuel du Portugal, Gaby Deslys, Forzane, Cécile Sorel, Mrs Lydig, Poiret, Irène Castle (qui s'acquit de la réputation en se coupant les cheveux), Diaghilev, Poiret, madame Errazuriz (qui, paraît-il, dans sa maison de Biarritz, créa un style), Balenciaga, Dior, Lady de Grey, Marie-Laure de Noailles, etc. Il est indéniable que, dans les groupes décrits par Beaton, la mode, les modes se forment qui marquent une époque. L'utilité (finale) d'occupations, entretiens, bals, réflexions, thés, rivalités et essayages qui font vivre tant d'artistes et d'artisans n'est d'ailleurs pas contestée. De ce grand envol de phrases, de tant de bijoux convoités, de tant de décorations longuement méditées, il résulte un perpétuel renouvellement du goût qui est la condition même de sa durée. Pourquoi faut-il que dans presque tous les ouvrages consacrés à ces milieux « élégants » on nous fasse sentir (le voulant ou non) la puissance de la vanité plus encore que la qualité des êtres ou des esprits ? Y aurait-il un élément destructeur dans le constant désir d'organiser sa vie autour des plus charmantes formes du paraître et risque-t-on le plus souvent de tomber en poussière quand on ne peut atteindre qu'avec le concours des professionnels les derniers étages de l'exquis ? Cecil Beaton ne se pose pas ces questions — et c'est peut-être mieux ainsi puisqu'il parle de ce qu'il aime avec un élan qui, sans doute, touchera les *aficionados*. Il suffit de citer le nom de Denise Bourdet pour qu'on sache à quoi s'en tenir sur la rare qualité de l'adaptation française.

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

Les peintres à la poursuite du bonheur. — Naïfs espagnols. — L'organisateur de la quatrième manifestation des *Peintres témoins de leur temps* a voulu, cette année, qu'ils définissent l'indéfinissable et fixent — mais n'est-ce pas une des missions paradoxales de la peinture ? — des états incapables de durée. Mieux encore que lorsqu'ils évoquèrent le *Travail*, un *Dimanche*, l'*Homme dans la Ville*, peintres et sculpteurs, ravis d'être rendus à l'imaginaire, tentent d'échapper à leurs petites spécialités. Certains même sont devenus poètes sans démériter de la peinture, précisant par un titre des préférences foncières et les raisons qui leur avaient fait résumer tout bonheur dans un être vivant, un horizon, un songe. Ceci nous vaut une sélection sans sectarisme, où s'affrontent les tendances et les sujets les plus divers, sous la présidence des euphories particulières à Matisse et à Léger (n'eût-on pu en montrer une troisième, plus complète encore, celle où nous plonge le peintre dont le nom ressemble le plus à bonheur : Bonnard ?).

Le désespoir dont manifeste la jeunesse d'aujourd'hui — désespoir de sujet, désespoir de palette — interdit à beaucoup de figurer ici. A peu près seul Bernard Buffet, dans une grande toile peinte tout exprès pour l'exposition du musée Galliera — un *Hommage à Courbet*, interprétation très libre des *Dormeuses* du Petit-Palais — affirme que son bonheur à lui réside dans le refus du bonheur. Toute volupté a disparu de ce duo, et ce sont bien des *femmes damnées*, qu'évoque, avec un romantisme si sévère qu'on ose à peine lui donner ce nom, un peintre précocement

désabusé et bien moins proche de Courbet — qui ne parvient pas à lui donner des leçons de santé — que de Baudelaire.

Les fervents de la « peinture en soi » trouveront sans doute ces considérations bien littéraires. L'intérêt des thèmes proposés par M. Kischka nous paraît de favoriser la reconstruction des ponts coupés et de permettre à l'art contemporain, victime des « sens interdits », de partir librement à la découverte en trouvant sa nourriture et sa félicité où bon lui semble.

— Après le succès de son exposition des icônes russes, Paul Ambroise réunit une centaine de *fixés sur verre* du XVIIe et du XVIIIe siècles, la plupart andalous et collectionnés par Andrès Laslo. Las des prétentions des faux naïfs — *la vraie naïveté s'ignore* — qu'il nous plaît de boire à des sources fraîches, d'admirer la candeur avec laquelle d'humbles artisans ont colporté de ville en ville une imagerie inspirée souvent par de grands modèles qui, mis à la portée de tous, ont perdu toute solennité ! Les incorrections mêmes qui s'y mêlent apportent un attrait supplémentaire aux évocations familières de la vie du Christ, de la Madone et des saints. Toutes semblent à peu près contemporaines par le sentiment, par la vivacité enfantine du contour et des coloris. Leur manque de modestie condamne au contraire les peintres innombrables qui, depuis Gauguin, mettent leur habileté à paraître inhabiles. Je crains que beaucoup des visiteurs de l'exposition des « naïfs espagnols » ne trouvent surtout leur plaisir à retrouver ici un Matisse, là un Dufy, là un Chagal (comme ils les eussent retrouvés en face d'un bois gravé, d'un ex-voto ou d'une poterie populaires), et que ce soit pour leur *modernisme* qu'ils admirent ce qui tient sa valeur de l'anonymat et d'une soumission à des impératifs techniques qui ne changent pas plus que l'âme humaine.

CLAUDE ROGER-MARX

Le Destin de nos Lettres et de nos Arts. — Avec *Les Abeilles d'Aristée*[1], M. Wladimir Weidlé a donné pour les lettres et les arts le pendant au *Déclin de l'Occident* de Spengler. C'est une sorte de long chant funèbre qui parfois tourne à la satire, parfois à l'invective, sans perdre sa gravité, sa noblesse et son poids. L'auteur nous montre d'abord le crépuscule des mondes imaginaires, puis ce minuit de l'art où Mallarmé a jeté les dés, enfin l'office des ténèbres où s'exprime une douteuse espérance : « L'art n'est pas un malade qui attend le médecin, c'est un mourant qui espère en la résurrection. » Seule une communion d'essence religieuse, un espoir transcendant pourront le restaurer, le revivifier.

1. Editions Gallimard.

La probité intellectuelle ne suffit pas pour qu'un homme puisse concevoir un tel livre, il faut encore une vaste culture. M. Weidlé connaît aussi bien les civilisations anciennes que les grandes littératures européennes et il en parle avec une intelligence, une absence de préjugés et une pénétration d'esprit qu'on rencontre rarement dans les ouvrages critiques d'aujourd'hui. Eschyle lui est aussi familier que Baudelaire, Virgile que Svevo, Kafka que les sagas islandaises, Nietzsche, Joyce, Claudel et Valéry, la peinture autant que la littérature, la philosophie autant que l'histoire des religions. Wladimir Weidlé mérite le nom d'humaniste, non point à cause de la multiplicité de ses connaissances, mais parce qu'il n'oublie jamais que toutes ces connaissances doivent d'abord servir l'homme, sous peine de se transformer en autant de poisons.

La première partie de ce livre expose en effet la lente déshumanisation de l'art. L'art, création humaine par excellence s'il est fait par des hommes, doit être fait aussi pour des hommes. On ne peut le séparer de l'amour. Ce problème dépasse aussi bien l'esthétique que la morale. Un art n'est plus de l'art s'il se laisse réduire à n'être que de l'art. C'est ce qui nous est arrivé depuis le romantisme, qui en exaltant le génie personnel a donné le coup de grâce au style, mais en même temps nous a fait prendre conscience de la valeur et de la nécessité du style.

En réalité, le mal vient de plus loin. Léonard de Vinci, ingénieur pictural, en voulant que l'art fût « cosa mentale », a célébré l'union de l'art et de la science, et du même coup de l'esthétique avec le rationalisme.

Edgar Poe, ingénieur littéraire, tira de cette esthétique deux pensées, fausses mais fortes, affirme Wladimir Weidlé : *que l'essence poétique peut et doit être extraite de la poésie et servie séparément ; et que l'œuvre d'art doit et peut être manufacturée comme n'importe quel engin dont on a compris le fonctionnement et prévu l'usage.*

Vinci et Poe produisent Valéry qui conçoit la poésie pure comme pure négation et qui pousse l'orgueil de l'intelligence jusqu'à préférer comprendre à faire. Et l'on en arrive à la grande maladie de l'artiste moderne, « cette impuissance à remonter en soi aux sources de la vie, cette incapacité de se parfaire dans un acte d'abnégation et de foi ».

Qu'est-ce qui peut sauver l'artiste et l'art en même temps de la stérilisation de la pensée discursive, de la mécanisation des procédés scientifiques, de la dissolution à laquelle aboutissent l'expressionnisme et le surréalisme que Wladimir Weidlé condamne également ? *La participation commune au transcendant*, répond l'auteur, car *la communion qui est à la base d'une croissance normale de l'art, n'est pas plus d'essence artistique que sociale, elle est d'essence religieuse.*

Il croit que le christianisme peut créer de nouveau cette communauté des esprits. Il ne désespère pas : il est des époques où l'art doit être

piétiné, nié, afin, dans cette mort apparente, de contenir des germes de vie future. Il indique le remède, mais il sait qu'il ne suffit pas de connaître le remède pour être guéri, il faut encore y croire. Dans la circonstance, c'est *croire* tout court qu'il faut écrire.

Comme les abeilles d'Aristée dont parle Virgile, nos lettres, nos arts vont-ils ressusciter ?

MARCEL SCHNEIDER

L'Hôtel d'Aumont et la Cité des Arts. — Un porte-parole du Conseil municipal a bien voulu nous détailler, l'autre jour, le programme de la Ville de Paris en matière de Beaux-Arts : acquisitions de peintures et de sculptures pour un total de 26 millions ; de livres, pour 45 millions ; grands prix, l'un musical, un second littéraire, un troisième des Beaux-Arts ; réorganisation des musées, le Petit-Palais, Galliera et le musée d'Art moderne de la Ville de Paris étant placés tous trois sous la direction d'André Chamson ; achèvement, enfin, des travaux de réfection de l'hôtel de Sens (en cours depuis trente ans) où l'on transférera la bibliothèque Fornet, de l'hôtel Lamoignon (en cours depuis quinze ans), où s'installera la Bibliothèque Historique de la Ville qui cédera l'hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau au musée Carnavalet qui pourra ainsi s'agrandir.

Tout ce programme montre que la Ville de Paris ne se désintéresse pas des Beaux-Arts, encore que le budget qu'elle leur affecte et qui contient, en outre, les subventions aux théâtres, diverses éditions historiques (mais on ne voit toujours pas sortir les procès-verbaux de la Commission du Vieux-Paris en panne depuis 1933), ne représente que 0,5 p. 100 du budget total.

C'est que, malgré des augmentations massives, ce budget est à peine équivalent, compte tenu de la dévaluation du franc, à ce qu'il était avant la guerre. Il ne permet pas la moindre initiative en matière d'urbanisme. On aimerait voir inscrite au programme de la Ville de Paris une remise en valeur des hôtels du Marais dont quelques-uns sont dans un état déplorable et nécessiteront des frais de réfection énormes, comme l'hôtel d'Aumont lorsqu'on s'intéressera, enfin, mais trop tard, à leur sort.

Pas un mot d'ailleurs, sur l'hôtel d'Aumont et la Cité internationale des Arts qui a été projetée il y a déjà sept ou huit ans. Pas un sou de crédit : l'hôtel d'Aumont (rue du Jouy) reste, sous son immense parapluie, livré à tous les vents, à toutes les dégradations. Des centaines d'artistes sont sans atelier. La Ville de Paris pourrait faire le geste d'en construire quelques-uns ; s'il y avait un commencement de réalisation, les pays étrangers ne manqueraient pas de suivre son exemple et de bâtir

à leur tour sur les terrains qui leur sont attribués. Mais c'est le règne de l'immobilisme en matière d'architecture et d'urbanisme : dans une autre capitale, il aurait fallu trois ans pour restaurer l'hôtel de Sens, à Paris, il faut trente ans. Lorsque l'hôtel d'Aumont a été acheté par la Ville, il y a vingt ans, il était habitable et habité. Depuis, après avoir tout fait pour le ruiner, on ne fait plus rien pour le restaurer. On s'est contenté de dépenser, l'an dernier, un million pour consolider le parapluie en fer qui le protège, car lui aussi menaçait de s'effondrer. Est-ce là un véritable amour des arts que cette indifférence pour un des plus beaux hôtels de Paris du XVIIe siècle ? Est-ce la manière d'attirer les touristes que de transformer tout un quartier de Paris en chantier de démolitions et le laisser en cet état pendant trente ans ? Jamais la Ville de Paris n'a moins fait pour la protection de ses beautés architecturales.

GEORGES PILLEMENT

L'exposition Alain à la Bibliothèque Nationale. — L'avouerai-je ? Je ne suis pas des plus chaleureux à l'endroit d'Alain. Je n'ignore certes pas l'admiration qu'il a suscitée chez tant d'excellents esprits, chez André Maurois, par exemple, qui a souvent parlé de lui dans cette revue. Mais il ne m'a pas retenu. L'ai-je mal lu ? Suis-je indigne ? C'est possible. A la vérité, je me suis demandé quelquefois si, pour aimer Alain dans son œuvre, il ne fallait pas avoir d'abord subi le charme, le rayonnement de sa présence même. Car Alain, on le sait (tous les témoignages que nous possédons sur lui nous le répètent), fut un professeur, un merveilleux professeur. Et peut-être avant tout un professeur.

Les documents réunis à la Bibliothèque nationale ne m'ont pas éloigné de cette idée. Sans être un physionomiste, j'ai cru deviner dans les photographies d'Alain qui nous y sont présentées un homme pacifique, éloquent, plein de bon sens, d'une rigoureuse honnêteté de pensée. Alain professeur dut être une manière de Socrate après la lettre. Il a sans doute été bien agréable de compter au nombre de ses élèves, et l'on comprend que ces derniers aient pu en garder un tel souvenir !

Alain s'intéressait à tout. On voit dans cette exposition le fichier où il recueillit ses pensées par ordre alphabétique : « destin », « escroquerie », « fraternité », « lâcheté », « laideur »... On y voit aussi son violon et sa boîte de peinture, ainsi que plusieurs de ses toiles et aquarelles. Curieux de tout, ouvert à tout, apte à tout comprendre, Alain a nourri de ses réflexions sur toutes choses ses cours et ses livres. A regarder les nombreux manuscrits enfermés dans les vitrines de l'exposition, ces manuscrits sans ratures, à l'écriture calme et parfaitement régulière,

on imagine assez bien aussi quelle dut être la facilité d'Alain. D'ailleurs, voici de ses dédicaces : très longues, elles constituent de véritables commentaires, des sortes de « propos » en marge, à l'usage des seuls destinataires. Alain ne devait jamais en être à deux ou trois pages près.

Autour de la personne d'Alain, la Bibliothèque nationale a groupé quelques souvenirs touchant à certains de ses amis et disciples disparus : Michel Alexandre, Elie Halévy, Lucien Herr, Paul Landormy, Jean Prévost, Romain Rolland, Paul Valéry, Simone Weil... Avouons-le, c'est une belle couronne pour un homme. Et me voici pris de remords.

HENRI PERRUCHOT

Music-Hall. — Gilbert Bécaud : un cas. Un cas d'hystérie collective. A peine est-il en scène qu'il est déjà en transes. Il ne se met pas au piano, il l'empoigne, il le bouscule, il le violente, il tape dessus en se servant de tous les coups défendus. Bécaud, c'est le catcheur de la chanson. Quand il a proprement knock-outé son adversaire Big Ben Pleyel ou Strangler Gaveau, quand ce malheureux n'est plus capable d'émettre un son, mon Bécaud l'abandonne et se précipite sur un autre sparring-partner : le micro. Il s'adresse d'abord à lui avec une véhémence, avec une méchanceté, avec une hargne dont on n'aurait pas cru capable ce garçon qui a l'air si bien élevé. Puis, une fois qu'il l'a bien engueulé (qu'on me pardonne l'expression, mais il n'y a vraiment pas d'autre mot) il se jette furieusement sur ce misérable instrument qui n'en peut mais, le saisit à la gorge, le balance deux ou trois fois dans l'air, et lui tord le cou. C'est en général à ce moment que l'hystérie du champion sur le ring gagne la salle, où le spectacle n'est pas moins extraordinaire. Le chef d'orchestre, consterné, a l'air d'un arbitre impuissant qui s'est prudemment réfugié dans sa fosse. « Terrific » Bécaud, seul dans l'arène, pique alors sa grande crise de nerfs. Secoué de mouvements convulsifs, frénétique et couvert de tics, en proie à un delirium tremens caractérisé, il boxe contre son ombre, arrache une ou deux tentures, rugit de rage et exhale sa fureur. Je ne sais pas si l'on peut appeler ça un tour de chant, mais il faut reconnaître que son numéro démentiel transporte de joie et d'enthousiasme un public déchaîné, qui trépigne et soubresaute et vibre et s'égosille. Et dire qu'on appelait Charles Trénet le Fou chantant ! Bécaud, c'est le chanteur complètement fou. Et comme rien n'est plus contagieux que la folie, la salle n'est plus qu'un immense asile d'agités.

Du talent, pourtant, il en a à revendre. Il nous le montre par instants, quand brusquement calmé il se rassied à son piano qu'on a ranimé grâce

à des soins énergiques et qu'il caresse à présent doucement, comme pour se faire pardonner la correction qu'il lui a infligée tout à l'heure. Il murmure alors des choses charmantes de Louis Amade. Ces quelques minutes de lucidité sont le meilleur moment de la soirée. Et l'on est tenté de penser que si ce garçon doué n'avait plus sa fougue, sa croix dans la tête et sa laryngite, il serait sensationnel. Et puis à la réflexion l'on se dit que ce qui fait sensation, c'est justement cette impétuosité, cette araignée au plafond et cette voix de rogomme.

Au demeurant son triomphe est indéniable. Si personnellement je le préférais, à ses débuts, plus calme et moins cinglé, c'est sans doute moi qui ai tort. Il faut vivre et vendre sa salade avec son époque. Dans les music-halls aujourd'hui, au parterre comme au poulailler, ce sont les jeunes qui font la loi et les recettes. Avec Eddie Constantine, il est certain que Gilbert Bécaud est leur idole. Sans doute que pour l'aimer il faut avoir vingt ans.

SERGE VEBER

Fidelio à l'Opéra. — Si M. Wieland Wagner, après avoir rajeuni à Bayreuth les drames lyriques de son grand-père, a résolu d'appliquer ses théories à la mise en scène de *Fidelio*, c'est sans doute parce que cet opéra n'a jamais été donné dans des conditions entièrement satisfaisantes. Les trois tentatives faites du vivant de Beethoven (1805, 1806 et 1814) se sont soldées par deux échecs et un maigre succès d'estime et jamais l'œuvre ne s'est vraiment imposée au répertoire. Nous n'en rechercherons pas ici les raisons et nous essaierons simplement de juger la solution que M. Wieland Wagner a élaborée pour un problème difficile.

Que le livret de *Fidelio* soit lamentable, Beethoven, tout à ses préoccupations morales, est seul à ne point s'en être aperçu. Il débute en opérette, continue en mélodrame et s'achève en tableau vivant. Qu'on le coupe en deux ou en trois, il n'est jamais équilibré, les admirables scènes de la fin du premier acte et du cachot sont précédées du plus insipide badinage et suivies de l'apothéose la plus conventionnelle. M. Wagner a donc sagement fait de s'attacher au sens profond de l'œuvre pour mettre l'accent sur la double antithèse esclavage-liberté, ténèbres-lumière.

Il a disposé sur la scène, comme à Bayreuth pour le *Ring*, un plateau circulaire surélevé, sur lequel se tiennent les personnages et où la lumière se concentre. Des grilles noyées dans l'ombre cernent la scène. Évidemment, toute la première partie, avec le duo entre la fille du geôlier et son amoureux et les scènes avec Rocco et Fidelio, n'est guère à

sa place dans cette atmosphère de cauchemar. Mais comment faire passer tout ce début sans tomber dans la pire anecdote ? M. Wagner en a pris son parti ; il a d'ailleurs beaucoup abrégé, en supprimant les textes parlés, c'est qu'il se réservait évidemment pour le pathétique, sûr d'avance de ses effets.

A partir de l'arrivée du cruel Pizzarro, nous nous sentons pris à la gorge ; M. W. Wagner a renoncé à la couleur historique. Nous ne sommes plus dans une vague Espagne d'opéra, mais dans un pays vrai, quoique non précisé. Un pays d'hier ou d'aujourd'hui, où l'injustice peut être maîtresse et l'innocence persécutée. Et chaque spectateur est violemment mis dans le jeu : s'il n'a pas été hier dans les fers, comme Florestan, il peut s'y trouver demain. L'arrivée à la lumière des prisonniers, les lentes évolutions de ces quarante hommes qui ne forment plus qu'un seul être, une sorte de monstre blafard ramené des profondeurs, leur promenade circulaire autour du plateau, marche lente pareille à celle des aiguilles à l'horloge du destin dépassent tout ce qu'on a pu voir. La scène de la prison n'est pas moins forte.

Je n'ai pas toujours approuvé ce que M. Wieland Wagner a fait à Bayreuth, notamment pour le dernier acte de *Tristan* et pour celui du *Crépuscule des Dieux*, mais là, sa science de la lumière, son art des groupements plastiques et des mouvements ont renouvelé totalement la présentation du vieil opéra de Beethoven et l'ont rendu plus vivant, plus humain, plus proche de nous.

Au point de vue musical, M. Wieland Wagner a combiné librement les versions successives de *Fidelio*, prenant dans chacune ce qui servait le mieux l'intérêt dramatique. Certains lui ont reproché d'avoir supprimé la fameuse ouverture de *Léonore* n° 3. Étrange grief ! L'usage de jouer ce morceau avant le final ne date, sauf erreur, que de la reprise dirigée à Vienne, en 1894, par Mahler, et il est indéfendable esthétiquement. L'ouverture résume l'action pour nous y préparer, la donner un quart d'heure avant la fin n'est qu'une redite et l'effet fameux de la trompette libératrice n'est plus qu'une fusée mouillée, puisqu'on vient effectivement de l'entendre, lié à l'action, quelques minutes plus tôt. Enfin, la seconde ouverture, que M. Wieland Wagner fait exécuter au début du spectacle, est fort belle : véritable ancêtre du poème symphonique, elle dessine admirablement la ligne générale de l'action.

L'interprétation vocable était excellente. Madame Brouwenstijn, MM. Von Rohr et Neidlinger ont été justement acclamés. Le ténor, M. Windgassen, m'a paru vocalement très fatigué. Les chœurs de Stuttgart se sont montrés parfaits et M. Leitner a dirigé l'ensemble dans un style à la fois sobre et pathétique. Quant à l'orchestre de l'Opéra, j'avais été heureux d'en saluer ici même les progrès, après la réforme d'il y a deux ans. Hélas ! il est retombé dans ses errements anciens. La tâche

que trouvera le successeur de M. Lehmann en septembre, s'il veut refaire de la bonne musique salle Garnier, ne sera pas des plus faciles...

JEAN MISTLER

La Strada. — L'admirable, dans le cinéma italien le plus réaliste, le plus sordide et le plus désespéré, c'est qu'une lueur y tombe tout à coup comme du ciel et que, sous cette lueur, les hommes et les choses ne sont plus tout à fait ce qu'ils sont. On peut appeler cela tout simplement la poésie. Quelquefois, comme dans *Miracle à Milan*, la poésie est légèrement préfabriquée et on y voit paraître une pointe de littérature. Ce n'est pas le cas pour *Voleur de Bicyclette*, pour *Sciuscia* ou pour tant d'autres, en particulier pour *La Strada*, le dernier beau cadeau qui vient de nous arriver d'Italie.

L'auteur est un nouveau, ou presque, Federico Fellini, qui ne s'était encore signalé que par *Les Vitelloni*. Il nous raconte une histoire lamentable, qui deviendrait sans doute écœurante sous l'œil d'une autre caméra, mais il la transfigure par ses images et par sa discrétion.

Une fille de famille nombreuse a été vendue 10 000 lires par sa mère à un hercule de foire qui parcourt les routes dans une curieuse roulotte tirée par sa moto. L'hercule, qui est une brute totale, fait de la fille son aide et, la trique aidant, une sorte d'animal domestique. Aussi bien, pour elle, cette vie-là vaut l'autre. Un beau jour, elle rencontre le rêve sous les traits d'un funambule un peu fou, qui ne lui fait certes pas la cour, mais qui lui témoigne quelque chose dont elle ne connaissait pas le parfum : un peu de sympathie.

Hélas ! Zampano l'hercule hait le fou qui lui fait des farces et, un jour, il le tue. Mais il devra abandonner sur la route la fille, inconsolable de cette mort. La dernière image du film nous montre au bord d'une plage, Zampano ivre de solitude et de vin rouge, et secoué de sanglots.

Cette rencontre de trois personnages rigoureusement élémentaires, sans verbiage ni fioritures, jouée avec une simplicité totale dans des paysages qui ont tous une valeur expressive, nous vaut un film qui comptera parmi les plus grands.

Pain, Amour et Fantaisie n'était pas de cette qualité, mais c'était tout de même une étonnante réussite dans un genre mineur et, à tout prendre, charmant. Il n'était pas indispensable pour la civilisation occidentale de lui donner une suite. Cette suite, la voici tout de même : *Pain, Amour et Jalousie*. Comme presque toutes les suites, celle-ci nous

déçoit. C'est la même chose et ce n'est pas la même chose. Nous n'aurions pas cru que les personnages fussent si minces, parfois si artificiels. L'histoire s'étire, on multiplie des sourires au public. De Sica en fait un peu trop dans son personnage de carabinier galant et, naturellement, la fille sauvage déguisée en mademoiselle Lollobrigida est chargée d'émouvoir de toutes les manières. Elle est ravissante, bien sûr, elle est extraordinairement ravissante. Pour tout vous dire, il apparaît qu'elle est trop ravissante.

JEAN FAYARD

La Danse. — Folklore bulgare. — Avec les représentations de l'ensemble populaire de la République de Bulgarie s'achève, pensons-nous, le cycle des groupes folkloriques des pays orientaux et balkaniques qui viennent de se succéder à Paris. De cette confrontation, il ressort surtout une impression d'uniformité certaine : sur un large fonds commun de formes et de figures chorégraphiques, ces divers peuples n'apportent que des nuances fort légères.

Ailleurs, entre les danses évoluées des fêtes et des divertissements aristocratiques et les amusements rustiques, se produisirent des jeux d'emprunts et d'influences continuels et vivifiants. Mais les pays balkaniques brisés, foulés, anéantis par la conquête et la tyrannie turque, ignorèrent ces échanges et ces permutations : l'évolution se fit dans le seul sens de l'usure des traits les plus saillants et originaux, aboutissant à ce « fonds commun » déjà mentionné.

Aussi les spectacles folkloriques laissent-ils l'observateur assez perplexe, se demandant quelle est la part de l'antique tradition survivante et celle de la reconstitution érudite et qui peut être factice... S'y ajoute encore, depuis l'adoption du folklore « comme moyen d'éducation des masses », l'évaluation difficile du rôle du chorégraphe et du metteur en scène, dont les conceptions propres se reflètent nécessairement dans l'ordonnance et la forme du spectacle.

Telle que nous venons de la voir, la danse de folklore bulgare nous a paru peu variée. Nous l'avons vue privée des temps sautés haut des Grecs, de la brillante turbulence rythmique des Hongrois, de la hautaine élégance de certaines figures propres aux Polonais, de la riche diversité des Yougoslaves ; mais on y retrouve la dextérité des jeux de jambes et de pieds des Roumains, des tours avec brusque détente de la jambe sur le côté et des sauts accroupis à la russe.

Comme toujours, lorsqu'il s'agit de danses de caractère, les hommes sont très supérieurs aux femmes pour l'ampleur et le relief. Parfois

dans les danses des ensembles s'introduisent un ou deux personnages comiques, mimant un petit sketch de poursuite burlesque ou d'idylle manquée...

Les costumes masculins sont très sobres, le plus souvent blancs avec des ornements noirs ; ceux des femmes sont plus variés et plus colorés, rappelant les uns la Turquie et les autres la Russie ou, plus loin, Byzance. Un petit orchestre disposé sur la scène, formé de rebecs, de flûtes, de cornemuses et d'une caisse, accompagne la présentation, ajoutant sa propre note d'exotisme.

PIERRE MICHAUT

André Chaumeix. — André Chaumeix est mort. On sait que pendant de longues années il représenta « la politique des *Débats* ». L'article de tête de ce journal, article non signé, morceau dont on admirait toujours l'élégance, était le fruit des réflexions de quelques sages, auxquels Chaumeix apportait sa connaissance de la vie parlementaire, la netteté de ses vues politiques, l'agilité de son talent et de sa plume. Avec M. de Nalèche, il était l'animateur de cette vieille maison qui, après avoir compté tant d'hommes illustres, rassemblait alors, parmi d'autres, le spirituel, sceptique et charmant Bidou, le robuste Bellessort et notre érudit collaborateur Albert Petit. Les idées politiques de Chaumeix étaient celles d'un nationaliste libéral ; en politique extérieure, son programme s'organisait autour de l'idée : défiance de l'Allemagne, défiance systématique, absolue. L'événement parut lui donner raison, mais peut-être cette défiance qu'éprouvaient aussi nos dirigeants à l'égard de Berlin, dans la mesure du moins où elle se manifesta avant 1930, n'a-t-elle pas inspiré la meilleure des politiques.

L'Académie française qui, comme le monde, accueille parfois des symboles (de très honorables symboles qu'incarnent des hommes éminents, des hommes de talent et d'esprit), accueillit en Chaumeix le journalisme, le journalisme puriste et élégant, gardant solides ses attaches avec la littérature.

André Chaumeix n'avait pas d'hostilité pour les salons. Il est vrai qu'il y a quelque trente ans plusieurs maisons gardaient quelque chose de cet esprit léger, digne et gentiment « moraliste » qui avait vivifié jadis plusieurs groupes célèbres. De cette « institution », André Chaumeix eut même l'art de tirer le plus utile et le meilleur.

Journaliste, critique, directeur (il le fut pendant quelques années de la *Revue de Paris*, puis du *Figaro*, puis longuement de la *Revue des Deux Mondes*), Chaumeix était d'abord un homme de conversation. Il brillait dans l'entretien par sa vivacité, le moelleux de ses propos et

le désir, particulièrement vivifié par des présences, de plaire. C'était en aiguisant sa pensée sur celle d'autrui qu'il préparait ses propres mises au point. D'autres choisissent la solitude ou la promenade ; l'école à laquelle appartenait Chaumeix demande au dialogue le stimulant nécessaire aux réflexions. Le procédé, employé par des gens raisonnables et cultivés, convient à un certain climat de civilisation qui prolonge quelques préférences du XVIIIe siècle, un XVIIIe de la Ville sur lequel maints accidents politiques et sociaux ont projeté des ombres épaisses, mais qui conserve encore des grâces et une sorte de pouvoir.

MARCEL THIÉBAUT

Politique intérieure. — Les gouvernements passent, les problèmes demeurent. Ils s'enveniment aussi, parfois, ces problèmes. Ceux que M. Edgar Faure a repris en main en s'installant à la présidence du Conseil — il en avait déjà connu dans le précédent cabinet, soit comme ministre des Finances, soit au Quai d'Orsay — présentaient de sérieuses difficultés. Le temps n'avait travaillé que partiellement à la solution de certains d'entre eux. L'habileté incontestée du nouveau président du Conseil allait faire le reste.

Neuf milliards et demi de crédits supplémentaires pour les traitements des fonctionnaires, trois milliards pour les pensions des victimes de guerre allaient permettre de faire avancer sérieusement la discussion budgétaire en panne depuis deux mois. Encore fallait-il, au surplus, promettre de préparer, en un bref délai, une amélioration d'ensemble de la fonction publique.

Venait aussi le moment où il fallait conclure le débat sur la ratification des accords de Paris, en instance devant le Conseil de la République. Les interprétations restrictives émises par le chancelier Adenauer au sujet des conventions sarroises, devant le Parlement de Bonn, avaient fourni prétexte aux adversaires du réarmement allemand pour susciter une nouvelle agitation, donc de nouveaux scrupules chez les sénateurs. Mais là encore, plaidant devant les commissions au Palais du Luxembourg, M. Edgar Faure parachevait un redressement que le nouveau ministre des Affaires étrangères, M. Antoine Pinay, avait solidement amorcé. Et le débat de ratification se présentait en définitive sous les meilleurs auspices.

C'est dans le domaine intérieur — un très vaste domaine — que les choses se présentaient le plus mal.

En quelques semaines, s'est accru le danger du « mouvement Poujade », constitué par plusieurs centaines de milliers de petits commer-

çants et d'artisans, exigeant l'abrogation des sanctions dû contrôle fiscal, la suppression des contrôleurs polyvalents et l'allégement des taxes, menaçant de faire grève, lançant défi sur défi aussi bien au gouvernement qu'aux députés.

Que faire lorsque des contribuables refusent de payer l'impôt, bafouent l'Etat ? Le premier impératif pour le pouvoir exécutif est d'affirmer son autorité et de la faire confirmer par le pouvoir législatif. Or, nous avons vu les députés chanceler, prendre peur, se sentant menacés, d'autant plus que les élections générales soudain leur paraissent proches.

Alors que le Gouvernement demandait la reconduction jusqu'à fin avril des pouvoirs spéciaux concédés en août dernier à M. Mendès-France, et dont ce dernier n'a usé que faiblement, la Commission des Finances de l'Assemblée posait comme condition préalable l'abrogation de la loi qui permet de réprimer les entraves apportées à l'exercice du contrôle fiscal. C'était faire droit à l'une des revendications premières de M. Poujade.

Dans le même temps, le groupe paysan posait lui aussi ses conditions préalables : réduction de fiscalité, extension du plan betteravier, protection des produits agricoles, généralisation des allocations aux familles d'agriculteurs avec suppression des cotisations individuelles, etc. C'était exiger qu'il soit fait droit à l'ensemble des revendications du monde paysan.

Si, du moins, ceux qui s'émeuvent ainsi au Palais-Bourbon avaient fait preuve dans le passé de leurs qualités pour redresser les excès de la fiscalité, une telle attitude de leur part pourrait se justifier. Mais l'expérience a depuis longtemps démontré que, tout au contraire, ils s'emploient constamment à grever le Trésor de charges de plus en plus lourdes.

A l'heure où s'ouvrait le débat, M. Edgar Faure n'avait pourtant rien perdu de sa sérénité.

MARCEL GABILLY

JACQUES SOUSTELLE

LA VIE QUOTIDIENNE
DES
AZTÈQUES
A LA VEILLE DE LA CONQUÊTE ESPAGNOLE

"Des mœurs surprenantes, des hommes semblables à nous"

HACHETTE

Un des plus parfaits historiens de notre époque

J. CHASTENET
DE L'INSTITUT

LA RÉPUBLIQUE
DES RÉPUBLICAINS

l'Aventure de Boulanger
le Scandale de Panama
les Français en Tunisie

Un volume 14 x 22,5 cm de 384 pages broché 900»

HACHETTE

GRASSET

Vient de paraître :

ANDRÉ MAUROIS *de l'Académie française*

Robert et Elisabeth Browning

« LES CAHIERS VERTS » Un vol. 570 fr.

JEAN GUITTON

Actualité de Saint Augustin

Un vol. 390 fr.

CHARLES-NOËL MARTIN

L'Heure H a-t-elle sonné pour le monde?

Lettre-message d'Albert EINSTEIN Un vol. ill. 540 fr.

ARTHUR MILLER

Les Sorcières de Salem

Pièce en 4 actes, adaptation de MARCEL AYMÉ Un vol. 570 fr.

GEORGES PILLEMENT

La France inconnue

(Le Sud-Est) Un vol. 840 fr.

ALICE POIRIER

Récit de Grete

Grete est-elle Andrée HACQUEBAUT ?

Un Vol. 450 fr.

J U L L I A R D

ROMANS FRANÇAIS

HIVER 1955

Leila ARNAUD *MARIE ASSISE SUR UNE PIERRE*

Georges BALLINI *TEMPÊTE SUR LA LIGNE*

Pernette CHAPONNIÈRE *TOI QUE NOUS AIMIONS*

Nguyen Huu CHAU *LES REFLETS DE NOS JOURS*

Jacques CHENEVIÈRE *LE BOUQUET DE LA MARIÉE*

Arthur CONTE *LES ÉTONNEMENTS DE MISTER NEWBORN*

Lise DEHARME *LE CHATEAU DE L'HORLOGE*

Renée LOCOGE *MA CLASSE DE PREMIÈRE*

Françoise MALLET-JORIS *LA CHAMBRE ROUGE*

Simone MARIGNY *PRÉSENCE*

Simone MARTIN-CHAUFFIER *LA PREMIÈRE PERSONNE*

Christian MÉGRET *FRANCHISE MILITAIRE*

André PERRIN *MARIO*

Jacques PERRY *DIEU PRÉTEXTE*

Gabriel POBRANY *UN RÉVOLTÉ DU DIMANCHE*

Maurice PONS *VIRGINALES*

Jacques ROBERT *LE DÉSORDRE ET LA NUIT*

RJ

Quel roman que ma vie !

Ce cri de **Napoléon** aurait pu être celui d'

Alexandre Dumas père

Sa vie fut assurément l'un de ses chefs-d'œuvre.

INTELLECTUEL FASTUEUX,
ENTREPRENEUR D'AFFAIRES, VOYAGEUR MAGNIFIQUE,
PRINCE DE GRANDE BOHÊME, ORIGINAL DE HAUT VOL.

le voici ressuscité pour notre joie dans le livre passionnant que **HENRI CLOUARD** consacre à ce colosse du roman français, cette « force de la nature », selon **Michelet.**

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Il faut réhabiliter le merveilleux DUMAS !

IMPOSSIBLE DE VOUS AIMER SANS VOUS RESPECTER...
JEAN COCTEAU

AGA KHAN
MÉMOIRES

Un demi-siècle - de VICTORIA à ELIZABETH II, des pays de l'Orient à l'Amérique - vu par un Chef Spirituel de l'ISLAM

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

UN HOMME REMARQUABLE
S. MAUGHAM

le train roule à plus de 100 de moyenne et ses horaires sont commodes

Le train offre des possibilités que vous ne soupçonnez pas. Celle, par exemple, d'aller dans la journée jusqu'à 500 km de chez vous, de traiter vos affaires et de rentrer le soir.
Pour le vérifier, demandez l'horaire de poche : "Les trains d'affaires".

Écrivez à la S. N. C. F., 34 boul. Haussmann à Paris (IXe).

Yvel 51-54

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

VIENNENT DE PARAITRE

RICHARD BLUNCK

FREDERIC NIETZSCHE

Une biographie capitale basée sur des documents restés cachés jusqu'à ce jour.

JEAN SAVANT

NAPOLÉON

RACONTÉ PAR LES TÉMOINS DE SA VIE

LOUIS HASTIER

LE GRAND AMOUR DE JOSÉPHINE

H.-E. JACOB

LES STRAUSS

ET L'HISTOIRE DE LA VALSE

Dom BEDE GRIFFITHS O. S. B.

LE FIL D'OR

L'ITINÉRAIRE SPIRITUEL D'UNE CONVERSION

Romans :

PIERRE MOLAINE
Prix Th. RENAUDOT 1950

SATAN COMME LA FOUDRE

LÉONCE PEILLARD
Grand Prix du Roman Maritime

LA PORTE DE LA MER

DAPHNE ROOKE

L'ARBRE A FIÈVRE

BUCHET/CHASTEL CORRÉA

5 collections reliées sur

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

1 - Les Hommes de la Révolution (18 volumes)
2 - Aspects et Mœurs de la Révolution (8 volumes)
3 - Documents Politiques (7 volumes)
4 - Drames et Actions Héroïques (8 volumes)
5 - La Société Française (8 volumes)

4 collections reliées sur

L'ÉPOQUE NAPOLÉONIENNE

1 - Les Campagnes Napoléoniennes (11 volumes)
2 - Napoléon et ses soldats (6 volumes)
3 - L'Homme et le Politique (7 volumes)
4 - La Police Secrète du Premier Empire (2 volumes)

HISTOIRE DU SECOND EMPIRE

par Pierre de la GORCE de l'Académie Française

Ouvrage couronné par l'Académie Française
(7 volumes)

CATALOGUE GRATUIT - FACILITÉS DE PAIEMENT - LIVRAISON IMMÉDIATE
OFFICE TECHNIQUE DU LIVRE - 14, RUE BEZOUT - PARIS-XIVe

VIENT DE PARAITRE :

DUSSANE

AU JOUR ET AUX LUMIÈRES

PREMIERS PAS DANS LE TEMPLE

Premier tome des Souvenirs de la célèbre comédienne

MEILHAC et HALÉVY

THÉATRE CHOISI

Le Réveillon - Le Brésilien - Frou-Frou - La Belle Hélène - L'Été de la Saint-Martin
Préface de **Pauline CARTON**

Collection « Liberté de l'Esprit », dirigée par Raymond ARON

CRANE BRINTON

VISITE AUX EUROPÉENS

Suivi d'un dialogue entre l'auteur
et **Raymond ARON**

CALMANN-LÉVY

RENÉ SÉDILLOT

SURVOL DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

par l'auteur de

SURVOL DE L'HISTOIRE DU MONDE

traduit en dix langues

Un volume : 850 frs

PRIX VÉRITÉ

CHRISTINE ARNOTHY

J'AI QUINZE ANS ET JE NE VEUX PAS MOURIR

Le récit émouvant de la vie d'un groupe d'habitants dans les caves de Budapest pendant le siège par l'armée russe en 1944.

Un volume : 350 frs

RENÉE JÉRÔME-THARAUD

LE BOIS-PERDU

Roman

La vie d'une femme, racontée de façon exquise, dont la lecture apporte une agréable sensation d'évasion, loin des tristes réalités.

Un volume : 500 frs

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

SI VOUS AIMEZ

LES LIVRES

LISEZ LES MEILLEURS ROMANS DES PLUS GRANDS AUTEURS SOUS UNE RELIURE DE LUXE

Van der MEERSCH
Prix Goncourt

Pierre BENOIT
de l'Académie Française

Roger VERCEL
Prix Goncourt

La LITTÉRATURE pour TOUS

ABONNEMENT DE LECTURE

Œuvres de : PIERRE BENOIT, *de l'Académie française* — COLETTE, *de l'Académie Goncourt* — VAN DER MEERSCH *(Prix Goncourt)* — DELLY — ROGER VERCEL — etc.
Actuellement : Les Carnets du Major Thompson

CHOIX DE 100 TITRES VARIÉS

ROMANS D'AMOUR
ROMANS D'AVENTURES
ROMANS POLICIERS
ROMANS ÉTRANGERS

LA PLUS BELLE LOCATION DE LIVRES RELIÉS à bas prix

RENSEIGNEMENTS CHEZ VOTRE LIBRAIRE OU VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX HABITUELS OU SUR DEMANDE, ADRESSE DU CONCESSIONNAIRE DE VOTRE RÉGION

RASSORT-Lutèce - 41, rue St-Claude - PARIS

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Grau Sala, Malclès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Paul Bret et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS — 979-3-55.

VIENT DE PARAITRE

COLETTE
de l'Académie Goncourt

BELLES SAISONS

Un vol. : 550 fr.

ANDRÉ DERAIN

LETTRES A VLAMINCK

Un vol. : 525 fr.

GUY ISNARD

LES PIRATES DE LA PEINTURE

Un vol. ill. : 550 fr.

COLLECTION « LA ROSE DES VENTS »

GORDON MERRICK

L'AMOUR EST UN COMMENCEMENT

Roman — Un vol. : 775 fr.

COLLECTION « L'AVENTURE VÉCUE »

J.-J. LANGUEPIN

HIMALAYA, PASSION CRUELLE

Un vol. ill. : 600 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dr MAURICE VERNET

L'ÂME ET LA VIE

Un vol. : 575 fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

P. DE MENDELSSOHN

MARIANNE DE MA JEUNESSE

roman

De ce roman, Julien DUVIVIER a tiré un grand film qui passe actuellement sur les écrans parisiens.

ISAK DINESEN

SEPT CONTES GOTHIQUES

Une saison dans le fantastique; une œuvre de renommée mondiale.

KRISHNAMURTI

LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

L'opinion d'ALDOUS HUXLEY :

« Le lecteur trouvera ici l'exposé, clairement exprimé par un contemporain, du problème fondamental de l'homme, accompagné d'une invitation à le résoudre de la seule façon dont il puisse être résolu : par chacun et en chacun. »